

LA POÉSIE PHILOSOPHIQUE AU XIXe SIÈCLE

—

Mme ACKERMANN

MARC CITOLEUX

LA

POÉSIE PHILOSOPHIQUE

AU XIXe SIÈCLE

Mme ACKERMANN

D'APRÈS DE NOMBREUX DOCUMENTS INÉDITS



PARIS

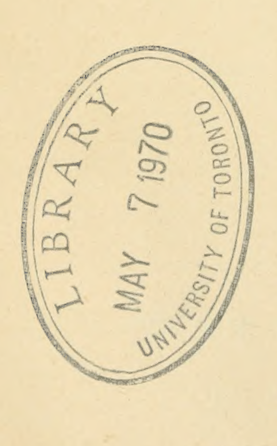
PLON-NOURRIT ET Cie

LIBRAIRE-ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE, 8 (VIe)

—

1906


LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A la Mémoire de mon Père

PIERRE CITOLEUX

PROFESSEUR HONORAIRE DU LYCÉE HENRY IV

BIBLIOGRAPHIE

1° Œuvres de Mme Ackermann :

Contes. Paris, Garnier, 1855, in-8.
Contes. Nice, Caisson, 1861, in-16.
Contes et Poésies. Nice, Caisson, 1862, in-16.
Contes et Poésies. Paris, Hachette, 1863, in-8.
Poésie. Prométhée. A. Daniel Stern. Saint-Germain. L. Toinon, 1866, in-8 (Extrait de la *Revue Moderne*, 1er fév., 1866).
Poésies philosophiques. Nice, Caisson et Mignon, 1871.
Poésies. Premières Poésies. Poésies philosophiques. Paris, Lemerre, 1874, in-8.
Le Déluge. Nice, Caisson et Mignon, 1876, in-8.
Œuvres. Ma Vie. Premières Poésies. Poésies philosophiques. Paris, Lemerre, 1877, in-16.
Pensées d'une Solitaire, précédées d'une autobiographie. Paris, Lemerre, 1882, in-16.
Pensées d'une Solitaire, précédées de fragments inédits. Paris, Lemerre, 1903, in-16.
Anthologie des Poètes Français au XIXe siècle. Paris, Lemerre. — Notice sur Sully-Prudhomme.

2° Articles de journaux et de revues ; livres où il est question de Mme Ackermann :

Asseline (Louis). La Charente, 30 août 1874. « La quinzaine littéraire »
Aulard (F.-A.). Revue Bleue, 15 nov. 1890. « Mme Ackermann ».
Baldensperger. F. Gœthe en France.

Barbey d'Aurevilly. Le Constitutionnel 28 avril 1873. « Poésies philosophiques, par Mme Ackermann ».

Barbey d'Aurevilly. Les Poètes. Lemerre, 1893, in-18.

Barrès (Maurice). Journal de la Meurthe et des Vosges, 13 juillet 1881. Mme Ackermann. Pensées d'une Solitaire.

Bérard Varagnac. Les Débats, 4 mai 1876. « Problèmes de Morale Sociale, 1876. — Etudes morales sur le temps présent 1875, par E. Caro ».

Bernard (Daniel). L'Union, 9 août 1874. Les Poésies de Mme Ackermann. Premières Poésies. Poésies philosophiques.

Bourget (Paul). Le Parlement, 14 décembre 1892. « Etudes et Portraits, XXIV. Les Confessions d'une Pessimiste ».

Caro. (E.) Problèmes de Morale Sociale, 2e éd.

Caro (E.) Revue des Deux Mondes, 15 mai 1874. « La Poésie philosophique dans les nouvelles Ecoles. — Un Poète positiviste ».

Chauvelot (B.). L'Univers, 30 oct. 1874. Courrier parisien.

Citoleux (Pierre). Revue des Poètes, 10 déc. 1904. « Mme Ackermann ».

Demeny. Le xixe siècle, 17 août 1874. « A travers les Livres ».

Deschanel (Emile). Le National, 9 mai 1874. « Poésies de Mme L. Ackermann ».

France (Anatole) Le Temps, 19 fév. 1879. Les Poètes contemporains. Vers inédits et notices. « Mme Ackermann (1). »

Geffroy (Gustave). La Justice, 23 février et 9 mars 1885. « Mme Louise Ackermann ».

Haussonville. Revue des Deux Mondes, 15 nov. 1891. « Mme Ackermann d'après des Lettres et des papiers inédits. »

Haussonville. Revue des Deux Mondes, 15 déc. 1891. « Réponse à M. Louis Havet ».

Havet (Louis). Revue des Deux Mondes, 15 déc. 1891. « Lettre à M. d'Haussonville ».

Janet (Paul), Le Temps, 31 juillet 1876. « Le Mouvement philosophique ».

Marchand (Alfred). Le Temps, 5 fév. 1883. « Les Pensées de Mme Ackermann ».

Pontmartin (Armand de). La Gazette de France, 19 juill. 1874. « Semaine Littéraire ».

Sarcey (F.). Le xixe siècle, 25, 27, 28 août 1874. « Poètes Contemporains ».

Soury (Jules). Le Gaulois, 7 juin 1881. « Louise Ackermann, Poète et Philosophe ».

Texier (Edmond). Le Siècle, 27 avril 1874. « Chronique ».

XY. Le Bien Public, 24 mai 1874. Lettres posthumes. Au Directeur du Bien Public.

X. Le Temps, 10 sept, 1880. « A travers Deux Dictionnaires des Contemporains ». Vapereau — Gubernatis.

X. Le Temps, 1er juin 1881. Chronique. (Les Pensées).

(1) Les pièces publiées sont : *Pascal* (IVe partie), *L'Ideal*, *Daphné*, *L'Homme*.

3° Ouvrages cités au cours de ce livre :

AULARD (F.-A.). Essai sur les Idées Philosophiques et l'Inspiration poétique de Giacomo Leopardi, suivi d'œuvres inédites et de traductions de quelques-unes des œuvres morales. Paris. Ernest Thorin 1877.

BERGSON (H.). Extraits de Lucrèce, précédés d'une Etude sur la poésie, la philosophie, la physique, le texte et la langue de Lucrèce. Paris, Delagrave.

BERTHELOT. Revue des Deux Mondes, 15 nov. 1863. La Science idéale et la Science positive.

CARO. La Philosophie de Gœthe. Paris, in-12, 1866.

CROISET (A. et M.). Histoire de la littérature grecque. Paris. Fontemoing. 5 vol. 1887-99.

FOUILLÉE (A.). La Liberté et le Déterminisme. Paris, 1872.

REVUE GERMANIQUE. Tome XXIX, 1er mai 1864, l'Amour et la Mort. (Ackermann).

REVUE GERMANIQUE. Tome V, 1859. Héro et Léandre, par Franz Grillpartzer.

GŒTHE. Traduction Porchat.

GUYAU. L'Irréligion de l'Avenir. Paris, Félix Alcan.

HAVET (Ernest). Le Christianisme et ses Origines. Michel Lévy, 2e éd., 1873.

HAVET (Ernest). Revue des Deux Mondes, 1er août 1863.

HUET. La Révolution Philosophique au XIXe siècle. Préface du Dr Pidoux, Michel Lévy 1871.

JANET (Paul). Revue des Deux Mondes, 15 avril, 15 mai, 1er juin 1877 : La Métaphysique en Europe depuis Hegel.

LA FONTAINE. Edit. des Grands Écrivains. Hachette, Tomes IV et V.

LANSON. Histoire de la Littérature française. Hachette, 4e éd.

LAUGEL. Les Problèmes de la Nature. Germer Baillière, 1864.

LÉVÊQUE (Charles). Revue des Deux Mondes, 15 avril 1858 : Du Sommeil et du Somnambulisme.

LITTRÉ. La Science au point de vue Philosophique, 4e éd. 1873.

LITTRÉ. Revue Positive, nov. 1874.

MUSSET (A. de). Premières Poésies, 1829-1835. Nouvelle éd., Paris, Charpentier, 1861.

MUSSET (A. de). Poésies Nouvelles, 1836-1852. Nouvelle éd., Paris, Charpentier, 1852.

NOEL (G.). Revue de Métaphysique et de Morale. Janv., mai, nov. 1894 ; mars, sept., 1895 ; janv. et oct. 1896. La Logique de Hegel.

NOLEN. La Critique de Kant et la Métaphysique de Leibnitz, in-8. 1875.

PAPILLON. Histoire de la Philosophie Moderne. Paris 1876.

PASCAL. Pensées publiées dans leur texte authentique avec une Introduction, des Notes et des Remarques par *Ernest Havet*. 2e éd. 2 vol. Paris, Delagrave, 1866.

Rémusat (Charles de). Revue des Deux Mondes. 15 sept. 1856. Des Controverses religieuses en Angleterre. L'Unitaïrianisme.

Renan. Vie de Jésus.

Renouvier. Critique Philosophique. 15 avril 1875.

Saint-René Taillandier. Revue des Deux Mondes. 15 sept. 1857. De l'Histoire des Idées religieuses au XIXe siècle.

Schiller. Trad. Régnier. Hachette 1868. Hero et Léandre, 1er vol.

Schopenhauer. Le Monde comme Volonté et comme Représentation. Trad. Burdeau. Alcan 1888.

Shelley. Traduction F. Rabbe. Paris. Savine 1887.

Soury. Bréviaire de l'Histoire du Matérialisme, in-12. 1881. Paris Charpentier.

Vigny (A. de). Journal d'un Poète.

Vigny (A. de). Poésies Complètes. Calmann Lévy.

INDEX ALPHABÉTIQUE

CONTENANT LES NOMS DES AUTEURS OU PERSONNAGES ÉTUDIÉS OU MENTIONNÉS DANS L'OUVRAGE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

INTRODUCTION

Voulant faire une enquête sur la Poésie Philosophique au XIXe siècle, nous avons interrogé Lamartine (1) d'abord, parce qu'il apparaissait le premier en date ; et ensuite Mme Ackermann (2) pour des raisons toutes personnelles. Nous acquittons, mal peut-être, une dette. Enfant, nous voyions chaque jour Mme Ackermann ; et, si plus tard la poésie philosophique nous attira, c'est sans doute que nous avions approché un poète qui ne prétendait être que philosophe.

Pourtant Mme Ackermann n'a-t-elle vécu que par la pensée ? Serait-elle « une Lélia incrédule et insensible ? (3) » Presque seul, M. d'Haussonville eut le mérite d'insister sur sa vie sentimentale. « Cette philosophe, cette révoltée, dit-il, fut à vingt ans femme et très femme (4). » Après avoir conté l'histoire de son mariage, il ajoutait : « J'ai tenu à montrer qu'elle était née

(1) *La Poésie Philosophique au XIXe siècle, Lamartine.*

(2) Née à Paris, le 30 novembre 1813, de parents parisiens, mais d'origine picarde, Victorine Choquet eut une enfance sauvage et concentrée, une jeunesse studieuse et solitaire. Ne trouvant pas autour d'elle l'affection rêvée, elle devient de plus en plus sauvage, vit parmi les livres, et passe un an à Berlin (vers 1838). Après la mort de ses parents, le mariage de ses sœurs, libre et aussi désemparée, elle retourne à Berlin (1841). Elle renonçait, non sans trouble ni déchirement, à la vie du cœur. A Berlin, elle rencontre un compatriote, Paul Ackermann, qu'elle épouse en 1843. Leur union dura moins de trois ans, mais fut exquise. Veuve, elle se replonge dans la solitude studieuse de sa jeunesse, et se retire à Nice. Partageant son temps entre les travaux agricoles et les livres, elle constitue un domaine et publie successivement les Contes, 1855, les Contes et Poésies, 1863, les Poésies Philosophiques, 1871. Agée déjà, elle vint s'établir à Paris, où elle publia les Pensées d'une Solitaire, 1882. Elle voulut plus tard retourner à Nice, mais, au bout de quelques mois, elle y mourut, le 2 août 1890.

(3) L'expression est de M. d'Haussonville, *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1891, p. 318.

(4) *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1891, p. 323.

femme, avec les instincts les plus touchants de son sexe, l'amour, le dévoûment, et que, s'il n'avait tenu qu'à elle, elle aurait trouvé la satisfaction de son idéal dans l'obscurité de la vie conjugale (1). » Nous voudrions aller plus loin encore : et au lieu de faire deux parts dans sa vie, celle de la femme, celle du philosophe, montrer qu'elle fut femme jusque dans sa philosophie.

Cette philosophie, qui nous paraît féminine, est d'un enchaînement assez compliqué. Certaines poésies sont sentimentales, comme les *Paroles d'un Amant* ; et d'autres, intellectuelles : *De la Lumière*, par exemple. Car Mme Ackermann eut pessimisme de cœur, et pessimisme d'esprit. Il est parfois malaisé d'indiquer leur rapport et leur pénétration réciproque. On est souvent enfin déconcerté par les brusques contrastes de ces divers poèmes. Les uns paraissent sombres et désespérés ; les autres respirent la sérénité et même la joie de vivre. M. d'Haussonville l'a remarqué. « Quelques-unes de ces pièces sont cependant d'une inspiration relativement sereine (2). » Le premier, à ce que je sache du moins, mon père a expliqué ces apparentes contradictions (3). La pensée de Mme Ackermann se conformait à la méthode hégélienne ; et il faut répartir la plupart de ses poésies en thèses, antithèses et synthèses. Découvrir la synthèse était le plus délicat. En indiquant que la philosophie du cœur et la philosophie de l'esprit trouvaient leur synthèse, l'une dans les *Paroles d'un Amant*, l'autre dans *l'Homme*, mon père nous donnait la clef des Poésies Philosophiques. Nous tenions à le reconnaître, avant de pénétrer dans cette œuvre, aux lignes contrariées, monument combiné du cœur et de l'esprit.

Notre étude particulière se rattache à une étude générale de la Poésie Philosophique. Et certaines questions que nous avions posées à Lamartine, nous les poserons encore à Mme Ackermann. Tout d'abord jusqu'à quel point la poésie philosophique peut-elle être originale ? N'est-elle pas condamnée à être le reflet de la pensée contemporaine ? Pour Mme Ackermann le problème offre d'autant plus d'intérêt que l'originalité philoso-

(1) Haussonville : *Revue des Deux Mondes*, p. 328.
(2) Idem, p. 337.
(3) Pierre Citoleux : *Revue des Poètes*, 10 déc. 1904.

phique lui semble doublement interdite : elle est poète et elle est femme.

Ce qui paraît rendre, sinon impossible, du moins difficile l'originalité de la poésie philosophique c'est que la poésie reste sans prise sur les idées qui ne lui sont pas depuis longtemps toutes connues. En effet, après avoir étudié Lamartine, nous avons cru être en droit de conclure que le poète philosophe pense d'abord en prose, et que la transformation de la prose en poésie s'opère très lentement. Lamartine exprime dans le *Voyage en Orient* les idées qu'il chantera seulement dans la *Chute d'un Ange*. Et comme si sa pensée nouvelle était encore lettre close à sa poésie, il s'attarde dans *Jocelyn* à des conceptions anciennes et condamnées, mais familières. Cette préparation de la poésie par la prose, ce retard de la poésie sur la prose, et par suite ce désaccord de la prose et de la poésie, les retrouverons-nous dans l'œuvre de Mme Ackermann ?

A Mme Ackermann, comme à Lamartine, nous demanderons une définition et de la poésie et de la poésie philosophique. Complexe, parce qu'elle serait vivante, la poésie ne serait-elle pas à la fois musique pour l'oreille, image pour les yeux, sentiment pour le cœur, idée pour l'esprit ? Et la poésie de la philosophie ne consisterait-elle pas à faire les pensées de la vie du penseur ? Là encore la question est d'autant plus pressante que notre poète prétend exprimer dans ses vers une philosophie impersonnelle et objective.

Enfin la poésie philosophique, jeune encore au début du XIXe siècle, était appelée à se développer ; nous pourrons chercher si de Lamartine à Mme Ackermann et indépendamment de leur valeur personnelle, il n'y a pas eu de progrès réalisé.

A défaut d'autre intérêt, le présent travail offrira celui de signaler des documents inédits et importants. Trop souvent les papiers inédits ne valent que comme autographes. Ce n'est pas le cas. Nous avons consulté par exemple la correspondance de M. Havet et de Mme Ackermann. Or, M. Havet fut le directeur spirituel de Mme Ackermann. Nous avons lu *le Journal* d'où elle tira, en 1882, les *Pensées d'une Solitaire*, mais où elle laissa tout ce qui aurait pu gêner sa conception dernière de la philosophie, et principalement accuser sa réelle sensibilité. Le

Journal est indispensable pour tracer de notre poète un exact portrait.

Aussi est-ce pour nous un devoir de remercier publiquement Mlle Read, M. Louis Havet, M. Jules Fabrègue, qui ont bien voulu nous communiquer ce qu'ils tenaient de Mme Ackermann.

Mlle Read nous a remis non seulement les lettres de M. Havet à Mme Ackermann, mais encore les lettres qu'elle reçut elle-même de Mme Ackermann et de M. Havet. Ajouterai-je que Mlle Read qui était devenue pour Mme Ackermann une jeune et indispensable amie, répondit avec une complaisance infatigable à chacune de nos questions, toutes les fois que nous doutions de nos lointains souvenirs.

M. Louis Havet nous a confié les lettres de Mme Ackermann à son père, M. Ernest Havet.

Neveu de Mme Ackermann, M. Jules Fabrègue qui classait avec un soin pieux tout ce qui concernait sa tante, nous communiqua les *Vers de Pensionnaire* de Victorine Choquet ; un exemplaire manuscrit de *Ma Vie ; Le Journal* ; deux cahiers d'*Extraits ; les Lettres* adressées de 1839 à 1871 à Mme Fabrègue ou à lui-même ; cinq lettres de Mme d'Agoult ; quatre lettres de M. Caro ; et enfin la collection des articles de journaux ou de revues consacrés à Mme Ackermann.

PREMIÈRE PARTIE

LA FEMME

LA
POÉSIE PHILOSOPHIQUE DE Mme ACKERMANN

LA FEMME

Pour comprendre l'œuvre de Mme Ackermann, il ne faut point oublier que cette œuvre fut celle d'une femme. La remarque semble naïve. Cependant de bonne heure on considéra Louise Ackermann comme n'ayant rien eu ou conservé de son sexe. Ne vivant que par l'intelligence, elle était un philosophe (1). Elle-même favorisait cette conception. Ennemie de tout mouvement féministe, elle n'accordait aux femmes (2) qu'une intelligence inférieure ; quant à elle, la nature lui avait donné un cerveau d'homme. De la femme il lui plaisait de n'avoir ni la coquetterie ni la grâce ; et pour paraître exceptionnelle, elle s'en laissait volontiers refuser la sensibilité. Il est nécessaire de réhabiliter Mme Ackermann, en dépit d'elle-même et de la critique. Dans sa vie, comme dans sa philosophie, elle resta femme.

N'exagérons point d'ailleurs le dédain de Mme Ackermann pour les femmes. Si elle se défiait de leur valeur intellectuelle (3), elle s'écartait des femmes de lettres, moins par crainte de la médiocrité que par haine de l'indécence. Ne sont-elles pas naturellement disposées à se laisser aller à de déplo-

(1) Cf. Caro : *Problèmes de Morale sociale*, 2e éd. « On assure que l'auteur est une femme ; on ne s'en douterait pas à la virilité presque excessive de la pensée. » p. 365. — Cf. Barbey d'Aurévilly : *Les Poètes*. « De la femme, chez elle intellectuellement et moralement il n'y en a plus... Mme Ackermann, cette Origène femelle, est parvenue à tuer son sexe en elle et à le remplacer par quelque chose de neutre et d'horrible, mais de puissant. » p. 165.

(2) Cf. son jugement sur la Femme, cité en partie par M. d'Haussonville (*Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1891, p. 350.)

(3) Votre vie inutile en vains plaisirs s'écoule (Aux Femmes).

rables écarts de conduite (1)? Si dans un album spécial elle collectionnait les photographies de celles qui avaient causé « mort d'homme », elle rêvait néanmoins d'une épouse qui fût le soutien de l'époux (2). En réalité la femme lui paraissait inférieure à l'homme par l'intelligence, supérieure par la sensibilité.

Elle-même a vécu, et aurait voulu vivre plus encore, par le cœur. L'autobiographie qu'elle composa plus tard pour intellectualiser sa vie doit être contrôlée par la correspondance. Ses lettres révèlent une sensibilité très vive, souvent blessée. Elle dut souffrir du caractère de sa mère ; car elle écrivait à son beau-frère et à sa sœur, M. et Mme Fabrègue « je voudrais que vous fussiez tous les deux si admirablement bons que maman quand elle ira vous voir fût elle-même atteinte de la contagion (3) ». Après la mort de sa mère, elle se réfugie au milieu de ses livres ; mais elle n'a point cette sécheresse d'âme de Montesquieu, que consolait une heure de lecture : « Je me suis remise dans mes livres, ce que jusqu'alors je n'avais guère pu faire à cause des mille tristesses et découragements qui me montaient à tout instant au cœur. Nous avons mes bouquins et moi repris nos anciennes habitudes d'amitié réciproque et de commerce journalier ; ces vieux amis m'aident à vivre d'une façon tolérable, sans m'ôter toutefois le souvenir ni le regret de ce que j'ai perdu ; cette pensée ne me quitte guère et se glisse tout naturellement et comme à sa place entre mon livre et moi (4) ». Mme Fabrègue lui communique-t-elle ses craintes sur le mariage qu'elle doit conclure si tard et si loin, elle répond : « Ta première lettre m'a fort affligée, ma chère Caroline. Je doute que tu aies plus pleuré en l'écrivant que moi en la lisant (5). » D'ailleurs jeune fille, semblable à toutes les jeunes filles, elle avait rêvé d'amour, et d'amour permis (6). Lors de son premier départ pour Berlin, elle prétend quitter la

(1) Ma Vie. Ed. complète. 1885, p. x.

(2) Premières Poésies. Aux Femmes, p. 9.

(3) Lettre à M. et Mme Fabrègue, 1839. Sur l'indifférence de sa mère, cf. Pierre Citoleux : *Revue des Poètes*, 10 déc. 1904, pp. 265 et 266.

(4) Lettre à Mme Lanvin, du 22 déc. 1841.

(5) Lettre à Mme Fabregue, du 13 août 1843.

(6) Cf. Premières Poésies.

France par « besoin d'un changement d'air intellectuel ». Cependant elle reconnait que son cœur « est la victime et le martyr de son esprit ». Le cœur lui aussi avait besoin de changer d'air. Elle a renoncé au mariage et veut secouer la tristesse « de cette vie à part qu'elle s'est faite (1) ». Avant de repartir pour Berlin elle confesse à Mme Lanvin ses découragements de fille vieillissante : « Je tomberai tout entière dans une sorte d'existence sans bruit, sans intérêt, dénué de tout ce qui fait que la vie est quelque chose, quelque chose de bon ou plus souvent de mauvais, mais enfin quelque chose. J'ai beau retourner mon avenir dans tous les sens, l'envisager sous toutes ses faces, je ne lui ai pas encore découvert un côté tolérable. Qu'en ferai-je (2) ? »

Rencontre-t-elle Paul Ackermann, ses lettres en sont comme ragaillardies. « Je ne suis qu'en parties de campagne avec une vieille dame de ma connaissance ou les Schubart. Je vais rire au théâtre. J'en rentre à 9 heures du soir ; je trouve en rentrant un petit cercle chez les Schubart ; nous causons et rions comme nous riions autrefois chez les Lanvin jusqu'à minuit. Mon Français ne quitte pas la maison ; il s'est retiré du monde afin de se livrer tout entier au seul plaisir qu'il prétend avoir eu depuis 4 ans qu'il *se périt* ici. Ces dames sont affligées en pensant au vide que je vais leur laisser en partant, car je les mets tous en train de gaieté (3). » Elle hésite à se marier car elle est âgée, prudente, plus affectueuse que passionnée. Elle n'a « que de l'estime et de l'amitié pour répondre à un pareil amour. » Du moins a-t-elle beaucoup d'amitié pour Paul Ackermann ; on le sent à une certaine complaisance dans l'éloge. « C'est la probité, la bonté, la délicatesse en personne... Il serait plutôt mort que de dire un mot... Il avait deux motifs, la crainte ou plutôt la certitude d'un refus et la peur qu'on ne le soupçonnât de vues intéressées. Le premier mouvement chez lui à la nouvelle favorable a été de pleurer comme un enfant, envie qui lui reprend de temps en temps, quoique ce soit un des hommes les plus énergiques que je connusse... C'est un

(1) Lettre à M. et Mme Fabrègue, 1839. Cf. Le Départ.
(2) Lettre à Mme Lanvin, 1841.
(3) Lettre à Mme Fabrègue, 29 juin 1843.

cœur à la fois tendre et fort (1) ». Elle l'avait d'ailleurs regardé : « M. Ackermann est jeune, bien de sa personne, sans être beau garçon, il a fait ici des passions, à cause d'une fort belle chevelure et de beaux yeux et surtout à cause d'un air passionné qui plaît partout aux femmes (2) ». Mme Ackermann n'avait point la vocation de la solitude. Elle écrit après son mariage : « Je suis forcée d'avouer qu'il n'y a rien meilleur au monde qu'une union comme la nôtre basée sur l'estime mutuelle et un parfait accord, dans les idées, les goûts, et même les originalités (3) ». Elle s'attache de plus en plus à son mari, au point de faire sourire sa sœur : et elle n'ose plus parler de son « enchantement fabuleux », que trouble parfois comme un pressentiment de la mort : « Il n'est pas naturel d'être aussi complètement bon et aimable (4). » Les lettres nous montrent, les Premières Poésies nous montreront encore que Mme Ackermann connut les élans de l'âme.

Aussi, elle aimait la jeunesse et en était aimée. Aux jeunes gens, elle servait de confidente, presque de mère. N'appelait-elle pas trois d'entre eux ses fils (5) ? Que ne pouvaient obtenir d'elle les jeunes filles ? Elle rédigeait des autographes, récitait ses vers, et même contrefaisait les cris d'animaux. Le chat en colère était son triomphe. Les jeunes filles ont toujours désiré qu'on leur dévoilât l'avenir. Mme Ackermann ne leur tirait pas les cartes, mais d'après les principes de Gall leur tâtait la tête. Sachant ce qu'attendait la jeune fille agenouillée en robe claire devant sa robe noire, elle ne s'attardait point aux circonvolutions du langage, mais elle cherchait du doigt les bosses de l'amour. A un âge où la vie solitaire incline la vieillesse à l'égoïsme, il lui plaisait de voir les premières communiantes ou d'écouter les échos d'un premier bal. Son émotion parfois mal contenue indiquait assez qu'elle plaignait « ces pauvres petites », songeant aux illusions du mysticisme ou aux déceptions de l'amour. Voilà pourquoi la jeunesse venait à Mme Ackermann.

(1) Lettre à Mme Fabrègue, 18 juillet 1843.
(2) Idem, 13 août 1843.
(3) Lettre à Mme Lanvin, 29 déc. 1843.
(4) Lettre à Mme Fabrègue, 13 fév. 1846.
(5) MM. Alphonse Aulard, Samuel Pozzi, Louis Fochier.

Femme par le cœur, elle l'était encore par ses timidités bourgeoises et sa haute moralité. Appartenant à la classe moyenne, elle n'avait point de goût pour les démocraties. Quand elle parle de liberté (1), elle ne songe qu'à la liberté de penser. La liberté politique l'effraierait plutôt. Par haine de l'autel, elle pourra bien se défier du trône (2) ; elle écrira même à M. Havet qui, sur l'avis de Mme Fabrègue, la croyait orléaniste, qu'elle est « franchement, radicalement républicaine (3) ». Son républicanisme pourtant était de fraîche date (4) et Mme Fabrègue était excusable d'avoir mal renseigné M. Havet. En fait, elle craignait la République et surtout le socialisme ; elle a peur du peuple. La Révolution de 48 jeta dans son âme une terreur panique, « j'ai un tremblement intérieur qui ne me quitte pas ». Elle conseille à M. Fabrègue d'enterrer les titres, l'argenterie ; elle redoute « un pillage général ». « Je vais même jusqu'à craindre quelque massacre à domicile ; qui sait si la guillotine ne va pas refonctionner ? (5) ». En 1876, le peuple ne lui inspire pas plus de confiance. Elle écrira *le Déluge* :

D'ailleurs, sachez-le bien, ces enfants de l'abîme,
Pour venir de plus bas, n'en sont que plus hautains...
Oui, nous le proclamons, ton déluge est inique :
Il ne renversera qu'afin de niveler...
Du moins nous n'aurons pas applaudi de la lyre
Au triomphe futur d'ignobles éléments.

(Poèmes philosophiques.)

Comme la plupart des femmes, Mme Ackermann était conservatrice. Elle tenait d'abord à conserver les usages mondains. Quelle que fût parfois l'originalité de sa mise et de ses manières, elle avait naïvement le culte de la politesse. Il lui déplaisait fort de voir les hommes manquer d'éducation, et elle veillait à ce que son neveu, M. Jules Fabrègue, fit des visites. « C'est dans le commerce des femmes aimables et distinguées

(1) Cf. Poésies Philosophiques. Mon Livre.

(2) Idem. Le Déluge.

(3) Lettre à Ernest Havet, 3 juillet 1872.

(4) Cf. plus loin *Le Journal*.

(5) Lettre à M. et Mme Fabrègue, 23 mars 1848.

que les jeunes gens se forment le mieux. Si le bon ton se perd parmi les hommes, c'est que leur éducation s'est faite ailleurs (1). »

Bien plus, en dépit de ses hardiesses spéculatives et de ses blasphèmes poétiques, par scrupule mondain, elle restait conservatrice même en religion. Elle eût volontiers déclaré qu'il fallait maintenir le culte, non pour le peuple, comme Voltaire, mais pour le monde. « Ma mère, dit-elle, qui avait un sentiment très vif des convenances mondaines, tint absolument à me faire faire ma première communion (2). » Elle garda les opinions de sa mère : et exhortait des disciples ardents ou logiques à ne point faire de leurs enfants des déclassés. Une Religieuse lui doit d'avoir fait sa première communion. Les mariages civils la choquaient. Elle rappelait souvent qu'elle s'était mariée au temple et à l'ambassade (3). Elle fit bénir quelques unions par le père Didon ; et elle n'eut garde de réclamer par testament un enterrement civil. Elle écrivait : « Je suis circonspecte dans ma conduite (4) ».

A la peur de l'excentricité se joignait le dégoût de l'immoralité. Ni prude, ni coquette, elle était austère (5). Elle ne conçoit l'amour qu'entouré de dévouement, de bonté, de labeur et de vertu. (*Aux Femmes.*) Elle repousse l'union libre. (*L'Hyménée et l'Amour.*) Mme Ackermann ne ressemblait point à cette Ninon dont parle Barbey d'Aurévilly, qui fut honnête homme pour se dipenser d'être honnête femme (6).

Par sa sensibilité, sa peur des démagogies, son respect des bienséances, ses exigences morales enfin, elle ne s'isolait pas de son sexe.

Sa philosophie ne l'en isolerait pas davantage. On est d'abord surpris du choix de ses auteurs : Pascal, Spinoza, Kant, Hegel, Littré. Outre qu'elle vint assez tard, vers 1858, aux lectures philosophiques, elles paraissent lui avoir été suggérées par un « *idéalisme féminin* ». « La femme n'a qu'un but au monde,

(1) Lettre à M. Jules Fabrègue, 14 juin 1863.
(2) Ma Vie, p. III.
(3) A Berlin.
(4) Ma Vie, p. XI.
(5) Idem, p. XII.
(6) BARBEY d'AURÉVILLY, *Les Poètes*, p. 166.

dit-elle dans les Pensées d'une Solitaire, captiver l'homme et, pour y parvenir, elle se modèle sur ses désirs. Mme Ackermann a voulu acquérir les qualités d'intelligence qui mettraient la femme au rang de l'homme (1). » D'autre part, il lui fallait s'appuyer au bras d'autrui. Femme, elle avait besoin d'un directeur de conscience ; et elle prit successivement pour la diriger son père, Schubart, Paul Ackermann, Ernest Havet (2). Elle était tout heureuse, — nous le savons — de mettre à son incrédulité le visa de M. Havet ou de M. Chevé. Caro, en l'enrôlant parmi les Positivistes, et Littré en approuvant Caro contribuèrent à la faire pencher du côté du Positivisme (3). Sa philosophie enfin sera toujours plus ou moins serve de ses désirs et de ses passions. « Les théories de l'évolution et de la transformation des forces étaient en parfait accord avec les tendances panthéistes » de son esprit (4). Elles lui permettaient surtout de repousser les idées de Providence, de Création, d'Immortalité, qu'elle prit en haine. Les doctrines de Darwin, de Hegel, ou de Schopenhauer ne seront étudiées par elle que de loin et de haut. Sans les reprendre pour son propre compte, et non sans les appauvrir au crible du bon sens, elle les accepte dans la mesure où elles lui servent à proclamer que *le monde est mauvais*.

Le pessimisme, voilà le fond de sa philosophie. Or, dit excellemment M. Janet, « c'est une philosophie faite pour les femmes qui sont toujours dans les extrêmes. Si on ne leur donne pas une philosophie consolante, il leur en faut une désolante, et quand elles ne croient plus à Dieu, elles croient au diable (5). » Le Dieu de Mme Ackermann, quand d'aventure elle croit à Dieu, est bien le diable dont nous parle M. Janet.

Comment Mme Ackermann devint-elle pessimiste ? Pour deux raisons, l'une sentimentale, l'autre philosophique. Sensible, elle a souffert de l'isolement ; philosophe, le problème de la

(1) Pierre Citoleux. *Rec. des Poètes*, p. 267.
(2) Idem, pp. 267, 268.
(3) Cf. plus loin, p. 107.
(4) Ma Vie, p. xvi.
(5) Janet, *R. des Deux Mondes*. La Métaphysique en Europe depuis Hegel. 1877, (avril-mai-juin), p. 635.

destinée l'assombrit. Bien qu'elle insiste plutôt sur la raison philosophique (1), la raison sentimentale fut la première en date et en importance. Exposée aux rebuffades de sa mère, évitant les autres enfants, parce qu'elle ne savait ni jouer ni se défendre, elle devint « sauvage et concentrée (2) ». Sa jeunesse fut triste comme son enfance. Elle cherchait la solitude : mais chercher la solitude ce n'est pas l'aimer, c'est avoir peur du monde. Seule, elle attendait le Prince charmant.

L'amour est l'éveilleur suprême,
L'âme, la Belle au bois dormant (3).

Victorine Choquet ne fut point éveillée à son heure. Tel est son pessimisme de Jeune Fille (*Premières Poésies*). Le mariage l'écarte, le veuvage le ramène. Mme Ackermann joignit alors le pessimisme de l'esprit au pessimisme du cœur. Mais celui-ci, tout féminin qu'il fût, nous apparaît comme la cause de celui-là.

Puisque l'œuvre et la vie de Mme Ackermann sont bien d'une femme, pourquoi en a-t-on autrement jugé ? C'est qu'elle eut contre elle les apparences. De la femme, elle avait bien le cœur, mais elle en avait si peu la mine et la mise ! Ce front puissant, ces traits presque masculins, cette robe de Religieuse ou de Religieux décourageaient les hommages. D'autre part, grâce à l'entraînement de sa coquetterie intellectuelle, elle sut habiller son cœur de son esprit ; l'on remarqua le vêtement, le pessimisme de l'esprit, et l'on oublia le soutien, le pessimisme du cœur. Enfin sa pensée reçut toujours une expression virile. Le *Renoncement* ou le *Départ* nous révèlent la tendresse effarouchée d'une jeune fille (4). Mais on chercherait vainement dans ces pièces le désordre et la fluidité habituels aux œuvres de femme. Ce sont même les plus mâles d'entre les poètes, Lucrèce et non Virgile, Vigny et non Lamartine qu'il faut pour

(1) Ma Vie, p. XIII.

(2) Idem, p. II.

(3) Œuvres complètes. La Belle au Bois dormant, p. 18. Cf. Ma Vie, p. XII, « j'avais bien toujours eu dans l'esprit un idéal d'union conjugale... »

(4) Mme Ackermann n'aimait ni son nom ni son prénom ; et en se mariant elle changea l'un et l'autre. Victorine Choquet devint Louise Ackermann.

le style rapprocher de Mme Ackermann. L'esprit est souvent la dupe des yeux et de l'oreille. En entendant les vers martelés, en regardant le masque énergique du poète, on ne remarquait pas une sensibilité que dissimulait si bien la philosophie ; et tout heureux de préférer le paradoxe à la banalité, on accordait à cette femme l'âme d'un homme.

DEUXIÈME PARTIE

LES LECTURES

I

CLASSIQUES ET ROMANTIQUES

VOLTAIRE. — LA FONTAINE. — PASCAL. — VIGNY. — MUSSET

Les blasphèmes de Mme Ackermann, quelles que soient leur éloquence et leur poésie ont je ne sais quoi de déclamatoire. Ni les souffrances de son cœur ni celles de sa pensée ne semblaient devoir entraîner un si noir chagrin. L'isolement dont elle souffrit, jeune fille d'abord, veuve ensuite, lui inspirait plus de mélancolie que d'horreur (1). Les grandes luttes, les déceptions amères lui ont été épargnées (2). Et sans prétendre que les âmes fortes soient les moins sensibles, il faut reconnaître qu'elle avait l'âme forte. Elle l'avait trop raisonnable aussi pour que l'inquiétude philosophique la jetât dans le désespoir. Sa vie, malgré les tristesses du cœur ou les tristesses de la pensée ne saurait expliquer seule l'outrance de son pessimisme.

La vie des autres, non plus. « Sauvage et concentrée, » Mme Ackermann ne pouvait guère étudier qu'elle-même. Elle eut bien un pessimisme psychologique, mais c'est un pessimisme de réflexion plutôt que d'observation (3) ; d'ailleurs, il apparaît dans le Journal, il disparaît des Poésies. Elle ne le jugeait pas assez solide pour étayer le monument de la souffrance. Aussi quand elle mentionne les misères de l'homme,

(1) Cf. Le Journal, Premières poésies.
(2) Ma Vie, p. XVII.
(3) Cf. plus loin, Le Journal.

elle se garde de les définir. « Les plus heureux ont des douleurs sans nombre (1). » Quelles sont ces douleurs ?

> A nos côtés marchait le malheur inflexible.
> Nous portions une plaie à chaque endroit sensible.
>
> Les Malheureux.

Quelles sont ces plaies ? Une Majuscule tient lieu d'exemple. Le Malheur, l'Ignorance, le Vice, la Misère sont personnifiés. Elle a beau appeler le panthéisme et le positivisme à son aide pour concevoir une lamentable humanité, ses cris nous paraissent plus éloquents que déchirants, et, plus peut-être qu'éloquents, déclamatoires.

Ce caractère s'explique quand on songe que Mme Ackermann a peu vécu et beaucoup lu.

La demeure de ses parents, la Rêverie, comme il arrive souvent à la campagne, semble avoir été une maison de lecture. Le soir on lisait à haute voix et à tour de rôle. La petite Victorine ne savait pas encore l'abc qu'elle avait ainsi l'avant-goût des Lettres. Dès qu'elle sut lire elle se précipita sur tous les livres qui se trouvaient à sa portée. Ses parents effrayés les lui enlevèrent. Elle tomba malade, il fallut les lui rendre. Sa mère voulut la mener dans le monde : elle résista, enfermée dans sa chambre avec ses livres. Elle ne les quittait guère que pour causer avec des savants qui lisaient comme elle : Stanislas Julien, Letronne, Eichoff. A Berlin, chez les Schubart, elle tombe dans un milieu intellectuel. « A peu d'exceptions près, ses habitants ne vivaient que pour apprendre ou pour enseigner (2). » Ce fut à Berlin qu'elle rencontra Paul Ackermann, jeune homme destiné au ministère évangélique, formé aux études sérieuses, et dont elle partagea, une fois mariée, les travaux d'érudition. Revenue en France, à Nice d'abord, à Paris ensuite, elle lisait sans fin. Cette vie de l'esprit n'empêche point la vie du cœur, mais elle ne donne pas d'expérience. Mme Ackermann était restée candide ; et c'est ce qui explique la noirceur de son pessimisme.

Ceux qui regardent le monde à travers les livres, n'en consi-

(1) Premières Poésies. A une artiste.

(2) Ma Vie, p. x.

dèrent qu'une partie et ils la grossissent. Mais on isole plus facilement les idées que les faits. Ceux qui écrivent d'après leur propre expérience indiquent les contradictions et les compensations de la vie. Aussi quand le poète des *Paroles d'un Amant* consulte ses souvenirs, il ne peut fermer les yeux à l'optimisme, car la réalité fournit à la fois la thèse et l'antithèse. La réflexion les fournit bien aussi, mais tour à tour. Et quoique le pessimisme de Mme Ackermann doive à la discipline hégélienne plus d'un tempérament, quand elle développe l'antithèse du mal, elle cède au génie de l'abstraction. L'abstraction unifie toute chose, et pour la symétrie ajoute de fausses fenêtres ou bouche les véritables.

Né des tristesses de sa vie et de sa pensée, le pessimisme de Mme Ackermann s'est développé par les livres. C'est un pessimisme de bibliothèque. Il est donc nécessaire de refaire après elle ses lectures.

Il est toujours difficile de découvrir les sources de l'inspiration. Parfois la réalité révèle des origines inattendues ou dément les plus probantes conjectures. Mme Ackermann écrivait-elle sur *Pascal* :

Tu regardais couler ton sang avec transport,
Dans tes bras déchirés pressant la Foi divine,
Et tu livrais tes flancs pour sauver ton trésor (1),

qui se douterait qu'elle songeait à telle famille d'avares ? « Il me semblait voir les... mère et fils emportant éperdument leurs valeurs à travers les Prussiens et les communeux (2). » Mme Ackermann a laissé deux cahiers d'extraits. On n'y voit guère que des critiques et même des critiques de critiques (3). Ne lisait-elle que des ouvrages de seconde main ? Pour ne citer que deux noms, elle lisait sans cesse Pascal et Musset. Or les cahiers d'extraits ne mentionnent ni l'un ni l'autre. Apparemment, elle ne transcrivait guère que les fragments d'ouvrages qu'elle ne voulait pas lire deux fois. Certes, les extraits sont

(1) Pascal, p. 143.
(2) Lettre à Jules Fabrègue, 7 mai 1871.
(3) Elle copie un article d'Eugène Faure sur la littérature de Nisard (*Revue indépendante*, 10 août 1845).

très utiles à consulter. Ils nous font d'abord constater le nombre considérable de livres de vulgarisation, d'articles de revues ou de journaux que Mme Ackermann daigna en partie recopier, et nous comprenons mieux « le caractère critique » de sa poésie (1). Ils nous permettent aussi de déterminer les époques de sa pensée. Commencés en 1844, interrompus de 1846 à 1850, ils sont d'abord exclusivement littéraires. C'est à partir de 1856 qu'ils deviennent philosophiques et scientifiques, plus philosophiques d'abord, plus scientifiques ensuite. Sans négliger de tels renseignements, pour déterminer les lectures de Mme Ackermann, nous interrogerons non seulement les extraits, mais l'autobiographie, la correspondance, le journal et surtout l'œuvre même du poète.

Le premier nom qui se présente à nous est celui de *Voltaire*. Le père de Victorine Choquet « voltairien de vieille roche » l'avait jusqu'à douze ans soustraite à tout enseignement religieux (2). Après sa première communion pour réparer les ravages de la foi, il lui « glissa du Voltaire entre les mains (3) ». Dans la suite notre poète semble avoir quelque peu délaissé Voltaire. L'ironie et l'indécence la choquaient en matière religieuse (4) : « Qu'il y aurait un beau livre à faire contre le christianisme. Voltaire a bien fait entendre quelques invectives mordantes ; mais elles se sont perdues dans le courant de plaisanteries de cet immortel bouffon. Il peut donc surgir l'accusateur passionné, le vengeur de l'humanité tant de fois outragée (5). » A l'accusateur ironique voulant substituer l'accusateur passionné, elle quittait le philosophe du XVIIIe siècle. Il s'agit donc de déterminer ici moins peut-être l'influence de Voltaire que celle d'un père voltairien.

De la critique voltairienne, Mme Ackermann conserva le rationalisme, l'idée de l'*Essai sur les Mœurs* et la haine de l'Eglise.

(1) Cf. P. Citoleux : *Revue des Poètes*, p. 267.

(2) Ma vie, p. III.

(3) Idem, p. IV.

(4) Elles la choquaient moins en littérature. Dans ses Contes elle imitera La Fontaine, cf. plus loin, p. 27, et peut-être Voltaire. Cf. A. Aulard, *Revue Bleue*, 15 nov. 1890, p. 622.

(5) Journal, 9 août 1865.

Le rationalisme, pour Mme Ackermann comme pour Voltaire, était maître d'incrédulité et non de raisonnement. Que *Prométhée* dise : « La raison s'affermit (1) » et que *Satan* s'écrie : « J'éveillai la raison (2) ; » Satan et Prométhée ne songent qu'à la dresser contre Dieu. De très bonne heure Victorine Choquet dut être accoutumée à citer devant sa raison les réponses du catéchisme. Et plus tard, quand elle combat l'absurde foi de *Pascal* on regrette de trouver à la place d'une critique savante et sympathique ce que M. Lanson apppelle « la misérable étroitesse (3) » de la critique voltairienne. Rapetisser les religions à la mesure du bon sens, réfuter les dogmes par l'absurde, telle est cette critique. Mme Ackermann la complète auprès des Positivistes et des Exégètes (4), mais elle la garde.

Dans les poésies philosophiques apparaît, modifiée mais très nette, l'idée directrice de l'*Essai sur les Mœurs*. L'auteur de l'Essai pense que tous nos maux viennent du Christianisme. Avant et après le Christianisme, régna et régnera le bonheur. Mme Ackermann rejette l'optimisme. Avant et après le Christianisme l'humanité fut et sera malheureuse. Toutefois nos maux ont été exaspérés par le Christianisme. Il n'a « apporté à l'humanité qu'un surcroît de ténèbres, de luttes et de tortures. En faisant intervenir le caprice divin dans l'arrangement des choses humaines, il les a compliquées, dénaturées (5). » Une pièce, *Pascal*, synthétise en un illustre exemple tous les méfaits du Christianisme.

Mme Ackermann en attaquant la Religion ne croyait pas devoir épargner le prêtre. Elle hait « les champions et propagateurs plus ou moins convaincus, mais toujours intéressés de ses fables et de ses doctrines (6) ». Voltaire ne lui avait point appris à respecter l'Eglise.

Souvent la vieillesse rejoint l'enfance. Vieillie Mme Ackermann revint sinon à l'œuvre, du moins au nom de Voltaire.

(1) Prométhée, p. 101.
(2) Satan, p. 132.
(3) Lanson : Hist. de la Litt. fr., 4e éd., p. 757.
(4) Cf. plus loin, Lectures scientifiques. Lectures religieuses.
(5) Ma Vie, p. XVIII.
(6) Idem.

Elle eût voulu dresser sa statue en face de la statue de Pascal (1).

Si jamais homme au monde a pu quitter la terre
Joyeux et fier de soi, certes ! c'est toi, Voltaire !
Tu venais de livrer le plus beau des combats,
Celui de la raison contre la foi stupide (2).

Le poète *du Chêne* nous eût montré le Christianisme qui « prenait naissance dans une antiquité sereine à l'ombre de la philosophie des Grecs à laquelle il empruntait tant et qu'il détrônait, interrompant le progrès philosophique, déterminant un temps d'arrêt dans l'effort de la pensée humaine (3) ». On le voit, il eût complété par *les Origines* d'Ernest Havet (4) l'*Essai sur les Mœurs*.

Railler le clergé, condamner l'œuvre sociale du Christianisme, traiter « la croyance comme une sottise (5) », telle fut d'abord la critique religieuse de Victorine Choquet. A un âge incapable de résistance, elle la reçut d'un père voltairien. Elle l'oublia longtemps (6), mais elle la reprit avec son incrédulité. Car elle se ressentit toujours de sa première éducation, et du milieu de sa doctrine ne sut déplacer cet anticléricalisme bourgeois.

Mme Ackermann, dont le noble caractère ne méritait pas d'être touché de la critique voltairienne, fut comme humiliée dans ses violences antireligieuses par la généreuse attitude de ses adversaires. C'est un philosophe spiritualiste, Caro, qui signala son œuvre au grand public ; c'est un écrivain catholique, M. d'Haussonville, qui fit en quelque sorte son oraison funèbre.

Vers ses douze ans Victorine Choquet lut en même temps que quelques œuvres de Voltaire les *Epoques de la Nature de Buffon* (7). Ne retenons que ce qu'elle retint elle-même : « Ce

(1) Cf. le commentaire de Mlle Louise Read.

(2) Pensées d'une Solitaire, p. XXIV. Nous renvoyons à la nouvelle édition qui comprend les fragments publiés et commentés par Mlle Read.

(3) Commentaire de Mlle Read, p. XXVI.

(4) Cf. plus loin, pp. 118 et suivantes.

(5) LANSON : Hist. de la Littérature française, p. 760.

(6) Cf. plus loin, Premières Poésies.

(7) Ma Vie, p. VI.

livre m'élargit tout à coup l'horizon. » Elle n'accepta jamais qu'à moitié cet horizon nouveau. Mme Ackermann fut pessimiste. Et le pessimisme naquit de l'orgueil humain (1).

Au sortir de pension, Victorine révèle à ses parents le Romantisme. « Les classiques étaient délaissés. J'avais introduit à leur place les auteurs du jour : de Sénancour, Hugo, Vigny, Musset (2). »

Les Classiques ne furent délaissés que momentanément, Mme Ackermann était née classique. Dans les *Pensées d'une Solitaire* elle avoue que la jeunesse ne saurait comprendre les œuvres classiques : « L'*ordre*, la *clarté*, la *parfaite mesure* ne peuvent pas être senties au moment où l'esprit est encore confus et désordonné (3). » Mais pour elle l'âge mûr semble être son âge naturel ; « j'aurais dû naître à quarante ans (4) ».

Aussi a-t-elle les qualités qu'elle reconnaît aux Classiques, l'*ordre*, d'abord. La beauté du désordre poétique lui déplaît même chez Musset (5). Non moins que l'ordre, elle chérit la *clarté*. « Ces vues claires en littérature et en philosophie, voilà ce que je goûte (6). » Même philosophique la poésie n'a pas le droit d'être nuageuse. « Le langage de la poésie doit être aussi juste et aussi compréhensible que celui de la prose (7). » *La parfaite mesure* enfin est nécessaire au fond comme à la forme. Elle aime « ce calme encore accompagné de force, ces opinions rassises (8) », et elle demande au poète de « savoir éteindre l'expression (9) ». M. Havet remarque qu'elle n'accorde pas

(1) Cf. AULARD, art. cité. Mme Ackermann pousse un « Cri, non de désespoir, mais d'orgueil ». *Revue Bleue*, tome XLVI, p. 620.

(2) Ma Vie, p. VII.

(3) Pour les pensées du Journal que Mme Ackermann publia dans les Pensées d'une Solitaire, nous renvoyons à l'éd. de Mlle Read en y ajoutant leur date. — 12 octobre 1860, p. 15

(4) Pensées d'une Solitaire p. 43, 19 mai 1863. La date de 1852 indiquée par Mme Ackermann est fausse. Elle était, nous le verrons plus d'une fois, brouillée avec la chronologie. Cf. plus loin, pp. 77 et 143.

(5) Idem, p. 42, 3 déc. 1865.

(6) Idem, p. 43, 19 mai 1863. — L'aveu est important. Il nous explique pourquoi Mme Ackermann, malgré ses séjours à Berlin, sa connaissance parfaite de l'allemand, résistait à l'influence de Hegel et de Schopenhauer.

(7) Journal, 1er nov. 1863.

(8) Pensées d'une Solitaire, 19 mai 1863, p. 43.

(9) Idem, 17 fév. 1862. p. 18.

assez au goût français pour le trait final : « Votre manière est la manière antique et surtout grecque, toujours égale dans sa grandeur ; vous ne ferez jamais dire à Philinte, la chute en est jolie (1). »

Qu'on ne nous objecte point la violence de ces blasphèmes. A l'aide de la méthode hégélienne, elle tâche de placer sa philosophie en un juste milieu ; et le poète du blasphème est aussi le poète de la résignation. De plus la forme reste toujours sobre et austère. Par des procédés tout classiques, l'abstraction et la concision, elle atteint à la violence. Enfin, sa colère n'est jamais individuelle. « Les cris personnels déchirants ne sont pas faits pour la poésie (2). »

Si elle préfère les sentiments généraux du XVIIe siècle et particulièrement l'humanité d'un Pascal à la douleur individuelle de Byron, de Shelley, de Musset, ce fut cependant la romantique Allemagne qui lui révéla l'impersonnalité (3). Et parmi les qualités classiques, elle cite l'ordre, la clarté, la mesure, mais non l'impersonnalité. Car c'est ailleurs qu'elle l'avait trouvée.

Disciple de Boileau elle apprécie la méditation et le travail. « Quand j'aborde un sujet, avant de le traiter, je le retourne et le flaire à peu près comme l'ours de la fable aux passages de l'haleine. Otons-nous : car il sent (4). » — « Nos écrits sont comme les galets de la mer ; ce n'est qu'à force d'être roulés dans notre esprit qu'ils acquièrent du poli et de la rondeur (5). »

Mme Ackermann avait trop d'affinité avec les écrivains du XVIIe siècle pour les avoir négligés. Elle lisait Corneille à douze ans (6) ; elle le lisait encore en 1861. Le 11 décembre 1861 elle notait dans son Journal : « Le vers de Racine vous caresse, celui de Corneille vous étreint. » Vers 1844 elle copie des extraits du *Prince* et des Lettres de Balzac. En 1845, elle transcrit de *Bossuet* des pages d'une curieuse précision sur le

(1) Lettre d'E. Havet à Mme Ackermann, 28 janv. 1870.

(2) Pensées d'une Solitaire, p. 21, 22 juillet 1861.

(3) Cf. plus loin, p. 82.

(4) Journal, 1er nov. 1863.

(5) Pensées d'une Solitaire, 28 août 1852, pp. 43-44.

(6) Ma Vie, p. III.

mariage et l'amour humain (1). Les contes de La Fontaine lui parurent si délicieux qu'elle les imita : « J'en raffole (2) », écrivait-elle.

Apparemment ce n'était point l'immoralité des Contes qui lui plaisait. Dans *le Perroquet* elle pourra bien rappeler les faciles consolations de la femme de *Joconde*. Dans l'*Ermite*, *le Coffre et le Brahmane*, elle reprend le thème cher à La Fontaine de l'amour des moines, des curés et des nonnes. Mais le plus souvent, en dépit de son maître, elle chante le mariage ; seulement pour le chanter elle emprunte au conteur ses délicates peintures des préliminaires de l'amour. C'est le plaisir des yeux. *Amine* dans l'*Entrevue Nocturne* s'attarde à contempler le sommeil d'*Aladin*, comme *Anne* dans *le Cas de Conscience* (3) regarde *Guillot* qui se baigne. Ce sont aussi les peines de l'amour qui altèrent la santé, la beauté même. Joconde s'amaigrit, la courtisane amoureuse devient pâle,

> Bientôt le lis l'emporta sur la rose (4).

Tel le teint d'Amine

> Tournait au lis de moment en moment (5).

Tel Aladin perd chaque jour quelque attrait (6). Tard parfois, mais toujours, l'amour arrive à ses fins. Et Mme Ackermann songeait de sa propre histoire. Car elle n'écrivait ses Contes que pour se conter à elle-même le bonheur de son mariage.

Plus encore que les Contes de La Fontaine elle connaissait les Fables. Alors l'imitation devient pastiche. Certaines expressions « la machine ronde (7) », « et le reste (8) », « la voix perd bien son temps (9) », « je mange à mes heures (10) », « pleurer de tendresse (11) » nous rappellent en passant la Mort

(1) Sur les obligations de l'Etat religieux — Méd. sur l'Evangile.
(2) Lettre à Mme Fabrègue, 3 janv. 1853.
(3) La Fontaine ; Ed. des Grands Ecrivains. Hachette, tome V, p. 346.
(4) Idem, p. 190. (La Courtisane amoureuse.)
(5) Contes et Poésies. L'Entrevue Nocturne, p. 136.
(6) Idem, p. 138.
(7) Contes et Poésies. Savitri, p. 32.
(8) Idem. Sakountala, p. 46.
(9) Idem. L'Ermite, p. 106.
(10) Idem. Le Chasseur Malheureux, p. 153.
(11) Idem. Le Perroquet, p. 142.

et le Bûcheron, les Deux Pigeons, le Coche et la Mouche, le Héron, le Loup et le Chien. Le dialogue de la Mort et du Mourant est reproduit. Mais le Mourant devient un jeune amoureux. Et c'est l'amante qui plaide :

> Quoi ! pas un jour, une heure, un seul moment ?
> Jusqu'à demain si tu pouvais attendre...
> Je n'ai pas eu le temps de bien lui dire
> Ce qu'en mon cœur je tenais renfermé
> Pour lui d'amour (1).

La phrase légère de La Fontaine s'alourdit bien un peu. Ce vers ailé,

> Un songe, un rien, tout lui fait peur,

devient :

> Une ombre, un souffle, un mot, tout tire à conséquence (2).

En s'allongeant les prétentions de la *Fille* perdent de leur fine ironie (3). Parfois aussi il arrive à Mme Ackermann de réunir en un seul morceau divers passages de La Fontaine (4). Pour nous représenter le festin de noce du *Chasseur Malheureux*, elle imite à la fois *l'Œil du Maître* et *le Jardinier et son Seigneur :*

> Lui-même, le vieillard
> A l'œil à tout. Ajustez cette table ;
> Ici ces escabeaux ; un coup de main, allons !
> Percez-moi ces tonneaux, décrochez ces jambons ;
> Comme ils ont l'air friand (5) !

Mais ce n'est pas encore sa méthode habituelle. Plus tard elle condensera, maintenant elle amplifie.

Vers 1866, Mme Ackermann reçut de M. Havet *les Pensées de Pascal*. Profond comme un sentiment de l'âge mûr, son enthousiasme renouvela son inspiration. Sans briser les lignes de sa philosophie, Pascal lui permit d'en élargir la base. Son

(1) Contes et Poésies. Savitri, p. 33.
(2) Idem. Le Perroquet, p. 146.
(3) Idem. Savitri, p. 12.
(4) Cf. plus loin, LUCRÈCE, p. 62.
(5) Contes et Poésies, p. 174.

pessimisme se grossira des dépouilles du Pessimisme chrétien.

Il y a presque autant de Pascal que de lecteurs. Mais ce qui complique ailleurs la tâche du critique simplifie la nôtre : le Pascal de Mme Ackermann fut celui de M. Havet. Avec le même soin, elle lut les articles et le commentaire des Pensées. Tout ce qui lui agréait de la prose de Pascal ou d'Ernest Havet, elle le soulignait au crayon. D'après ces passages soulignés nous établirons les emprunts de Mme Ackermann.

« Comme il arrive souvent à Pascal sa force a été surtout dans la partie critique et négative de ses idées (1). » C'est cette partie critique qu'adoptera Mme Ackermann, non pas toute cependant. Elle néglige la critique sociale. Les pensées sur la force, la condition des Grands et l'hérédité des princes ne l'intéressent guère. Elle néglige aussi la critique du dogmatisme. Ce furent Kant et les Positivistes qui lui montrèrent les bornes de la raison. Du pyrrhonisme des Pensées, elle ne retient que l'incertitude de la religion. Tous les aveux de Pascal ont été soulignés. « Le Christianisme est une sottise (2) ; » — les raisons naturelles de l'existence de Dieu, de la Trinité ou de l'immortalité de l'âme ne sont pas convaincantes (3) ; — « les prophéties, les miracles mêmes et les preuves de notre religion ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants (4). » — « Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer... Ainsi se conservent les fausses religions et la vraie même à l'égard de beaucoup de gens (5). » Le commentaire d'Havet fournit à notre poète de précieuses armes. Pascal avoue-t-il qu'un saint était « un homme comme nous », M. Havet remarque qu'il prépare la voie à une critique historique qui n'est plus frappée du divin (6). L'athéisme, reconnaît Pascal, est « marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement » ; M. Havet cite cette phrase de Charron : « Il faut autant et peut-être plus de force pour se jeter

(1) Pensées. Ed. Havet. tome II, p. 358.
(2) Idem, art. X, pensée 1, tome I, p. 149.
(3) Idem, pensée 5, p. 155. Cf. art. XIV, pensée 2, p. 197 (tome I). Cf. tome II, p. 60, art. XII, pensée 2.
(4) Art. XXIV, pensée 18. Cf. art. XXIV, pensée 88.
(5) Art. XXV, pensée 20. Cf. art. XXV, pensées 50 et 109.
(6) Art. XXIV, pensée 25.

dans une incrédulité entière que pour se tenir toujours bien ferme dans la foi (1). » Pascal ne méprise les lumières naturelles que pour mieux nous éblouir par les lumières surnaturelles. Mais, ajoute le commentateur, si notre raison poussée à bout résiste, il n'a plus de force pour nous retenir chrétiens (2). Or, Mme Ackermann sut résister. Elle n'est même pas effrayée par l'argument du pari.

> Et s'il faut accepter ta sombre alternative,
> Croire ou désespérer, nous désespérerons. (*Pascal*.)

N'admettant pas plus les déraisons de la raison que les raisons du cœur, elle suit M. Havet qui ne veut ni du surnaturel ni du mystère. Et même elle le traduit. « Un fait incompréhensible est toujours un fait ; mais une explication incompréhensible n'est plus une explication. C'est donc en vain que Pascal prétend raisonner sur un mystère (3). » Mme Ackermann dit à la Foi :

> Mais réponds-nous d'abord : est-ce avec un mystère
> Que tu feras de la clarté ? (*De la Lumière*.)

Sa raison ne veut point

> Pour résoudre un problème acceptant un mystère
> Dans l'abêtissement lier l'essor humain. (*Pascal*.)

M. de Saci avait signalé à Pascal le danger du pyrrhonisme comme apologétique (4) ; Mme Ackermann justifia les appréhensions de M. de Saci. Ernest Havet compare Pascal « à un joueur si fier de ses coups qu'il veut absolument rendre des points ». Mme Ackermann accepte les points qu'il rend, et dédaigne ceux qu'il garde.

Aussi quand il faudrait montrer autre chose que la critique du Christianisme, dans *le Sphinx* par exemple, le dessin devient indécis. Mme Ackermann ne nous dit point comment Pascal croit échapper au pyrrhonisme. « Ta réponse est absurde (5). »

(1) Art. XXIV, pensée 101. Commentaire, tome II, p. 149.
(2) Introduction, tome I, p. XXVII.
(3) Tome I, p. 124.
(4) Idem, pp. CXXX et CXXXV.
(5) Le Sphinx, p. 140.

Quelle est-elle ? On nous décrit un duel : nous voudrions en connaître les attaques et les ripostes.

A Pascal le poète réclame non seulement une critique mais un exposé du Christianisme. Le Jansénisme « n'est qu'un catholicisme conséquent et rigoureux (1) ». Forte de cet aveu, Mme Ackermann va droit au Jansénisme, dont l'outrance facilite la réfutation.

« Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam. » *Péché originel* et *Rédemption*, tels sont donc les deux points essentiels. Le dogme de la transmission du Péché est « très injuste et le plus incompréhensible de tous (2) ». Le Péché entraîne la Grâce et ses caprices. « Je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux, je ne le ferai pas voir aux autres. » — « On n'entend rien aux ouvrages de Dieu si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres (3). » Dieu est donc mauvais. « L'avarice, la jalousie, la colère, Dieu même se les attribue (4). » Ce n'est point pour froisser la raison avec Pascal, c'est pour humilier le Christianisme avec M. Havet, que notre poète souligne tous ces fragments.

Nous te suivons, Pascal ! où vas-tu nous mener ?
Aux pieds d'un Dieu jaloux, déloyal, implacable,
Qui hait sa créature et l'aveugle à dessein,
Qui d'un péché lointain la fait naître coupable,
Afin de lui fermer plus aisément son sein ;
D'un Dieu qui, s'acharnant sur sa moindre victime,
A des tourments sans fin pour un moment d'erreur ;
Qui défend toute attache et qui nous fait un crime
De ces mêmes instincts qu'il nous a mis au cœur ;
Qui de tous les côtés nous traque et nous opprime,
Sourd aux vœux, sourd aux cris, que l'on implore en vain,
D'un Dieu dont la vengeance est la pensée unique,
Et qui va couronnant ainsi son œuvre inique,
Jusqu'à verser un sang innocent et divin. (Pascal, IV).

Après le Péché originel, Mme Ackermann rejette la Rédemp-

(1) Introduction, p. XXIX, tome I.
(2) Pensées, tome I, p. 115. (Art. VIII, pensée 1.)
(3) Art. XX, pensée 19.
(4) Art. XXV, pensée 104.

tion. Sans doute, Pascal lui apprit presque (1) à aimer Jésus-Christ. Si elle flétrit le Bourreau, elle s'attendrit sur la Victime; et elle essaya même de rendre les effusions du Mystère de Jésus (2). Mais elle ne pardonne pas au Christ de ruiner la raison et de faire d'un Pascal un pauvre halluciné. Elle ne reconnaît pas plus de Dieu crucifié que de Dieu jaloux, et leur dit non à tous deux.

Non à la Croix sinistre et qui fit de son ombre
Une nuit où faillit périr l'esprit humain,
Qui devant le Progrès se dressant haute et sombre
Au vrai libérateur a barré le chemin ;
Non à cet instrument d'un infâme supplice
Où nous voyons, auprès du divin Innocent
Et sous les mêmes coups, expirer la Justice;
Non à notre salut s'il a coûté du sang :
Puisque l'Amour ne peut nous dérober ce crime,
Tout en l'enveloppant d'un voile séducteur,
Malgré son dévouement, Non ! même à la Victime,
Et Non par-dessus tout au Sacrificateur.

Pascal. Dernier Mot.

C'est Pascal qui lui signala ces deux forts de la Religion, le Péché d'Adam et la Rédemption du Christ.

Mme Ackermann trouvait dans *les Pensées* non seulement le Christianisme mais le Pessimisme. Elles lui révélèrent *le tourment de l'Infini.* « Ce qui m'intéresse dans Pascal, c'est une âme aux prises et qui combat (3). » Elle aussi voulut que l'homme « cherchât en gémissant ». Et, dans son incrédulité, elle se sentait pardonnée de Pascal. « Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation (4). » Un pareil tourment n'épargne pas plus le cœur que l'esprit. Pascal, avant Musset, lui montra l'infini de l'amour (5) ; et après avoir lu *le Discours*

(1) Cf. plus loin, p. 135.
(2) Cf. Haussonville : *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1891.
(3) Pensées d'une Solitaire, p. 61.
(4) Pensées, tome I, p. 12. Poésies Philosophiques, p. 150.

Nous donc qui n'avons pas à craindre ta colère
Puisque dans l'inconnu nous ne saurions dormir...

(5) « En tout sens cet esprit courait à l'infini. Il lui a suffi d'aimer un jour pour

sur les Passions de l'Amour, elle comprit *Namouna*. Musset et Pascal n'éprouvent-ils pas une même souffrance, la souffrance de l'Absolu ?

Or le tourment de l'infini entraîne le pessimisme le moins individuel : « Comme il se débat sous le poids de son humanité !... Nous avons entendu les poètes : Byron, Shelley, Musset, etc... Les éclats d'une douleur individuelle n'atteindront jamais à de pareils effets (1). » Eprise d'impersonnalité, Mme Ackermann fit sien ce pessimisme humain. M. Havet remarque la vérité toujours actuelle des angoisses de Pascal ; notre scepticisme et notre exaltation, nos découragements et notre orgueil, notre besoin et notre difficulté de croire et d'aimer, il a senti tout cela (2). » Mme Ackermann reproduit l'idée et même la phrase :

> A quoi bon le nier ? Dans tes sombres peintures,
> Oui, tout est vrai, Pascal, nous le reconnaissons :
> Voilà nos désespoirs, nos doutes, nos tortures,
> Et devant l'Infini ce sont là nos frissons. (Dernier Mot.

D'ailleurs elle disloque la disproportion de Pascal. Elle retient la misère de grand seigneur, le tourment de l'Infini (3), mais elle néglige la bassesse et la turpitude de l'homme. Elle reste du siècle de Vigny.

Elle n'en avait pas moins découvert les sources profondes du Pessimisme. Inhérent au cœur et à l'esprit, le tourment de l'Infini rend essentielle la douleur de l'homme et de l'homme tout entier. En réunissant Musset et Pascal dans le poème de l'*Idéal* elle unissait sous une même loi le pessimisme du cœur et le pessimisme de l'esprit.

Placé au centre des Poésies Philosophiques, l'*Idéal* en est le

porter l'amour à ses plus nobles hauteurs. » Pensées d'une Solitaire, p. 61. Cf. plus loin, p. 51.

(1) Pensées d'une Solitaire, pp. 61 et 62.

(2) Introduction, p. XXXIV.

(3) L'imitation est parfois très sensible. Pascal dit : « On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais. » (Art. XXIV, pensée 58). Mme Ackermann dira :

> Un peu de terre en hâte, une pierre qu'on scelle
> Et tout est bien éteint. (*Paroles d'un Amant.*

point culminant, mais c'est un point. Mme Ackermann avait enfin « une loi de désespérance (1) » ; mais cette loi est d'origine livresque et sans force. Bien qu'elle l'eût trouvée dans les *Pensées* dès 1866; en 1867, elle nous montre la beauté de l'Idéal (*Paroles d'un Amant*), avant de nous en montrer la vanité (*L'Idéal*, 1871) ; et même après nous en avoir montré la vanité, elle nous en montrera encore la beauté. (*L'Homme.*) Pourvu que nous soyons assez sages pour renoncer à l'au-delà, l'Infini sera pour nous un principe de joie et de dignité.

Sans Pascal, Mme Ackermann eût méconnu — sinon ignoré — la souffrance — sinon la recherche — de l'Absolu. Aussi choisit-elle Pascal pour être le symbole de la plus noble misère de l'Homme, le tourment philosophique.

Son portrait est tracé d'après M. Havet. « Toute la philosophie consiste dans le pyrrhonisme et dans la foi (2). » Cette phrase de M. Havet fournit au poète ses deux premiers sujets, *Le Sphinx* et *la Croix*. « Pascal part de la foi, elle est chez lui invétérée, profonde, *inébranlable*, et c'est en chemin qu'il rencontre le doute, non comme un principe, mais comme un obstacle (3). » Mme Ackermann nous dira :

Le Chrétien jusqu'au bout demeure inébranlé.

Et c'est sur sa route, « par sa fougue entraîné », qu'il rencontre le Sphinx. Peut-être même un mot de M. Havet fournit-il à Mme Ackermann l'idée de cette lutte héroïque de Pascal et du Doute : « Je suis convaincu aussi qu'en ces temps mauvais, il n'a jamais laissé le doute prendre le dessus, qu'*il se défendait de toute sa force* (4). » D'ailleurs, elle exagère au profit du Pessimisme les angoisses de la lutte, les spasmes et les râles « du pâle chrétien ». Que ne songeait-elle davantage à ces prudentes paroles : « Sa foi fait l'intrépidité de son pyrrhonisme (5). » La foi de Pascal fut surtout en Jésus-Christ. « Dieu est probable; ce qui est certain, c'est Jésus-Christ (6). » De

(1) Pierre CITOLEUX : *Revue des Poètes*, p. 276.
(2) Introduction, p. XXVI.
(3) Idem, p. X.
(4) Idem, p. IX.
(5) Idem, p. XIII.
(6) Pierre CITOLEUX, art. cité, p. 271.

là ce titre : *la Croix*. Après les tortures du Doute, le poète nous montrait les délices de la Foi (1). A quelle considération céda-t-il en modifiant le fond et la forme du morceau tout entier (2) ? Ce qui est sûr, c'est que pour faire de Pascal une victime de l'Idéal, il valait mieux montrer son abêtissement que sa béatitude. Après avoir lu les Mystères de Jésus, qui pleurerait sur Pascal ?

La femme qu'était Mme Ackermann ne pouvait laisser de côté le Discours sur les Passions de l'Amour. Après le Pyrrhonien et le Dévot, elle tient à nous présenter celui qu'elle considérait comme l'Amant de Mlle de Roannez. Du discours attribué à Pascal, elle conserve deux points, la cause de l'Amour qui est la beauté, le langage de l'Amour qui est souvent le silence (3).

Et devant la Beauté qui t'engage et t'attire
Comme un simple mortel tu tombes à genoux!... (4)
... L'Amour a son langage
Oh! comme on l'entend vite et sans l'avoir appris !
(L'Inconnue.)

Mme Ackermann est d'autant plus séduite par cet amour qu'il restait étranger « aux transports avilissants (5) ». Elle lisait Musset, mais avec quelque honte. La chasteté de Pascal la rassure. Elle pourra bien insulter Dieu qui nous fait un crime de nos instincts ; mais elle ne songe point à l'amour sensuel. Chrétienne par la morale, elle eut la haine de la chair. Pascal lui plut par sa pureté. M. Havet écrit-il « mais il ne faut pas oublier, et on s'en souvient sans cesse en lisant Pascal, que le principe de toute bonne action, même du dehors, est toujours dans la force et dans la pureté intérieure de l'âme... » — ou encore « ce qu'il appelle Dieu est précisément ce qu'il sent en

(1) La première rédaction fut publiée par M. d'Haussonville. (Art cité pp. 344 et 345.)

(2) Cf. plus loin, pp. 132 et suivantes.

(3) « Cette idée générale de la beauté (est) gravée dans le fond de nos âmes avec des caractères ineffaçables. » Tome II, p. 253. « Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment... car comme l'on ne peut pas se servir de la parole l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action. » Cf. Idem, p. 257.

(4) Ici c'est Pascal et non Mme Ackermann qui parle. Se croyant laide, elle ne plaçait point l'amour dans la beauté. Cf. plus loin p. 69.

(5) L'Idéal.

lui-même de plus exalté et de plus pur [1] : » — elle met un trait en marge de son édition. Plus l'âme de Pascal lui semblait pure, plus elle savourait, en sûreté de conscience, le Discours sur les Passions de l'Amour.

Il est un autre Pascal plus authentique que l'amant de M[lle] de Roannez, c'est le physicien et le géomètre. Et puisque M[me] Ackermann nous le montrait sacrifiant à la fois sa pensée et son amour, il eût été intéressant d'ajouter à ces sacrifices, celui de la science. Le thème est indiqué.

Plus d'espoir, l'amant cède et le savant s'abîme...

(Pascal. L'Inconnue.)

Toi, son premier flambeau, science, il te renie. (L'Idéal.)

Le développement manque et nous l'attendions d'autant plus qu'elle abandonne Pascal, qui fut un savant, pour la science :

La science nous ouvre une route nouvelle. Pascal, IV.

Mais la science l'inspirait moins que l'amour. C'est une femme, tout heureuse de crier à Pascal « ton cœur a touché terre », qui écrivit l'Inconnue. D'autre part, son directeur de conscience éditait les Pensées, elle n'étudia que les Pensées. Plutôt que d'abandonner son guide, elle laissait sa matière inexplorée, ce qui est très féminin.

M[me] Ackermann nous a montré tour à tour le Philosophe, le Dévôt, l'Amoureux et laissé deviner le Savant. Certes, elle songeait aux vers du « vieux Lucrèce »

Tantum religio potuit suadere malorum.

quand elle écrivait :

Gloire, plaisirs, travaux, ta vie et ta pensée,
Tu jettes tout au pied d'un gibet vermoulu.

Pascal. La Croix.

Mais hors même du Christianisme, Pascal aurait été « damné ». Car le pessimisme est le vrai. Il n'eut que le choix du trépas.

Puisqu'entre ces trépas tu pouvais faire un choix,
N'eût-il pas mieux valu périr sans défaillance,
Dévoré par le Sphinx qu'écrasé sous la Croix.

(Pascal. La Croix.)

Pascal n'eût pas sacrifié sa raison à son cœur, mais il aurait

1. Introduction, pp. XXXVI et CXIX.

reconnu la raison impuissante. Son pauvre amour ne lui eût point paru un péché ; mais il se serait égaré sur les traces funestes de Don Juan. Il n'eût pas renié la Science, mais la Science lui aurait montré

Une marâtre aveugle et sourde, la Nature (Pascal, IV.)

La Résignation aux lois inflexibles vaut mieux que « l'absurde Foi ». Mais qu'il suive la Science ou la Religion, l'homme ne peut secouer sa misère.

Ah ! nous ne pouvons point nous défendre d'être hommes.
(Dernier mot.)

Aussi après avoir plaint la victime du Christianisme, s'élevant au-dessus des religions, le poète nous montrait dans Pascal la victime éternelle de l'*Idéal*.

On voit tout ce que M[me] Ackermann doit à Pascal. Il lui apprenait le Christianisme, — elle était réduite à ses souvenirs de première communion ou à l'enseignement indirect de Renan ou d'Havet ; — et en même temps il lui remettait des armes pour le combattre. Il lui découvrait également la source la plus pure et la plus profonde du pessimisme, le tourment de l'Infini.

Le tourment de l'Infini ne saurait admettre la médiocrité. Instruite par Pascal elle s'éprit d'extrême logique. Pascal va jusqu'au bout de la religion, « il a fait le saut dans l'abîme (1) ». M[me] Ackermann voulut, dans ses conclusions, aller jusqu'au bout de l'incrédulité. Elle aussi « courut à l'Infini ».

M[me] Ackermann aimait trop Pascal et les Classiques pour

(1) Pensées d'une Solitaire, p. 62. Cf. Pierre CITOLEUX, art. cité, p. 273. Il n'y a aucune contradiction entre la modération classique et le goût de l'extrême logique. On peut faire œuvre d'extrême logique et d'extrême pondération. Ce n'est pas la mesure, c'est la demi-mesure que rejette M[me] Ackermann. — Elle avait lu aussi le Port-Royal de Sainte-Beuve. Sainte-Beuve d'ailleurs, bien qu'elle lût régulièrement les *Causeries du Lundi* et qu'elle connût ses poésies, n'exerça point d'influence sur elle. Voici ce qu'elle dit de lui dans son Journal : « Sainte-Beuve en vers a l'expression trouble. Musset l'a toujours limpide. » 6 sept. 1861. « Sainte-Beuve déploie une perspicacité effrayante dans l'analyse des caractères. Personne comme lui ne sait découvrir les ridicules et les faiblesses. Il ne se fait pas faute de surfaire le talent ; mais il prend bien sa revanche en abîmant l'individu. Il est par excellence la critique des talents et des individualités médiocres. S'il discerne admirablement les petits ressorts qui mettent les petites passions en jeu ; s'il appuie et insiste sur d'imperceptibles détails de style, la grande, l'ardente poésie lui échappe. Sa propre froideur le rend insensible à la flamme. » 27 avril 1864.

devenir Romantique. Ce n'est pas l'Individualisme qu'elle reproche au Romantisme. Car ce fut précisément l'Allemagne romantique qui la conquit à l'impersonnalité et lui apprenait à découvrir chez un Victor Hugo ce qu'il y avait d'épique et d'impersonnel (1). Ce ne sera qu'à certains Romantiques, Byron, Shelley, Musset qu'elle reprochera leur individualisme : encore admirait-elle, malgré qu'elle en eût, l'œuvre de Musset. Ses griefs sont d'une autre sorte. Avide de précision, *le vague* la déconcerte. Sans doute le vague sert à rendre l'infini : mais elle préfère la manière de Pascal (2). Aux plaintes vaporeuses des Sénancour et des George Sand elle oppose « le bel et bon ennui de Mme du Deffant (3). Elle repousse les droits de la passion. « En sa qualité de maladie, elle n'a qu'un droit, c'est le droit au remède (4). » Aimant la raison et la mesure, tout excès d'imagination ou de sensibilité l'étonne. Hugo lui paraît presque fou. « Il est vraiment heureux pour Hugo qu'il ait eu le don de la poésie. Sans ses vers où il jette pèle-mèle l'infinie multitude des images monstrueuses et incohérentes qui l'obsèdent, il serait certainement devenu fou... Sa pensée lance parfois d'admirables éclairs. Cette Muse a des moments lucides (5). » Le 26 avril 1872 elle écrivait à M. Havet :

« En fait d'ouvrages nouveaux, je viens de lire *l'Année Terrible*. Vous demandiez de l'espérance, en voilà et de l'énorme : c'est à en avoir le cauchemar. J'ai trouvé plusieurs pièces superbes. Les quelques trivialités qui s'y rencontrent sont emportées dans l'impétuosité et la largeur du vol poétique. Ce n'est pas toujours sensé, mais c'est beau. Hugo justifie parfaitement cette parole d'un physiologiste : *le génie est une névrose*. Les objets prennent à ses yeux des aspects étranges et des proportions démesurées. Son inspiration est une hallucination. Ce n'est pas une hallucination vraie (Taine) mais elle émerveille et renverse. »

Aussi doit-elle fort peu à V. Hugo. Dans sa jeunesse il lui

(1) Cf. plus loin, Gœthe, p. 82.
(2) Pensées d'une Solitaire, p. 44. « Chez les Romantiques.... » 8 sept. 1861.
(3) Idem, pp. 50 et 51, 22 déc. 1861.
(4) Idem, p. 60, 14 juin 1863.
(5) Journal, 3 déc. 1865.

donna quelques conseils de métrique (1). Dans sa vieillesse, il lui fournit l'occasion du *Déluge*.

« Je me suis bien gardée d'envoyer mon *Déluge* à Hugo, toute persuadée que j'étais qu'il ne daignerait pas me lire, encore moins me répondre. C'était plus prudent. Je frémis à la pensée de son vers d'airain. Il n'avait qu'à le lancer contre moi ; du coup j'étais terrassée et restais sur le terrain. Sa pièce à lui n'est d'ailleurs qu'un éclair, le coup de foudre de la fin (2). Il laisse le champ libre aux interprétations. La mienne me fournissait l'occasion de faire l'oraison funèbre de notre vieux monde. Le sujet était beau. Il m'a tentée (3). »

Si Mme Ackermann est trop femme pour ne pas applaudir aux œuvres de la sensibilité, elle ne veut écouter que « les purs sanglots ». Le vers de Lamartine la touche médiocrement. « Chez Lamartine le sentiment se noie dans l'harmonie (4). » « Lorsque Lamartine chante, on croit entendre le son d'un magnifique instrument. Quant à la poésie de Musset, c'est le son d'une âme (5). »

Le 16 juillet 1871, M. Havet lui ayant signalé une ressemblance d'image « entre la seconde strophe de la onzième Méditation et la fin de l'Inconnue (6), elle lui répondit :

« C'est, je vous assure, parfaitement à mon insu. Les vers de Lamartine ne s'attachent pas à ma mémoire ; ils ne m'ont jamais assez empoignée pour cela. D'ailleurs je ne crois pas avoir relu l'ode en question depuis ma sortie de l'Institution Daubrée, c'est-à-dire il y a environ 40 ans. Nous avons dû refaire connaissance, et je vous avoue que ce n'a pas été sans étonnement de ma part. Comme cette poésie a vieilli ! c'est du J.-B. Rousseau pur. On sent que le poète s'y bat les flancs pour obtenir du lyrisme. *Mon* Musset au moins prenait le sien dans ses entrailles, aussi n'y a-t-il pas à craindre qu'il vieillisse

(1) Cf. Pierre Citoleux : *Revue des Poètes*, p. 266.

(2) Tu me crois la marée et je suis le déluge.

(3) Lettre à Havet, 23 fév. 1876.

(4) Journal, 17 fév. 1872.

(5) Idem, 5 sept. 1862. La pensée publiée dans les Pensées d'une Solitaire, p. 12, est du 28 oct. 1863.

(6) La fin fut du reste remaniée.

jamais. Malheureusement la source n'est pas toujours aussi pure qu'on pourrait le désirer. »

Mme Ackermann revient toujours à Musset comme au seul poète du cœur. Musset et aussi Vigny sont les deux Romantiques qu'il nous faille mettre à part. Encore a-t-elle imité Vigny sans l'aimer, et a-t-elle aimé Musset plus qu'elle ne l'a imité.

On ne saurait lire les poésies de Mme Ackermann sans songer aux poésies de Vigny. Car elles en rappellent souvent et le fond et la forme. Cependant, alors que dans son Journal elle juge volontiers Victor Hugo ou Lamartine, Sainte-Beuve ou Musset, G. Sand ou Banville, elle ne met qu'un mot sur Vigny, et elle ne le transcrit pas dans les Pensées d'une Solitaire. Ce mot du moins nous explique la discrétion de Mme Ackermann. Le voici : « La Muse de Vigny est sans ailes et porte une chape de plomb ; elle ne vole pas ; elle se traîne tout en faisant de grands gestes (1). » Précisément, elle définit la poésie « un langage ailé (2) ». Le vers de Mme Ackermann est plus oratoire que lyrique. De là son goût pour le mouvement et la tirade. Or le vers de Vigny, laborieux, pénible, arrête tout élan ; « il se traîne ». Mme Ackermann est bourgeoise. En face du grand seigneur qui mit une plume de fer « sur le cimier doré du gentilhomme » elle ne se sent plus dans son monde. « Les grands gestes » la gênent. Certes elle subit l'ascendant de ce hautain génie ; mais ce fut comme par contrainte.

Constater le mal, en faire passer la responsabilité de l'homme à Dieu, remplacer l'amour de Dieu par le culte de l'humanité, telle fut l'œuvre de Vigny.

Mme Ackermann accepte le pessimisme de Vigny, mais elle laisse ses arguments. Chaque poésie d'Alfred de Vigny est, en quelque sorte, une pierre apportée au monument de la douleur humaine. L'isolement est la rançon du génie (*Moïse*) ; tout homme a vu le mur qui borne son esprit (*La Flûte*) ; l'innocent souffre et meurt (*Le Déluge*, *La Fille de Jephté*, *Dolorida*, *La Prison*) ; la mère a une vie de larmes et de peine muette (*Le Bal*) ; fatalité ou responsabilité, quelle dure alternative

(1) Journal, 19 déc. 1864.
(2) Idem, 1 nov. 1863.

(*Les Destinées* !) Mme Ackermann laisse indéfinies la misère et la douleur.

Misère et Douleur deviennent autant de griefs contre Dieu. Vigny a dit :

> Il est un Dieu. J'ai pourtant bien souffert.
>
> (La Prison.)
>
> Celui qui pouvait tout a voulu la douleur,
>
> (Prométhée.)

dira Mme Ackermann.

La Nature, qui est le Ministre de Dieu, participe au discrédit du Maître. Le dogme de la bonté de la Nature que les Romantiques reçurent de Rousseau, Vigny, le premier peut-être, sut le repousser. Froide, impassible, éternelle, la Nature « prend des teintes funèbres (1) ».

> On me dit une mère, et je suis une tombe.
>
> (La Maison du Berger.)

Mme Ackermann reprochera elle aussi à la Nature de n'avoir fait de l'univers « qu'un tombeau (2) ». D'ailleurs elle complétera la théorie des *Destinées* en Italie et en Allemagne. La Nature est une tombe ; mais elle est aussi une matrice et le progrès la tourmente (3).

Ce que perdent Dieu et la Nature, l'homme le gagne. Préparant les voies au Caïn de Leconte de Lisle et au Satan de Mme Ackermann, timidement le poète d'Eloa commence à réhabiliter les grands coupables ou plutôt les grandes victimes.

> Caïn le laboureur a sa revanche ici. (La Sauvage.)

« Quand un contempteur des Dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime, tel est Satan (4). » Satan dans Eloa reste encore le génie du Mal. Mais comme il est près de devenir le libérateur de l'homme !

> J'ai pris au Créateur sa faible créature...
> C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé
> Que je suis malheureux, que je suis réprouvé...

(1) Poésies Phisolophiques. Mon Livre, p. 70.
(2) Idem. L'Homme à la Nature, p. 119.
(3) Cf. plus loin Leopardi et Hegel.
(4) Journal d'un Poète, p. 93. Vigny a laissé le plan de *Satan sauvé*.

La voilà sous tes yeux, l'œuvre du Malfaiteur.
Ce méchant qu'on accuse est un consolateur. (Eloa.)

Eloa faillit convertir Satan.

Qui sait ? le mal peut-être eût cessé d'exister.

Ce rêve déçu, nous le retrouvons dans le Prométhée :

Encore un attentat l'homme était délivré.

Le Satan de Mme Ackermann disputera lui aussi la Créature au Créateur. Mais ce n'est pas la volupté consolatrice, c'est la science qu'il lui apporte.

Opposant l'homme à la nature, Vigny s'écrie :

J'aime la Majesté des souffrances humaines.

Or Mme Ackermann eut en l'humanité son « centre sympathique (1) ». De l'humanité la fragilité d'abord est chère à tous deux.

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois,

lisons-nous dans la Maison du Berger. Le poète des Paroles d'un Amant tient trop à nos destins bornés pour accepter l'affreux espoir d'une éternité.

Et l'on s'étreint plus fort lorsque sur un abîme
On se voit suspendu.

Cette créature éphémère est d'autant plus pitoyable qu'elle est innocente. L'un et l'autre restent en ceci disciples de Rousseau : ils ne croient pas au vice. Le poète des *Malheureux* nous absout de nos fautes :

Non ! ce n'est point à nous de redouter l'enfer,
Car nos fautes n'ont point mérité de supplices.
Si nous avons failli, nous avons tant souffert !

Le poète de *La Guerre* les explique ou les excuse à la manière romantique, en dépeignant

L'Ignorance et le Vice
L'un sur l'autre appuyé.

1. « Le centre sympathique de Maurice de Guérin était placé dans la nature : c'est là que toutes les fibres de son être aboutissent. Je sens que le mien est dans l'humanité. D'autres ne l'ont qu'en Dieu. Ce serait un travail à faire que cette théorie des centres sympathiques. » Journal, 23 avril 1865.

L'homme peut donc se permettre de traiter Dieu avec quelque dédain. Vigny signale à Mme Ackermann l'attitude du silence.

Il tombera sans peur, sans plainte, sans prière...
Il restera muet : ce silence suprême
Sera ton châtiment. Prométhée.

Et si elle ne se tient pas au silence, c'est peut-être parce que Vigny s'y était tenu.

Comme Vigny, Mme Ackermann donne à l'homme l'auréole du martyr et laisse à Dieu la souillure du bourreau ; comme lui enfin, elle écrit des poèmes synthétiques et symboliques. En effet, ou bien Vigny choisit quelques grands noms pour étaler sous des figures synthétiques les divers aspects de l'humanité, ou bien il cherche dans les choses le symbole de ses conceptions. Aux portraits philosophiques de Moïse, de Samson, du Masque de Fer, Mme Ackermann ajoute ceux de Prométhée, de Satan, de Pascal, de Don Juan. D'autre part, quand elle lance son *Livre* par-dessus bord ou jette avant de sombrer le *Cri* d'agonie, qui ne songerait à *la Bouteille à la Mer* ?

Le poète des Destinées avait exprimé d'une manière si concrète sa philosophie qu'il fut difficile dans la suite d'être pessimiste sans l'être d'après Vigny, d'autant plus qu'il s'impose immédiatement. Quelques vers suffisent à découvrir le fond de sa doctrine, quelques titres à en indiquer la forme. Mme Ackermann n'avait pas lu beaucoup Vigny peut-être ; et cependant nous avons noté la conformité et le parallélisme de leurs œuvres. D'un geste large, il montra une direction nouvelle et sur tous ceux qui la suivirent, sur Mme Ackermann comme sur Leconte de Lisle s'étend l'ombre de sa main.

Comment expliquer le goût de Mme Ackermann pour Musset, « son Musset », « son auteur préféré (1) ? » Elle prônait l'impersonnalité ; et de son propre aveu Musset est le plus personnel des poètes. Son pessimisme est intellectuel, et ce sont les sentiments de Musset qui la transportent.

C'est le sang de nos cœurs qui coulaient dans le tien.
(Alfred de Musset.)

(1) Lettres à Ernest Havet du 16 janv. 1871 et du 25 oct. 1861.

Apparemment il faut chercher dans son œuvre, autre chose que « le chaste désespoir de l'esprit seul (1) ». Son pessimisme fut d'abord intime, sentimental. Que sa passion pour Musset nous empêche de l'oublier !

Parmi les auteurs que Victorine Choquet introduisit à la Rêverie au sortir de la pension, est cité Musset. Mais elle ne le lut réellement qu'à partir de 1861. Ce fut une passion de l'âge mûr. Le 25 octobre 1861 en annonçant à M. Havet ses vers sur Alfred de Musset, elle témoigne — pour la première fois à notre connaissance — son admiration, qui monte tout de suite au plus haut point :

« Ils avaient été composés à la suite d'un entretien (2) avec Mme Moët (3), esprit délicat et singulièrement ouvert aux impressions poétiques. Nous avions exalté à l'envi les mérites de notre poète préféré, et lorsque je rentrai dans mon ermitage, le petit morceau se trouvait quasi fait. Il ne s'agissait pas d'un artiste mort et immédiatement oublié, mais bien de Musset, c'est-à-dire de la poésie même de notre âge. »

Dans son Journal les passages consacrés à Musset sont du 5 septembre 1862 (4), 8 janvier 1865 (5), 3 décembre 1865 (6), 12 janvier 1867 (7). Bref elle lut à la même époque Pascal et Musset dont elle devait réunir les portraits dans l'*Idéal*.

(1) BARBEY D'AUREVILLY : Les Poètes, p. 159.

(2) Il faut remarquer que l'inspiration de Mme Ackermann fut souvent suscitée par des entretiens. Elle écrivait le 4 fév. 1881 à Mlle Louise Read que ce fut Mme de Liebenberg qui lui « a fait faire *l'Homme* ». A ce propos Mlle Read m'écrit (8 juill. 1905) : « Mme de Liebenberg a inspiré *l'Homme* par ses réflexions et sa conversation à Mme Ackermann comme Mme Havet lui a inspiré *les Paroles d'un Amant*. Avec sa flamboyante imagination passionnée, prenant toute causerie vivement, quelques mots dits par ces dames (Mme Havet était admirable !) germaient dans sa pensée et nous devons aimer Mme Havet et de Liebenberg en lisant ces deux superbes pièces. » Sur la manière dont fut composée la pièce des Paroles d'un Amant, je trouve dans les notes de mon père ceci : « Ce sujet fut discuté un soir, au coin du feu, entre Mme Ackermann et la femme de son meilleur ami, Mme Havet. Les vers se firent comme d'eux-mêmes dans un élan rapide et puissant d'enthousiasme. Mme Havet les admira, et cependant soit horreur instinctive pour le néant, soit répugnance délicate pour cette poésie fougueuse où l'ardeur des sens se mêle au feu de l'inspiration, elle refusa d'en accepter la dédicace. »

(3) Devenue veuve, Mme Moët devait se remarier et devenir Mme Holmès. Mme Ackermann dans ses lettres en parle souvent sous l'un ou l'autre nom.

(4) Déjà cité, p. 39 à propos de Lamartine.

(5) Pensées d'une Solitaire, p. 20, « Musset a rendu difficile... »

(6) Idem. p. 42, « Musset pèche par la composition... »

(7) Idem. p. 24, « Je m'arrête souvent... »

Cet enthousiasme nous étonne d'autant plus que de 1863 à 1867, elle se détache de l'amour (1), qu'elle finit par rendre à la sensualité. Mais la résistance du cœur fut longue. Précisément les réflexions sur Musset nous empêchent de regarder comme définitive telle pensée de 1864 où il est dit : « Ne me parlez plus de l'amour » (2) ; et font prévoir les Paroles d'un Amant.

D'autre part Musset prépara le tardif renoncement de Mme Ackermann en modifiant sa conception de l'Amour. Pour elle l'Amour, fait de tendresse affectueuse et de souriante vertu, ne contenait en soi aucun principe mauvais. La Mort est le seul ennemi de l'Amour. Telle est la conception des Contes, de l'Amour et la Mort, des Paroles d'un Amant. Et si elle lit les poésies de Musset, c'est alors pour consolider sa propre doctrine, non pour la modifier. Mais elle demanda bientôt à Musset, ce qu'elle demandait à Pascal, de lui montrer les ravages de l'Idéal. Pour l'amour comme pour la pensée, l'Idéal devenait une source d'infinie souffrance. Par elle-même Mme Ackermann ignorait les supplices de l'inconstance. A ses émotions personnelles elle substitua une théorie étrangère de l'amour. Le sacrifice en fut plus facile.

Musset aussi semblait lui démontrer ce qu'affirmait Schopenhauer, la sensualité de l'Amour. D'abord son austérité consentait à devenir « complice des jeunes écarts » du poète (3). Dans le Journal, Mme Ackermann de complice devient avocat. Elle met les excès de Musset sur le compte de l'ivresse : « Il n'y a pas un vice que j'excuse plus que l'abus des boissons qui prouve que la créature humaine est si misérable que les natures avides d'idéal cherchent par tous les moyens possibles à échapper à la réalité (4). » — « Le besoin d'être gris fut la perte de Musset (5). » — « Femme ou vin, il faut que l'homme se grise (6). » Que ne permettrait-on pas à l'homme pour ou-

(1) Cf. plus loin. Troisième partie. Le Journal.

(2) Idem.

(3) A. Alfred de Musset.

(4) Journal, 2 mars 1866.

(5) Idem, 2 août 1867.

(6) Idem, 30 janv. 1867.

blier l'horreur de sa destinée? Ne pouvant nier l' « instinct bestial » de Musset, du moins elle lit sur ce « front charmant » « une aspiration vers les sommets de l'amour idéal (1) ». Cette double tendance lui explique son œuvre : « Quand une âme jette les hauts cris, c'est qu'elle est enfermée dans une contradiction, Pascal, Musset (2). » Plus que Musset, elle était choquée par l'antinomie de l'amour et de la sensualité. Le poète de l'Idéal d'avocat se fait juge, et il est bien près de condamner. Semblable à Don Juan, Musset fouille dans la fange, s'abreuve de lie, connaît les transports avilissants. Sans doute il poursuit l'Idéal, mais la poursuite de Pascal est plus noble. Et comme si elle désavouait sa première complicité, elle s'écrie :

Musset, tu pris Don Juan, moi j'ai choisi Pascal (3).

Musset lui avait révélé un amour charnel et chimérique, qu'elle voulut célébrer. Transplantée en terre nouvelle, sa poésie sentimentale s'affaissa décolorée. Avant l'Idéal, Musset soutient Mme Ackermann sans la diriger. Elle s'appuie sur lui, mais pour défendre l'amour tel qu'elle le conçoit. L'imitation fortifie l'originalité. Dans l'Idéal, elle ne chante pas l'amour qu'elle connut. Elle devient l'interprète de Musset. L'imitation affaiblit l'originalité.

Après avoir lu les vers à *Alfred de Musset*, si nous nous reportons aux passages soulignés (4) dans l'édition de Mme Ackermann nous pourrons préciser ses lectures. Ce sont d'abord quelques mots sur « cette langue aimée »,

Dont la douceur divine ici-bas l'enivrait.

Pour elle aussi « le poète est au ciel (5) ». Puis, sans tarder, elle salue « le poète de l'amour ». Dans le *Saule* l'étoile de

(1) Pensées d'une Solitaire, 12 janv. 1867, p. 24.

(2) Cette phrase supprimée dans les Pensées d'une Solitaire annonce les réflexions sur le profil de Musset, p. 24.

(3) Lettre à M. Havet. Ce vers fut plus tard modifié.

(4) L'édition Charpentier, dont elle se servait, était de 1861, pour les Premières Poésies, de 1852 pour les Poésies Nouvelles. Elle fit réunir ces deux volumes, comme elle fit relier ensemble les deux tomes des Pensées de Pascal, pour les avoir mieux sous la main.

(5) Premières Poésies. Namouna, p. 334. Chant II, strophes IV et V. Poésies Nouvelles. Lucie, p. 42.

l'amour (1), dans *Namouna*, le portrait de Don Juan, dans *Rolla* les amours de Faust et de Marguerite (2), dans la *Nuit d'août* (3), la puissance de l'amour plus fort que la mort, sont tour à tour soulignés. Charmée, elle s'efforce de tirer à elle la philosophie du poète. Elle nous montre un Musset pessimiste, et, sinon athée, du moins sceptique :

> Entre nous, fils souffrants d'une époque troublée,
> Le doute et la douleur formaient comme un lien.

Elle remarque le monologue de Franck sur le scepticisme (4), le début de Rolla sur le regret et l'impossibilité de la foi (5). Non moins que le malaise général du siècle, elle note la souffrance individuelle du poète. C'est l'inquiétude philosophique de l'*Espoir en Dieu* : ce sont les purs sanglots des *Nuits*. Toutefois le pessimisme de Musset est passager, son scepticisme provisoire. En lisant l'Espoir en Dieu, nous sommes rassurés d'abord par le titre et finalement par la prière. La lettre à Lamartine se termine sur l'espérance : et Mme Ackermann avait tailladé à coups de crayon ces quatre vers consacrés à Dieu :

> Quel qu'il soit c'est le mien ; il n'est pas deux croyances.
> Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.
> Je sais qu'ils sont à lui ; je sais qu'ils sont immenses,
> Et que l'immensité ne peut pas être à deux (6).

Dans les *Nuits* est justifiée la douleur et affirmée la volonté de vivre. Mme Ackermann se figurait un Musset plus chaste, plus incrédule et plus sombre. Elle le lisait à sa façon.

Que lui doit-elle ? Comme il est naturel, pour exprimer sa propre pensée, les mots, les rimes, les images, les rythmes, les phrases mêmes du poète préféré viendront à ses lèvres. Il serait facile de multiplier des rapprochements tout extérieurs. Comme Musset, elle appellera volontiers la matière l'*argile* ou

(1) Premières Poésies. Le Saule, p. 187. Cf. aussi Mardoche, p. 128, strophe XLI.
(2) Namouna, chant I, strophes L à LVI et LVIII. Chant II, strophes XIV à LX. Poésies Nouvelles. Rolla, pp. 12 à 13 et 24.
(3) Poésies Nouvelles, pp. 66 à 67.
(4) Premières Poésies. La Coupe et les Lèvres, pp. 257 à 262.
(5) Poésies Nouvelles. Rolla, pp. 3 à 6.
(6) Lettre à M. de Lamartine, p. 86.

la *fange* (1). Elle lui emprunte des rimes et des rimes faibles, par l'épithète, *ardente* et *imprudente* (2) ; *inflexible* et *insensible* (3) ; Musset compare l'amour à l'ivresse :

C'est un plaisir perfide
Que d'enivrer son âme avec le vin des sens (4).

Mme Ackermann écrira dans l'*Idéal*

Et le jeune homme ardent n'a pas sali ses lèvres
Tout altéré qu'il fût au vase impur des sens.

Quelques vers soulignés de la *Nuit de Mai* ont inspiré l'*Abeille* :

La nuit sur la pelouse
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encore, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant (5).

Voici les vers de l'*Abeille* :

La rose si fragile et que l'ouragan brise
Referme pour toujours son calice *odorant* ;
La rose est une tombe, et l'abeille surprise
Dans un dernier parfum s'*enivre en expirant*.

Parfois le thème poétique de Musset est comme transposé. L'étoile de l'amour devient la Lampe d'Héro :

Étoile de l'Amour ne descend pas des cieux!
Lampe d'Héro ne t'éteins pas!

La strophe de Musset est souvent reprise. L'Amour et la Mort, les Paroles d'un Amant sont en strophes de quatre vers (3 alexandrins + un vers de 6 syllabes) comme le *Souvenir*. Et du Souvenir réapparaît mainte phrase avec ses termes et son allure :

Ce caillou (6) vous arrête et cela vous fait peine

(1) Poésies Nouvelles. Le Souvenir, p. 200. Rolla p. 9. Cf. Mme Ackermann. L'Idéal, p. 164. Paroles d'un Amant, p. 105. L'Amour et la Mort, p. 86.

(2) Premières Poésies. La Coupe et Les Lèvres, p. 262. Cf. Mme Ackermann. A. Alfred de Musset, p. 33, et Pascal, p. 147.

(3) Idem. Namouna, p. 326. Cf. Mme Ackermann. L'Amour et la Mort, p. 82.

(4) Idem, p. 324.

(5) Poésies Nouvelles, p. 47.

(6) Le caillou de Musset est d'ailleurs une tombe.

Qu'il vous heurte le pied. *Le Souvenir.*
Ils ne trébuchent point lorsque contre une tombe
Leur pied heurte en chemin. *L'Amour et la Mort.*
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir. (*Le Souvenir.*
Si son œil éternel considère impassible
Le naître et le mourir. (*L'Amour et la Mort.*)
C'était plus qu'une Vie, hélas ! c'était un monde
Qui s'était effacé. (*Le Souvenir.*)
C'est assez d'un tombeau, je ne veux pas d'un monde
Se dressant entre nous. (*Paroles d'un Amant.*)

Ces rapprochements n'ont guère d'autre importance que de nous avertir avec quelle obsession murmuraient aux oreilles de Mme Ackermann les vers de Musset.

Si nous pénétrons plus avant, nous nous apercevrons qu'elle lui laisse presque toute sa philosophie. Bien qu'elle resserre le plus qu'elle peut les liens du doute et de la douleur qui les réunit, leur scepticisme et leur pessimisme sont de nature trop diverse pour suivre longtemps une voie parallèle. Tous les deux après avoir souffert du doute, se tournent vers la Science, mais l'un pour la maudire (1), l'autre pour l'exalter. L'auteur de Rolla ne peut plus croire au Christ, mais il le regrette et maudit l'œuvre de Voltaire :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encore sur tes os décharnés ?

Or, Mme Ackermann rêvait de glorifier Voltaire et de réhabiliter son sourire :

Il ne voltige plus ce sourire, Voltaire,
Que l'on t'a reproché, dans la tombe où tu dors (2).

Comme son scepticisme, le pessimisme de Musset s'achève en espoir. Certes nous trouvons l'annonce des *Malheureux* dans ces deux vers :

Vous les voulez trop purs les heureux que vous faites
Et, quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert (3).

(1) Le Mépris. Dieu puissant, voilà donc la science ! (La Coupe et les Lèvres.) Premières Poésies, p. 260.

(2) Pensées d'une Solitaire, p. XXIV.

(3) Poésies Nouvelles. L'Espoir en Dieu, p. 99.

D'ordinaire Musset enfouit dans son âme immortelle tous ses souvenirs, de deuil ou de joie, comme un trésor et les emporte à Dieu. Mme Ackermann au contraire, en face de la Divinité se tient haineuse (Les *Malheureux*. — *Pascal*), ou hautaine. (*L'Amour et la Mort*.)

Musset ne fut réellement à ses yeux que le poète de l'amour, et cela, seulement à partir de 1861. Dans les Premières Poésies et même dans l'*Hyménée et l'Amour*, qui est de 1860, n'apparaissent aucune de ces réminiscences qui seront si fréquentes dans l'*Amour et la Mort* ou dans les *Paroles d'un Amant*. A partir de 1861 elle interroge sans cesse Musset sur l'amour. Mais elle ne lui pose pas toujours la même question. Jusqu'en 1867 ce qu'elle lui demande ce sont les joies et les splendeurs de l'amour. Le poète de l'*Amour et la Mort* et des *Paroles d'un Amant* « d'après la logique de Hegel fait une espèce de trilogie (1) ». L'amour est immortel (thèse) ; l'amour est éphémère (antithèse) ; l'amour est infini (synthèse). Thèse, antithèse et synthèse sont tirées du *Souvenir*. Que l'on trouve dans le Souvenir et les vœux éternels des amants et la brièveté des amours mortelles, personne ne s'en étonnera ; mais on pourrait être surpris que la matière des Paroles d'un Amant s'y trouvât aussi. On se rappelle les derniers vers :

J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle
Et je l'emporte à Dieu !

Et on les oppose aux négations de Mme Ackermann qui, fière d'un amour infini, refuse l'éternité céleste. Mais en dehors de toute promesse d'immortalité, Musset, le premier, conçoit un amour éphémère et infini :

Ce fugitif instant fut toute notre vie.
Ne le regrettez pas...
Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre...
C'est là qu'est le néant...
Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien ! qu'importe encore ? O nature ! O ma mère (2)
En ai-je moins aimé ?...

(1) Pierre Citoleux. Art. cité, p. 270.
(2) Cf. Paroles d'un Amant. « Nature, ô créatrice, ô mère ! » p. 108.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.
Je me dis seulement : A cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.

Mme Ackermann n'avait qu'à rayer l'espérance finale d'un au-delà pour lire dans le Souvenir l'affirmation passionnée d'un amour « qui se suffit à lui-même ici-bas (1) ».

La Mort est le seul ennemi de l'Amour. La Mort n'étant plus à craindre, l'Amour devient la joie de l'homme. Mme Ackermann dirait presque elle aussi :

Il faut aimer sans cesse après avoir aimé. (*La Nuit d'Août.*)

Elle pardonne à Dieu (2). Allait-elle se surprendre à estimer la vie ? Savoir, aimer, voilà les deux cris de l'humanité (3). Si le plus fort de ces cris parvient à se faire entendre, que devient le pessimisme ?

Mon ciel est ici-bas, grand ouvert et sans bornes
Je m'y lance âme et corps. (*Paroles d'un Amant.*)

Pour sauver le pessimisme compromis, il fallait que l'infini qui fait la grandeur de l'amour en fît le tourment. Le poète va nous présenter un amour tout autre. Loin de se sentir infini, il s'épuise à poursuivre l'Infini. Cette conception nouvelle est empruntée à Pascal et à Musset. L'amour infini, quelle volupté sublime ! disait Mme Ackermann. Après avoir lu les *Pensées*, elle dira : L'Infini réalisé, quelle chimère ! Alors elle revient à Musset, mais au Musset de Namouna, lequel loin d'exalter l'infini de l'amour, comme plus tard dans le Souvenir, nous montre en Don Juan une victime de l'Idéal. Musset devient frère de Pascal. Qu'il aime ou qu'il pense, l'homme éprouve un seul et même tourment, le tourment de l'infini. Le 2 octobre 1871, elle écrivait à M. Havet :

« Je vous envoie par surcroît l'Idéal, pièce où il s'agit encore de Pascal, car je n'en aurai jamais fini avec lui. Pascal et Don

(1) Pierre Citoleux. Art. cité, p. 270.
(2) Dernier vers de l'Amour et la Mort.
(3) Journal, 19 juin 1866.

Juan sont deux fantômes qui depuis longtemps me hantaient de concert. J'ai essayé de me délivrer de leur obsession en leur disant leur fait à tous deux à la fois. »

Elle avait trouvé dans l'amour et dans la pensée un principe mauvais. Comme elle ne l'avait pas trouvé elle-même, sa conviction n'était ni profonde, ni durable. Dans l'*Homme*, elle réhabilitera l'Idéal, mais seulement pour la pensée Car à cette date, elle avait sacrifié l'amour, — il est sensuel — et le sentiment — c'est « un prétexte pour lâcher la bête (1). » Que Musset lui ait aidé à démasquer l'amour, il n'est pas douteux.

Toutefois ce n'est pas parce que après 1871, elle laissa tarir comme impure la source du pessimisme sentimental qu'il ne faut voir dans son œuvre que le pessimisme de la pensée. Après *l'Idéal*, elle ne composera plus guère que deux pièces, l'*Homme*, le *Déluge*. Alors elle se fit et on se fit de sa doctrine une conception très une, tout intellectuelle, mais trop étroite. Le point de départ de son pessimisme fut l'amour, non l'amour inquiet de *Namouna* — qu'elle ignora ; mais l'amour éphémère du *Souvenir* — dont elle souffrit. Sans doute, elle ne chanta ses propres sentiments que généralisés. Le poète de *l'Hyménée et l'Amour*, de *l'Amour et la Mort* élevait la voix au nom de l'humanité. Et quelque individuelle que soit l'inspiration des *Paroles d'un Amant*, cette pièce est une synthèse de l'Optimisme et du Pessimisme. Bien que Mme Ackermann jette sur ses sentiments intimes le voile de l'impersonnalité, n'oublions pas que son pessimisme fut d'abord sentimental et particulier ; et pour ne point l'oublier, ne séparons pas ce qu'elle avait uni dans son admiration, le pessimisme humain de Pascal et la souffrance intime de Musset.

(1) Journal, 20 avril 1865.

II

LECTURES ANTIQUES

LE CHINOIS — LE SANSCRIT — LE GREC : ESCHYLE, ALCÉE, SAPHO — LE LATIN : LUCRÈCE, VIRGILE

Classiques et Romantiques français n'étaient pas seuls connus de M[me] Ackermann. Elle eut la passion des langues — anciennes ou vivantes, — et aussi cette coquetterie bien féminine de tout lire (1). Un Pascal est plutôt l'homme d'un seul livre.

Il serait impertinent de vouloir reconnaître dans ses œuvres assez brèves la quintessence de toutes ses lectures : la concision a des bornes.

Des langues mortes elle étudia le chinois, le sanscrit, le grec et le latin. Même additionné, ce qu'elle doit à ces diverses études, ne semble pas considérable. Ecartons d'abord le chinois qu'elle apprit auprès de Stanislas Jullien. De l'élève on peut dire ce que M. Chavannes dit du maître : « Il n'a jamais tenté de pénétrer au delà des mots dans l'âme chinoise (2). »

L'autobiographie nous indique ce qu'elle trouvait dans un grand poème indien qu'elle lisait vers 1852. Certains « épisodes parce qu'ils traitaient d'amour conjugal m'avaient enchantée (3) ». Elle n'avait jamais pu comprendre l'amour hors du mariage. Comme les Modernes s'intéressent plutôt aux irrégularités de l'amour, elle demandait aux poètes anciens, Kalidasa ou Vir-

(1) Le 21 août 1863 elle écrivait à sa sœur au sujet de son neveu, M. Jules Fabrégue : « Il faut qu'il soit au fait du mouvement littéraire et scientifique. Il n'est pas possible de l'être plus que moi. J'ai tout ce qui paraît. »

(2) Œuvres, p. XI. Pensées d'une Solitaire, p. VI, Grande Encyclopédie, art. Stanislas Jullien.

(3) Œuvres, p. XIV.

gile (1), de lui faire connaître la grâce des unions fidèles et légitimes. Ses *Contes* orientaux, en effet, chantent les douceurs de l'amour unique et conjugal. Savitri aime tellement Satjavan qu'elle l'épouse, bien qu'il ne doive vivre que deux ans moins trois jours; et à l'heure dite veut mourir avec lui. Touchée, la Mort leur accorde un délai de cent ans. Sakountala n'aime et n'aimera que Douchmanta : lequel commence par les amours multiples du sérail ; mais du jour où il rencontre Sakountala, il ne pourra l'oublier que par la vengeance d'une fée.—Aux *Mille et une Nuits*, ce pastiche oriental, elle emprunte l'*Entrevue nocturne*. Tant qu'ils ne se sont pas vus, Aladin et Amine refusent de se marier ; ils se voient et s'épousent. Tous ces contes furent pour Mme Ackermann l'occasion de se rappeler la courte et heureuse période de son mariage.

Le Coffre et le Brahmane provient d'une inspiration un peu différente. Un brahmane épris de l'esclave d'un marchand la fait mettre en un coffre et jeter dans le Gange, se proposant de l'en retirer. Un jeune homme substitue un singe à la femme, et le brahmane est puni. Est-ce un brahmane ou un moine que daube le poète ? L'intrigue est tirée du sanscrit, mais le récit se déroule à la gauloise.

Qu'elle raille la dévotion ou chante le mariage, Mme Ackermann n'emprunte guère à l'Orient qu'un cadre. De la littérature, de la philosophie indienne elle ne nous dit que ce que chacun sait sans être orientaliste. Après Lamartine, elle s'étonne de la longueur des poèmes sanscrits (2). Ici elle fait allusion au fatalisme :

Tous les maris sont par la destinée
Distribués à qui les doit avoir... (3)

Ailleurs, elle parle de la métempsychose :

Au sortir de ce monde
Apprenez que le corps de quelque bête immonde
Est le logis qui vous attend (4).

(1) Cf. plus loin pour Virgile. A Kalidasa elle emprunte le conte de Sakountala.
(2) Contes et Poésies. Savitri, p. 8.
(3) Idem. Sakountala, p. 48.
(4) Idem. Le Coffre et le Brahmane, p. 195.

Mais il n'y a là aucune influence philosophique. C'est de la couleur locale. Mme Ackermann dans ses *Contes* n'en met pas plus que Racine dans son *Bajazet*.

Moins superficielle, sinon encore très profonde, fut l'influence de la Grèce. De 59 à 65 environ, datent les études grecques de Mme Ackermann. Dans une lettre de novembre 59, elle réclame à sa sœur, Mme Fabrègue, les dernières livraisons d'un dictionnaire grec. En 65, elle passait le jour de l'an en tête à tête avec son chien et lisant « quelques poésies grecques pour se divertir (1) ».

Etant donnée la brièveté de son œuvre, le nombre de ses poèmes grecs est assez considérable : La Lyre d'Orphée — Deux vers d'Alcée — Lampe d'Héro — Pygmalion — L'Hyménée et l'Amour — Endymion — Hébé — Daphné — Prométhée.

Cependant l'inspiration de ces divers poèmes — courts pour la plupart — ne fut pas toujours puisée directement à une source grecque. Les légendes de Pygmalion, d'Hébé, de Ganymède sont devenues propriétés communes et indistinctes. Une simple mythologie pouvait offrir au poète le sujet de *La Lyre d'Orphée*, d'*Endymion*, de *Daphné*. Ne connaissait-elle pas les explications allégoriques des mythes qui étaient à la mode de son temps (2) ? Prométhée s'écrie :

Mon vrai, mon seul vautour, c'est la pensée amère
Que rien n'arrachera ces germes de misère
Que la haine a semés dans leur chair et leur sang (3).

Le 1er février 1864, M. Havet lui écrivait : « Quant à vos ἐπιγράμματα mythologiques, j'y ai retrouvé tout ce que j'avais déjà goûté dans ceux que je connaissais de vous. Vous avez une symbolique qui vaut mieux que celle de Creuzer. »

A défaut d'une mythologie, Mme Ackermann pouvait consulter un ouvrage latin ou allemand. Virgile est pour elle le chantre d'Orphée. Elle emprunte *La Lampe d'Héro* à Schiller ou plutôt à la *Revue Germanique* (4), mais non pas à Musée.

(1) Lettre à Mme Fabrègue du 2 janv. 1865.
(2) Cf. Bergson : Extraits de Lucrèce, p. 61.
(3) Œuvres. Prométhée, p. 98.
(4) Cf. plus loin, pp. 80 et 81.

Seuls paraissent tirés directement du grec *Deux vers d'Alcée* et *Prométhée*.

La légende des amours d'Alcée et de Sapho avait charmé Mme Ackermann. Elle commentait non seulement l'aveu d'Alcée mais la réponse de Sapho : « Si tu avais le désir du beau et du bien, si ta langue ne méditait aucune mauvaise parole, la honte ne couvrirait pas tes yeux et tu dirais franchement ce que tu penses (1). » D'ailleurs, elle se défie de la coquetterie féminine et croit plutôt à la franchise d'Alcée.

D'une imitation aussi directe, mais d'une inspiration plus longue et surtout plus philosophique est le Prométhée. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, du 1er février 1866, M. Caro montrait les transformations du type de Prométhée depuis Eschyle jusqu'à Gœthe, Byron, Shelley. Le 15 mai 1874, dans cette même Revue, il complétait la galerie en mettant, non sans raison, le Prométhée de Mme Ackermann à côté de celui de Shelley. D'ailleurs, quelque moderne ou quelque original que soit le portrait tracé par elle, il rappelle souvent le peintre primitif, Eschyle.

Comme le dit fort bien M. Caro, le drame d'Eschyle est un drame théologique. Il représente non la révolte de l'humanité contre les puissances célestes, mais une lutte entre immortels. Or, pour Mme Ackermann, Prométhée est bien *l'Homme révolté*. Elle pourra l'appeler « un révolté divin », faire allusion à la guerre des Titans, le sujet de son poème n'en est pas moins la lutte de l'Homme contre Dieu.

Aussi retiendra-t-elle du Prométhée d'Eschyle son amour de l'humanité et sa rébellion. Prométhée est puni pour aimer trop les hommes, διὰ τὴν λίαν φιλότητα βροτῶν (2). Le poète grec écrit :

Θνητοις αρηγων αὐτὸς ηὑρόμην πόνους.

Le poète français traduit : « Compatir, quel forfait ! » Prométhée reste indompté en face de Jupiter impitoyable. Cette ténacité du vieux Titan, cette férocité de Zeus, notre poète n'a garde de l'oublier.

Frappe encore, Jupiter, accable-moi, mutile
L'ennemi terrassé que tu sais impuissant !

(1) Fragment 28, cité et traduit par M. A. Croiset — (Littérature grecque, tome II).
(2) Vers cités par Mme Ackermann en tête de son Prométhée.

Le Prométhée d'Eschyle est soutenu par l'esprit de la délivrance. Dès les premiers vers, le libérateur est annoncé. Mme Ackermann aussi parle de délivrance :

Le voilà ce vengeur promis à ma détresse !

Mais tandis que l'un, théologien, concluait sa trilogie sur la réconciliation des Immortels ; l'autre, incrédule, conçoit la délivrance à la manière de Shelley. L'humanité brisera le joug de Jupiter.

Eschyle croit aux dieux et au progrès. Son drame nous montre le progrès non seulement sur terre, mais dans l'Olympe. Guidé par Prométhée, l'homme, d'inventions en inventions, s'élève au bonheur. D'Ouranos à Cronos, de Cronos à Zeus, de Zeus jeune à Zeus vieilli, les Dieux vont s'améliorant. Cette consolante et bienfaisante conception d'un progrès humain et divin qu'Eschyle laissait au spectateur athénien, Mme Ackermann la rejette. Elle ne songe pas encore au progrès (1) ; et quand elle y songera, ce ne sera point pour le mettre sous la protection des dieux.

Que doit-elle à la Grèce? D'avoir éclairé et fortifié son classicisme. Elle aimait ce qui constitue l'art grec, la sobriété, la mesure, la perfection. Au nom de l'hellénisme elle interdit à la Poésie « les cris personnels déchirants » : « Comme la Niobé antique, elle doit avoir la grâce de la douleur (2) ». Elle-même tient aux qualités de pure forme, surtout pour ses poèmes d'imitation grecque : « J'en soignai extrêmement l'exécution afin de ne pas demeurer trop au-dessous des modèles que j'admirais (3). » L'art grec, dit-elle, « nous offre l'image de la beauté saisie et possédée dans sa plénitude heureuse et sereine (4). »

A la Grèce, elle empruntait encore des symboles. L'abstraction ne l'effrayait point, et les images d'un Hugo l'effaraient. Livrée à elle-même, comme Racine, elle eût donné à sa poésie moins de couleur que d'harmonie. Jetée au milieu du Romantisme, il lui fallut faire quelque concession au goût général.

(1) Cf. plus loin, pp. 90 et 91.
(2) Pensées d'une Solitaire, 22 juillet 1861, p. 21.
(3) Œuvres. Autobiographie, p. xvi.
(4) Pensées d'une Solitaire, 8 sept. 1861, p. 50.

Vigny cherchait des symboles dans la Bible, elle en trouva dans la mythologie grecque. Comprise à la manière de Creuzer (1) la mythologie lui permettait de supprimer quelques abstractions. La recherche du Beau devenait la poursuite de Daphné. La lyre d'Orphée représentait le charme de la Poésie. Ainsi elle évitait de jeter chacune de ces petites pièces dans le moule de *l'Hyménée et l'Amour*.

Encore renonça-t-elle assez vite à l'Hellénisme. A part le Prométhée, ses poèmes grecs appartiennent aux *Premières Poésies*. Un fragment de son Journal qu'une observation d'Ernest Havet (2) fit rayer des *Pensées d'une Solitaire* nous en donne la raison : « Les Grecs ne cherchaient pas dans la religion un idéal de moralité. Leur religion était tout entière éclose à fleur de leur imagination. Cette mythologie souriante voilait les grandes et les tristes perspectives qui se sont plus tard ouvertes sur l'âme humaine. Ils ne prirent en tout que la fleur et la grâce (3). » Pour son pessimisme, elle retenait les plaintes de Prométhée. Les autres légendes lui semblaient trop souriantes, trop immorales aussi. Ce qui lui plaisait, c'était l'art et non l'âme des Grecs.

Voilà pourquoi, même à l'époque des Premières Poésies, elle ne leur demandait qu'un cadre. Des poésies bibliques de Vigny, comme des poésies grecques de Mme Ackermann l'inspiration est toute personnelle. Ainsi, elle comprenait la tendresse de l'amour, non la violence. Tel est le sentiment qu'elle prête à Phébé pour Endymion. On conçoit que l'amour timide, qui n'ose passer du cœur aux sens et même aux lèvres, dût lui agréer. Partout où elle croit le reconnaître, elle s'empresse de le chanter, chez Alcée d'abord, chez Pascal ensuite; et elle parle de Sapho comme elle parlera de Mlle de Roannez : Με κωλύει *αἰδῶς*, disait Alcée.

Alcée, on reconnaît l'amour à ce langage,
Sapho feint vainement que ton discours l'outrage,
Sapho sait que tu vas l'aimer.

Deux Vers d'Alcée.

(1) Cf. plus haut p. 55.

(2) « La pensée sur les Grecs me paraît très contestable. Je crois que l'idéal moral est très souvent associé dans leurs poètes au sentiment religieux... » (billet non daté).

(3) Journal, 20 déc. 1860.

Quoi séduire un Pascal et n'en avoir rien su !
Si, si, tu le savais. L'amour a son langage.
(*Pascal. L'Inconnue.*)

Cet amour silencieux que célébrait Mme Ackermann à dix ans de distance, c'était celui qu'elle avait inspiré elle-même, le seul qui pût la toucher. Le 18 juillet 1843 n'écrivait-elle pas à Mme Fabrègue que « son Français (1) serait plutôt mort que de dire un mot ». Si à propos d'Alcée ou d'Endymion elle nous fait d'intimes aveux, elle prête au Prométhée d'Eschyle des sentiments voltairiens. Elle insulte le Zeus de Prométhée, comme elle insultera le Dieu de Pascal. Jamais elle n'a songé à se faire une âme grecque.

Réelle pour la forme, insensible pour le fond, l'influence de l'Hellénisme s'étend sur la poésie, non sur la philosophie de Mme Ackermann.

De Rome non plus, sa pensée ne reçut pas d'impulsion déterminante ; et quel que soit son culte pour Lucrèce, ses poésies sont seulement nuancées par quelques reflets du *De natura rerum*. Lucrèce et Virgile tels furent les deux poètes qu'elle lisait volontiers.

Le 30 janvier 1867, dans son *Journal*, elle juge Lucrèce. Elle l'imite dans l'*Amour et la Mort* (1863-1864), *Prométhée* (1865), *Satan* (1871).

Elle n'en parle jamais qu'avec admiration. Voici le texte de son Journal : « O vieux Lucrèce ! ta physique est en pièces. Mais ce qui subsiste à jamais c'est ta haine héroïque contre les inventions religieuses, c'est ton ardeur, tes défis, tes cris. Tu as passé à côté de la vérité matérielle ; mais tu atteins d'un élan à la vérité morale. Nous savons mieux et plus que toi. La physique et la chimie nous ont déjà révélé bien des secrets ; si tu te trompes dans l'explication de l'univers, tu es descendu à de telles profondeurs, ou monté à de telles hauteurs d'âme que ta passion du moins soulève encore l'esprit moderne et l'emporte dans ton essor. »

Le 27 février 1872 félicitant M. Havet de son ouvrage, *l'Hellénisme*, elle écrivait : « Vous saviez certainement d'avance

(1) Elle appelait ainsi Paul Ackermann.

combien votre passage sur Lucrèce m'irait au cœur. Pénétrée pour ce poète d'un amour que j'oserai appeler presque filial, je ne pouvais demeurer indifférente au témoignage de douloureuse sympathie que vous lui donnez. Quel jour *nouveau* et vraiment humain vous jetez sur sa magnifique impiété. »

Pour M. Havet, Lucrèce n'est pas un savant ; mais sa poésie est toute pleine des misères humaines. « La mélancolie est dominante, relevée seulement par l'orgueil de la pensée libre (1). » C'était le pessimisme de Lucrèce qui était nouveau pour Mme Ackermann.

De Lucrèce, elle écarte la science, méconnaît le pessimisme, remarque l'impiété.

Quand il s'agit de science ou de philosophie, les lettrés ont des exigences que ne partagent ni les philosophes, ni les savants. Déconcertée par la fantaisie de quelques arguments, ou plutôt convaincue par la brillante réfutation de quelques lettrés, elle eût été étonnée et heureuse de lire dans l'édition de M. Bergson : « La théorie des atomes, une des plus belles créations du génie antique, est aujourd'hui admise en chimie comme expliquant le mieux les lois fondamentales de cette science, en particulier la loi des proportions définies de Proust et la loi des proportions multiples de Dalton (2). »

Ta physique est en pièces, pensait-elle. En réalité, elle renonçait non à la science de Lucrèce, mais à son matérialisme. Panthéiste, elle substitue au mécanisme le dynamisme.

Aussi quelque analogue que soit leur attitude en face de la science, nous ne conclurons pas de l'analogie à l'imitation. A la place d'un gouvernement providentiel, Lucrèce met des lois fixes et immuables. Si ce déterminisme de la nature délivre l'humanité de la crainte des dieux, quoique délivrée l'humanité reste pitoyable : « Que peut-elle au milieu de ces forces aveugles qui travaillent et travailleront autour d'elle, en dépit d'elle, toujours les mêmes pendant l'éternité des temps (3) ? » De même Mme Ackermann remplace « le caprice divin » par des

(1) Havet : L'Hellénisme, tome II, pp. 140-142.

(2) Bergson : Extraits de Lucrèce, p. 11.

(3) Idem, p. VIII.

« lois souveraines (1) », et tout de même, elle continue à plaindre le genre humain, jouet d'une nature indifférente (2). L'un et l'autre demandent à la science la résignation, sinon le bonheur.

Cette ressemblance paraît fortuite, car Mme Ackermann ignore le pessimisme scientifique de Lucrèce. Non qu'elle n'ait pas lu ses vers les plus sombres, elle en a même traduit quelques-uns. Mais ce pessimisme ne lui a jamais paru irréductible. Prêtant au poète latin une confiance qu'elle ne partage pas, elle s'imagine que toute son amertume se dissipe au souffle de la science. Son enthousiasme lui voile sa tristesse. Aussi parmi ceux dont elle entendit les gémissements elle cite Byron, Shelley, Musset, Pascal (3), elle ne nomme pas Lucrèce. Plutôt que sa « mélancolie profonde (4) » elle note son ardeur, ses défis, son élan, son essor. Elle ne se doute pas que Lucrèce, comme elle-même, n'avait échappé au pessimisme religieux que pour aboutir au pessimisme scientifique.

Sans égard pour la science de Lucrèce, elle vénérait au contraire son incrédulité. Elle trouvait chez lui la gravité qui manquait à Voltaire. Pour attaquer la religion elle voulait qu'on mît toute la passion que Pascal mettait à la défendre. Lucrèce devenait le Pascal de l'impiété. On peut ramener cette impiété à trois points : nulle part n'apparaît la main des dieux ; — la religion est une source de maux ; — la mortalité de l'âme est une vérité et un bonheur. Il est aisé de retrouver ces trois points dans les Poésies Philosophiques. L'auteur nie la Providence, nous montre dans *Pascal* un sacrifice plus terrible que celui d'Iphigénie ; et dans *les Malheureux* refuse l'immortalité. Ce sont là lieux communs de l'incrédulité. Mme Ackermann les retrouvait avec joie dans le *De natura rerum* ; il serait téméraire de dire qu'elle les y avait trouvés. D'autre part la position du problème s'est modifiée. Lucrèce veut dissiper la crainte des dieux ; Mme Ackermann veut inspirer la haine de Dieu. En effet la peur de l'Enfer s'est atténuée (5). Mais à la crainte des maux

(1) Œuvres. Pascal, p. 153.
(2) Œuvres. Autobiographie, p. XVIII.
(3) Pensées d'une Solitaire, pp. 61 à 62.
(4) Bergson : Extraits de Lucrèce, p. II.
(5) Cf. les Malheureux.

éternels succède la révolte contre les maux présents. Les Dieux existent, disait Lucrèce, et ils sont indifférents. Dieu n'existe pas, répond Mme Ackermann : ou il serait un bourreau. Enfin son impiété est toute moderne. Née catholique, c'est le catholicisme qu'elle veut renverser. Pour ruiner la religion de Pascal, il lui faut des arguments qu'elle ne trouvait point dans le *De natura rerum*. Aussi même sur le terrain de l'impiété elle admire Lucrèce plus qu'elle ne l'imite. Ce n'est pas un allié, c'est un ancêtre; et son amour est « filial. »

Pour tous ces motifs, elle fait au poème de la Nature peu d'emprunts. Tels quels, ils nous permettent de signaler ses procédés d'imitation : *décolorer et condenser.*

Dans *l'Amour et la Mort* le flambeau de la vie devient le flambeau de l'amour. L'image est devenue banale; mais précisément ce qui déconcerte le moins un esprit abstrait, ce sont les métaphores ternies par l'usage. Dans ce même poème on reconnaît l'argument célèbre du IIIe Livre (1) :

Il n'a point eu d'hier ce fantôme éphémère
Il lui faut un demain.

Mais elle le trouvait aussi chez Schopenhauer (2).

Dans le *Prométhée* son imitation est certaine et sa manière très nette. Pour peindre l'homme primitif elle a recours au Ve Livre :

Je l'ai trouvé blotti sous quelque roche humide,
Ou rampant dans les bois...

Elle traduit les mots *humida saxa* et le vers

Sed nemora atque cavos montes silvasque colebant (3).

Lucrèce nous met sous les yeux l'effroi des hommes primitifs devant les bêtes sauvages, auxquelles ils cèdent leur demeure de pierres, leur lit de feuillage. Plus d'un s'enfuit à moitié dévoré. L'homme, nous dira simplement Mme Ackermann,

N'entendait partout que gronder et rugir,
Tremblant toujours de voir un ennemi surgir.

(1) Vers 828 à 840.
(2) Cf. plus loin, p. 95.
(3) Livre V. v. 952.

Elle efface les teintes du tableau, et d'autre part elle l'assombrit. Etant plus naturel, le pessimisme de Lucrèce est moins absolu. Si la terre était dure, l'homme était dur aussi ; si la culture était ignorée, la nature était plus féconde (1) ; si les bêtes sauvages dévoraient quelques hommes, les guerres et les naufrages étaient inconnus. Ces compensations elle les remplace par autant d'aggravations ; lesquelles sont empruntées à un autre morceau de Lucrèce. Dans la première partie du Ve Livre, le poète latin, voulant discréditer la Providence dépeint l'homme perdu dans un recoin de l'univers. Le tableau sera réduit par Mme Ackermann. En dix-sept vers il nous montre les mers, les montagnes, les forêts, la chaleur ou la glace rétrécissant le domaine de la culture, et ce domaine même péniblement défendu par le laboureur contre les ronces, les pluies, les gelées ou les tempêtes. En un vers elle résume les deux parties de cette description. Tu savais, dit-elle à Dieu,

Qu'on lui disputerait sa *place* et sa *pâture*.

Puis, après Lucrèce, elle fait surgir

Du fond des eaux, du sein des profondeurs champêtres

les monstres, fléaux du genre humain. Cependant la nature n'est une marâtre que pour l'homme.

Omnibus omnia large
Tellus ipsa parit...

L'homme n'apparaît-il pas,

Seul affamé, seul triste au grand banquet des êtres ?

Pour rendre l'humaine misère plus lamentable, Mme Ackermann rapprochait des arguments séparés.

Dans *Satan* elle nous présente encore le premier homme. Cette fois elle traduit simplement les mots *humida saxa* et *more ferarum*.

Je n'eus qu'à le voir là languissant et stupide,
Comme un simple animal errer et végéter...
Ah ! plutôt le désert, plutôt la roche humide...

(1) Livre V. v. 924 et 940.

Bref elle se plaît à restreindre les longs développements de Lucrèce. Elle atteint ainsi la force. Mais elle laisse échapper la couleur, la lumière et la vie.

Si Mme Ackermann simplifie et restreint l'œuvre de Lucrèce, elle ne voit en Virgile que le peintre d'Orphée et d'Eurydice.

Attirée par tout ce qui traitait d'amour conjugal, elle ne pouvait négliger la petite épopée des Géorgiques. Deux fois elle s'en souvient, dans *la Lyre d'Orphée* et dans *l'Hyménée et l'Amour* (1860). Depuis *les Contes* son art s'est affiné. Alors elle transcrivait sans vergogne du La Fontaine. Maintenant sa manière est plus délicate. Son imitation de Virgile est légère, lointaine, effacée ; c'est transposition plutôt que traduction, réminiscence plutôt que souvenir.

Dans *la Lyre d'Orphée* elle commence ainsi :

> Quand Orphée autrefois, frappé par les Bacchantes
> Près de l'Hèbre tomba, sur les vagues sanglantes
> On vit longtemps encore sa lyre surnager.

Qui ne songe à l'Orphée virgilien que déchirèrent les Femmes Cicones pendant les Orgies de Bacchus et dont l'Hèbre roule la tête, *gurgite medio* ?

> Le Fleuve au loin chantait sous le fardeau léger.

N'est-ce pas un écho discret du vers latin,

> *Eurydicem toto referebant flumine ripæ ?* (1)

Virgile associe la nature entière au deuil d'Orphée ; Mme Ackermann nous montre tous les éléments émus au toucher de la lyre.

Plus encore peut-être, *l'Hyménée et l'Amour* est une pièce imitée du IVe chant des Géorgiques. Chaque lecture de notre poète est consciencieuse. Il remarque donc que deux fois change le lieu de la scène. C'est au cap Ténare qu'Orphée descend aux Enfers ; c'est en Thrace qu'il pleure Eurydice. Nous le verrons d'abord « sur la rive infernale », et bientôt « dans la Thrace sauvage ». Mais Mme Ackermann eut le goût classique du XVIIe siècle ; et dédaignait la couleur locale. Elle ne retient un détail pittoresque qu'autant qu'il sert à la peinture morale.

1, VIRGILE : Géorgiques IV, v. 526.

Laissant aux Géorgiques leur géographie, elle ne conserve qu'une épithète. *Deserti ad Strymonis undam*... disait Virgile.

Sa voix du nom chéri remplit ces lieux déserts (1).

La douleur a besoin de solitude. Comme au XVIIe siècle, elle fait peu de cas de la chronologie. Pendant sept mois dura la plainte d'Orphée. « Orphée erra longtemps, » dit-elle. Ce qui la frappe, c'est le drame, la séparation des époux.

Sur le seuil des enfers Eurydice éplorée
S'évaporait légère ; et cette ombre adorée
A son époux en vain dans un suprême effort
Avait tendu les bras...

Elle traduit ainsi les expressions connues, *jam luce sub ipsa*, *ceu fumus in auras*, et les derniers mots d'Eurydice :

Invalidasque tibi tendens, heu, non tua, palmas (2).

Virgile nous montre les divinités infernales, les ombres émues par le chant d'Orphée. Tout se tait et s'arrête, les demeures, la roue d'Ixion, les trois gueules de Cerbère. Mme Ackermann nous montre et la terre et l'Olympe écoutant la dernière plainte d'Orphée dans l'immobilité et le silence.

Mais, ce que néglige Virgile, elle nous fera entendre le chant lui-même : la louange de l'Hyménée et de l'Amour. Cette poésie est toute personnelle. Jeune fille, jeune femme, veuve, Mme Ackermann n'a souhaité, chéri, regretté que l'affection conjugale. Virgile lui offrait une idylle ; avec une grande légèreté de touche elle en reproduit quelques traits, juste assez pour donner à des sentiments intimes une couleur ancienne.

De Virgile, de Lucrèce, d'Eschyle, à plus forte raison des poètes indiens, elle avait lu les vers, sans sortir de soi. Sa pensée reste moderne.

(1) En un vers elle résume trois vers de Virgile 1° *deserti ad Strymonis undam*. 2° *mœstis late loca questibus implet* — 3° *Ah miseram Eurydicem anima fugiente vocabat*.

(2) Virgile : Géorgiques IV, v. 497.

III

LIVRES ÉTRANGERS

LEOPARDI. — SHELLEY. — SCHILLER. — GŒTHE. — KANT.
HEGEL. — SCHOPENHAUER.

Si l'humanisme consiste à se faire une âme antique, Mme Ackermann n'est point une humaniste. Est-elle davantage cosmopolite? Elle devint au moins polyglotte. Tenant à parler plusieurs langues, pour mieux les apprendre, elle voyageait. Elle voyageait, moins pour le plaisir des yeux que pour l'instruction des oreilles. C'est ainsi qu'elle vécut à Pise, à Florence, à Painswick et surtout à Berlin. La langue allemande était pour elle une autre langue maternelle. Jusqu'à quel point sa pensée fut-elle nuancée par la pensée étrangère?

De l'Italie Mme Ackermann connut Pise et Florence (1852); des poètes italiens, Leopardi.

Le 15 octobre 1876, elle écrivait à Ernest Havet : « Je ne suis jamais allée à Rome, quoique depuis plus de vingt ans de bons amis m'y appellent et m'y offrent un logement chez eux. Il est vrai que ce sont des dévots ardents, amis particuliers du pape. Je n'ai d'ailleurs nullement la curiosité des choses extérieures, et si j'ai quelquefois voyagé, ça été toujours beaucoup moins pour voir que pour entendre. Aimant jadis à apprendre les langues vivantes, je courais aux lieux mêmes où elles étaient le mieux parlées et j'y séjournais. C'est ainsi que j'ai habité trois mois Florence. Rome n'aurait pas eu un meilleur italien à m'offrir (1). »

(1) Son Journal contient des pensées datées de Pise, 20 mai, et de Florence, 24 juillet 1852. Elles sont générales et n'ont aucun rapport avec l'Italie. Les voici : « Pise. Sortez, sortez au plus vite de la mêlée des croyances et des opinions humaines. Les sages sont les déserteurs. — Chez beaucoup le cœur est tellement à la surface qu'il est pour ainsi dire visible. Chez moi,au contraire, il est caché à une si grande profondeur qu'on pourrait douter qu'il existe. Il n'a cependant fallu que creuser au bon endroit pour en faire jaillir une source abondante et vive. » — « Florence. Dans la société les ridicules sont des discordances. Au milieu de cet assourdissant concert humain, beaucoup ont l'oreille très sévère pour quelques innocentes fausses notes du voisin, qui ne s'entendent pas déchanter d'un bout à l'autre. »

L'influence de Leopardi sur Mme Ackermann fut réelle mais contrariée. Ils n'avaient point le même tempérament poétique.

L'admiration, l'affection qu'elle prodigue à Gœthe, à Pascal, à Musset, ne se manifeste jamais à l'égard de Leopardi. Elle omet de le juger dans son Journal. En 74 et 75 elle échangea quelques lettres avec M. Havet au sujet de la thèse de M. Aulard : *Essai sur les Idées philosophiques et l'Inspiration poétique de Giacomo Leopardi.* Au début de cette correspondance se trouve un éloge important, mais froid du poète. Elle n'y reviendra plus. Elle parlera des travaux de M. Bouché Leclercq, de Sainte-Beuve, de Fochier et surtout de M. Aulard. Mais si elle s'intéresse aux critiques, elle semble oublier Leopardi.

Voici le jugement transmis à M. Havet : « Je ne sais si vous connaissez ce poète si original qui, malgré le très petit nombre de ses poésies, n'en est pas moins le plus grand poète contemporain de l'Italie. Son pessimisme et son athéisme lui ont-ils été inspirés par un désespoir personnel, ou sont-ils simplement le fruit naturel de ses études et de ses méditations ? Passionné et contrefait, voilà selon moi le secret de cette poésie d'une tristesse si pénétrante. De son vivant, Leopardi a protesté lui-même contre cette interprétation. Le professeur en question est disposé à le soutenir. Qu'il ait tort ou raison, je suis persuadée que sa thèse vous intéressera (1). »

Elle applaudissait au pessimisme et à l'athéisme de Leopardi. Mais elle reprochait tout d'abord à cette poésie d'être personnelle.

Evidemment elle ne se plaignait pas du petit nombre de ces poésies. La quantité ne l'abuse point. Et elle prise les qualités habituelles aux œuvres restreintes : la proportion, la finesse et la clarté. Mais cette poésie dont elle goûtait l'atticisme et la tristesse pénétrante lui aurait plu davantage. Si elle y avait trouvé autant d'impersonnalité que M. Aulard, se laissa-t-elle convaincre ? Il n'importe guère ici. L'impression première et décisive fut que ce désespoir était individuel. Or elle-même eut d'abord un pessimisme intime. Désireuse de le rendre philosophique elle négligeait les poètes contemporains, Leopardi et

(1) Lettre du 23 nov. 1874.

Byron, dont les cris lui semblaient trop personnels. Elle lisait Pascal.

D'autre part il y eut entre leurs sentiments et leurs conceptions incompatibilité. Ce qu'elle remarqua surtout chez Leopardi ce fut la poésie de l'amour. « Passionné et contrefait, voilà le secret de cette poésie. » Or leurs théories de l'amour offrent encore plus de divergences que de ressemblances.

Les ressemblances paraissent d'abord considérables. Pour le poète de *la Vie Solitaire* et de *Consalvo*, l'humanité n'a qu'une consolation, l'amour. La femme est non point la mère, mais la stérile beauté. On doit aimer sans propager la misère et la vie. Cependant Leopardi finit par repousser l'amour comme un piège de la sensualité (1). La pensée de Mme Ackermann suivit la même voie. Elle place dans l'Amour la joie de l'homme. (*Paroles d'un Amant.*) Mais elle ne considéra jamais que « l'amour sans fruit (2) ». A la fin elle y renonça, et pour les mêmes raisons que Leopardi.

Les divergences sont irréductibles. Le poète d'*Amore e Morte* nous présente comme délicieusement unis le désir de la Mort et le désir de l'Amour.

En même temps que naît une passion,

Un desiderio di morir si sente

Or pour Mme Ackermann la Mort change en spectre l'Amour (3). La Mort, voilà ce que reproche l'Homme à la Nature (4). Se mettant à la place du Mourant, le poète de Consalvo chante l'heur d'exhaler son âme dans un baiser. Comme le poète du Souvenir, Mme Ackermann considère le survivant qui gémit sous son deuil écrasé (5) ». Certes dans *les Malheureux*, elle a pu saluer la Mort en des termes qui rappellent la *dolcezza del di fatal* ou la *gentilezza del morir*.

Ah ! l'heure où tu parus est à jamais bénie !
Sur notre front meurtri que ton baiser fut doux !

(1) Cf. Aulard. Ouv. cité. p. 195.
(2) L'expression est de Sully-Prudhomme.
(3) L'Amour et la Mort, p. 84.
(4) L'Homme à la Nature.
(5) Paroles d'un Amant.

Mais elle ne désirait la Mort que pour mieux oublier l'œuvre de la Mort (1). Sans doute elle remplace l'éternité de l'amour par l'infini de l'amour. Ses amants ont le courage de regarder la Mort en face. Mais ils ne l'appellent pas ; car la Mort est la séparation, et ils commencent par rêver d'éternité. Nulle part ne se glisse au sein même de l'Amour le désir de la mort. Et pour mieux affirmer la différence de leur conception, elle reprend le titre de Leopardi : l'Amour et la Mort.

Elle ne pouvait non plus accepter le Pétrarquisme matérialiste du poète italien. Le Pétrarquisme est une religion, la religion de la Beauté. Leopardi eut le culte de la beauté, Mme Ackermann, qui se croyait laide (2), ne voulait songer qu'à l'union des cœurs. Le véritable amour est aveugle ; et elle citait volontiers le mot de son mari, « je t'aurais aimée négresse (3) ». Aussi, loin d'écouter Leopardi chanter *di beltade amor*, elle préfère entendre le pur sanglot de Musset. D'ailleurs détaché du spiritualisme, le Pétrarquisme est inconcevable. Ne suivant pas Pétrarque dans les régions célestes, et sortant avec Pétrarque des régions terrestres, Leopardi reste en suspens. L'âme est matérielle et l'amour semble immatériel. Dieu et le Ciel n'existent pas. Mais Elvire est divine et nous révèle le Ciel. Mme Ackermann eut le bon sens d'écarter la divinité de l'amour. Quoique décente, la passion doit rester humaine.

> Tant que je sens encor sous ma moindre caresse
> Un sein vivant frémir et battre à coups pressés,
> Qu'au-dessus du néant un même flot d'ivresse
> Nous soulève enlacés,
> Sans regret inutile et sans plaintes amères,
> Par la réalité, je me laisse ravir.
> Non, mon cœur ne s'est pas jeté sur des chimères,
> Il sait où s'assouvir,

Elle ne concevait donc point l'amour comme Leopardi.

(1) Cf. plus loin, troisième partie, l'Homme à la Nature.

(2) Le 13 août 1843 elle écrivait à Mme Fabrègue à propos de son mariage : « On prétend que ce sont les femmes laides qui font les plus grandes passions, en voici la preuve. »

(3) Pierre Citoleux : *Revue des Poètes*, p. 269.

Selon Mme Ackermann, le désespoir individuel de Leopardi entraîna son pessimisme et son incrédulité. Elle aussi fut pessimiste et incrédule. Mais leurs sentiments n'étaient point d'une même sorte.

Le pessimisme de Leopardi a deux termes : l'infélicité et le scepticisme (1). Mme Ackermann réunit aussi la douleur et le doute (2).

L'infélicité inspire au poète italien toute une théorie de la Nature. La Nature est une marâtre.

So che natura è sorda,
Che miserar non sa,
Che non del ben sollicita
Fu, ma dell'esser solo (3)

Encore ne se préoccupe-t-elle pas des êtres une fois créés, ils peuvent mourir:

Al gener nostro il fato
Non dona che il morire.

Or cette théorie réapparaît dans l'*Amour et la Mort*.

La nature sourit, mais elle est insensible.
Elle n'a qu'un désir la marâtre immortelle
C'est d'enfanter toujours...
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et nous laisse la mort.

Vigny disait: la nature n'est pas une mère, c'est une tombe. Avec Leopardi, Mme Ackermann répond: la Nature est à la fois une mère et une tombe. Mais elle ne se tient pas à cette théorie; elle la complète à l'aide de l'hégélianisme (4). D'autre part l'œuvre de mort qu'accomplit la nature ne leur inspire point les mêmes sentiments. L'union de l'Amour et de la Mort ne fait-il pas le charme de l'un et le désespoir de l'autre ?

Plus différent surtout est leur scepticisme. Impitoyable, Leopardi constate la médiocrité humaine, vertu, science, progrès,

(1) Cf. Aulard. Ouv. cité.

(2) A Alfred de Musset. Les Malheureux.

(3) Aulard. Ouv. cité, p. 102 : « Je sais que la nature est sourde, qu'elle ne sait pas avoir pitié, qu'elle ne fut pas inquiète du bien, mais seulement de l'être. »

(4) Cf. plus loin, p. 90.

tout cela n'est qu'un nom (*Bruto Minore*); inférieur à l'animal, l'homme est le rebut de la nature; ne soyons pas dupes de notre orgueil. Mme Ackermann au contraire se plaît avec Pascal, avec Vigny, à constater la dignité et la grandeur de l'homme. Parfois elle met l'orgueil en cause. L'immortalité, l'anthropocentrisme sont des mensonges de l'orgueil humain (1). Mais dans l'*Homme* l'orgueil est absous:

> Je puis avec orgueil, au sein des nuits profondes,
> De l'éther étoilé contempler la splendeur.

C'est que si le positivisme nous contraint à faire une part au scepticisme (2) et à reconnaître la relativité de nos connaissances, il faut, du moins dans les limites de l'humanité, croire à la vertu, à la science, au Progrès. Pour la vertu Mme Ackermann est intraitable, dût-elle perdre le beau nom d'incrédule: « Je repousse le nom d'incrédule. Je crois à la loi morale. Ma conscience me tient lieu de foi, la confiance d'espérance. C'est de la religion moins Dieu. Je suis l'incrédule religieux (3). »

La science lui apparaît comme une libératrice, et dans *le Déluge* elle oppose l'une à l'autre,

> L'obscure sacristie et le laboratoire.

Dans l'*Homme* enfin nous assistons aux conquêtes successives de l'esprit humain. L'*Homme* est en quelque sorte la contrepartie du *Bruto Minore*.

Assurément le scepticisme de Leopardi dut mettre un frein à l'enthousiasme de Mme Ackermann. La foi en la science et en la vertu, la confiance en l'humanité faillirent l'entraîner souvent sur la route du progrès, loin du positivisme. Ironique et sceptique Leopardi arrêtait son élan. Mais c'est là une action tout extérieure. Leur pessimisme ne se pénètre pas.

Leur incrédulité non plus. Devenu incrédule, Leopardi ne parle pas de la religion abandonnée. « Il ne prend pas la peine de dire: je ne crois pas à ces choses. Il les considère comme ne valant pas qu'on les nie et à plus forte raison qu'on les dis-

(1) L'Amour et la Mort, p. 86. La Nature à l'Homme, p. 109.
(2) Cf. plus loin, pp. 109 et suivantes.
(3) Journal, 25 janv. 1863.

cule (1). » Il ne nomme jamais Dieu ; et dans ses Paralipomènes « il ne daigne pas discuter les systèmes consolateurs, il les parodie (2). » D'ailleurs mieux vaudrait, pour le charme de la vie, croire à Dieu, à l'âme, à la survivance (3). Tout autre fut Mme Ackermann. Loin de trouver la religion consolante, elle la juge désolante. Aussi veut-elle nier, discuter, s'échauffer. L'ironie de Leopardi, non plus que l'irrévérence de Voltaire ne saurait la contenter. A l'athéisme hautain de Leopardi elle préfère l'impiété fougueuse de Lucrèce.

Leopardi et Mme Ackermann furent l'un et l'autre pessimistes et incrédules ; mais ils ne s'accordaient point sur la manière.

Selon Taine les races latines seraient classiques et les races germaniques, romantiques. Mme Ackermann pouvait se vanter d'avoir étudié les lettres françaises et italiennes, les lettres anglaises et allemandes.

En 1829 à la pension de Mme Daubrée, en même temps que l'allemand, elle apprenait l'anglais. En 1870, elle partit pour Painswick où elle séjourna deux mois et demi. Elle écrivait à Mme Fabrègue : « Personne ne sait le français de sorte que je suis dans mon élément (4). » — « J'aurai fait en Angleterre ce que j'y voulais faire, c'est-à-dire compléter ma connaissance de l'anglais (5). »

Shakespeare, Byron, Shelley, tels sont les poètes, qu'elle mentionne dans son autobiographie ou dans son Journal. Encore le nom de Shelley mérite-t-il d'être noté seul. Si elle copia un long fragment (6) d'un article de Taine où le génie de Shakespeare est opposé au génie français, Shakespeare ne fut jamais pour elle un modèle ; Byron non plus. Quand elle parlait des « bas-fonds du pessimisme », elle songeait à Byron. Et il lui répugnait de descendre jusque-là.

« Le plus grand défaut de Shelley c'est qu'il est trop poète, étrange défaut pour un poète (7). » Sa philosophie paraissait à

(1) AULARD. Ouv. cité, p. 31.
(2) Idem, p. 31, n.
(3) Idem, p. 33.
(4) Lettre du 4 juillet, 1850.
(5) Lettre du 5 août, 1850.
(6) Premier cahier d'extraits. Article de *la Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1856.
(7) Journal, 17 mars 1864.

Mme Ackermann trop enveloppée de poésie. Elle estime son panthéisme et son irréligion, mais elle leur souhaiterait presque une forme didactique. Or n'a-t-il pas dit : « J'ai en horreur la poésie didactique ; tout ce qui peut être également bien exprimé en prose ne saurait être en vers qu'une ennuyeuse redondance (1). » Aussi, mieux encore que Lucrèce, Shelley nous fera comprendre comment elle lisait les poètes. N'est-elle pas toujours prête à quitter l'image pour l'idée, à dégager la pensée du symbole ?

C'est ce dont témoigne *le Nuage* et *Prométhée.*

Le Nuage est le symbole des incessantes métamorphoses de l'Etre. Pour décrire ces transformations, Shelley trouve les plus fraîches couleurs ; pour exprimer la chose signifiée, il ne renonce pas au signe. Le Nuage dit : « Je change (2), mais je ne puis mourir. » Mme Ackermann abandonne d'abord les peintures les plus neuves. Elle préfère, — nous l'avons constaté (3) — les teintes déjà ternies. Elle ne nous montrera donc pas la nuée reposant sur le blanc oreiller des neiges éternelles dans les bras de l'ouragan, ou déchirant ses voiles pour que « les calmes rivières, les lacs et les mers comme des lambeaux du ciel tombés d'en haut à travers elle soient tous pavés de lune et d'étoiles (4) ». Et si elle veut rendre les jeux du nuage et de la lumière, ses vers revètent je ne sais quelle banalité. Mais que l'éclair devienne le pilote du Nuage, aussitôt elle traduit :

L'ouragan sur ma proue inaccessible et sombre
S'assied comme un pilote ailé.

Une comparaison la surprend moins, de l'homme à la nature que de la nature à l'homme. Malgré elle, l'abstraction se fait jour :

La ruine et la mort ne sont pour moi qu'un jeu.

Malgré elle, aux épithètes pittoresques se substituent les épithètes morales. Elle cite l'« épi qui nourrit les humains ». Elle choisit les couleurs qui laissent le mieux transparaître la pensée,

(1) Shelley. Trad. Rabbe, tome II, p. 123.
(2) Idem, tome III, p. 175.
(3) Cf. plus haut, p. 62.
(4) Shelley, tome III, p. 174.

J'obéis au courant par le désir poussé,
Et je vole à mon but comme un grand trait liquide
Qu'*un bras invisible* a lancé.

Impatiente du symbole, elle n'a en effet qu'un désir, exprimer directement son panthéisme. Tandis que Shelley néglige d'intervenir, elle ne peut s'empêcher de conclure :

Ainsi jamais d'arrêt. L'immortelle matière
Un seul instant encor n'a pu se reposer.
La Nature ne fait, patiente ouvrière,
Que dissoudre et recomposer.
Tout se métamorphose entre ses mains actives ;
Partout le mouvement incessant et divers,
Dans le cercle éternel des formes fugitives
Agitant l'immense univers.

Sa poésie devient critique.

Les esprits abstraits préfèrent au symbole la synthèse. Aussi les tableaux symboliques de Mme Ackermann, *le Nuage, la Coupe du Roi de Thulé* sont loin d'avoir l'importance de ses portraits synthétiques, *Pascal* ou *Prométhée.*

M. Caro rapproche son Prométhée de celui de Shelley : « Le drame de Shelley c'est la délivrance du prisonnier de Jupiter par l'avènement d'une foi nouvelle, la foi à la puissance de la Nature, la seule divinité ; il célèbre la chute des idoles, la ruine des vieilles tyrannies qui tombent devant la science. C'est évidemment de la pensée de Shelley que se rapproche le hardi Prométhée de Mme Ackermann (1). » Mais elle s'en rapproche plus ou moins, moins quand elle examine la divinité nouvelle, la Nature, plus, quand elle célèbre la chute des idoles.

Car elle n'aime pas la Nature et n'admet guère plus le *Prométhée délivré* de Shelley que celui d'Eschyle. En passant des mains de Zeus à celles de la Nature, l'Homme change de servitude. Zeus était un tyran. Ni bonne ni mauvaise, la Nature est insensible. La servitude est donc moins lourde. Mais l'enthousiasme du poète anglais est de trop ; la résignation suffit.

L'impiété de Mme Ackermann offre au contraire beaucoup de rapports avec l'impiété de Shelley.

(1) *Revue des Deux Mondes*, p. 249, 15 mai 1874.

« Le seul être imaginaire ressemblant en quelque degré à Prométhée, c'est Satan ; et Prométhée à mon avis est un caractère bien plus poétique que Satan. » Elle se rappelait peut-être ces paroles de Shelley quand elle rapprochait Prométhée de Satan, puis laissait inachevé le poème de Satan.

Le Prométhée de Shelley est un Révolté. La religion souille l'humanité. Partout des crapauds, des serpents, d'horribles reptiles. L'homme a les traits durs, des « sourires faux et creux », « le ricanement stupide d'une ignorance qui s'aime elle-même ». Mais que Zeus s'enfonce dans l'abîme, toute cette laideur disparaît « par un simple petit changement de forme et de couleur (1) ». M[me] Ackermann aussi aspire au jour où l'humanité plus belle, sinon plus heureuse, cessera de se « courber lâchement au pied des autels ». Le poème anglais n'est souvent qu'un réquisitoire contre Dieu. Dieu a fait la terreur, la folie, le crime, le remords, la haine, le « mépris de soi-même plus amer à boire que le sang (2) ». Incapable, comme Lamartine ou comme Vigny, de concevoir le mal moral, notre poète flétrit la souffrance à défaut du vice :

Celui qui pouvait tout a voulu la douleur.

Révolté, Prométhée subit le châtiment de sa révolte. Shelley maintient les supplices d'Eschyle. Mais il demande au Stoïcisme de donner à la douleur du Titan une sérénité que ne pouvait prévoir le poète grec : « Je reste roi de moi-même, maîtrisant au dedans de moi vos assauts et vos tortures (3). » M[me] Ackermann nous présente à son tour un Prométhée stoïcien :

Ecraser n'est pas vaincre...
Libre dans les liens de cette chair fragile,
L'âme de Prométhée échappe à ta fureur.

La volonté élève Prométhée si haut qu'il cesse de maudire Zeus. « Je ne hais plus depuis que la misère m'a rendu sage. Les malédictions autrefois exhalées contre toi, je voudrais les rétracter (4). » Le souvenir de Shelley n'aurait-il pas contenu

(1) Shelley. Trad. Rabbe, tome II, pp. 199 à 200.
(2) Idem, p. 175.
(3) Idem, tome II, p. 147.
(4) Idem, p. 129.

l'indignation de Mme Ackermann ? Elle s'interdit dans le *Prométhée* les cris qu'elle multipliera dans son poème de *Pascal*. La sagesse stoïcienne permet au Titan, non seulement de ne pas maudire Zeus, mais encore de repousser ses déshonorantes propositions. Sinon dans le *Prométhée*, du moins dans *les Malheureux* et dans les *Paroles d'un Amant*, Mme Ackermann semble se rappeler les superbes refus de Shelley. D'ailleurs si son Prométhée n'a point à rejeter les propositions de Zeus, son héroïque ténacité reste hors de doute.

Pour mieux résister aux dieux, le Prométhée de Shelley néglige les hommes. Mme Ackermann au contraire, — et elle y eut quelque mérite, son incrédulité n'étant guère moins encombrante que celle du poète anglais — sut tenir la balance entre le Révolté et le Bienfaiteur. Comme Shelley y avait échoué, c'est d'après Eschyle et Lucrèce qu'elle dépeint l'humanité malheureuse et secourue.

A Shelley elle emprunte la révolte et le stoïcisme du Titan.

D'ailleurs, le *Prométhée*, comme déjà *le Nuage*, se dépouille de son excessive poésie. Démogorgon, la Terre, l'Océan, Apollon, Mercure, Hercule, les Océanides, le Fantôme de Jupiter, l'Esprit de la Terre, l'Esprit de la Lune et les Esprits des Heures, les Echos, les Faunes et les Furies ont disparu. L'abstraction domine. Le vautour est une pensée torturante. Le triomphe de Prométhée, c'est le triomphe du Rationalisme. Le merveilleux épanouissement de la Nature délivrée se contracte en un vers :

Tout était joie, amour, essor, efflorescence.

Shelley est trop poète.

Voici ce que doit Mme Ackermann à l'Angleterre de Shelley. Shelley ne lui révéla ni le panthéisme, ni l'impiété. Mais la poésie du *Nuage* vint lui colorer le panthéisme ; et l'impiété du Prométhée servit à corriger la théologie du vieil Eschyle.

« Quand j'ouvre un livre allemand, il me semble que j'éteins ma lumière, et lorsqu'il m'arrive, en le quittant, de prendre un livre français sur le même sujet, on dirait que je la rallume (1). » Amie de la clarté, Mme Ackermann n'ouvrait pas aussi souvent

(1) Pensées d'une Solitaire, pp. 40 à 41, 6 déc. 1851.

qu'on l'eût pu croire les livres allemands. Parmi les poètes elle se borna bientôt à la seule lecture de Gœthe. Pour les philosophes elle préférait les étudier indirectement. La pensée allemande lui plaisait, mais repensée par un philosophe français. Aussi malgré sa connaissance parfaite de la langue allemande, malgré ses séjours prolongés à Berlin, et bien qu'elle se prétendît dès la fin de son premier voyage « complètement germanisée (1) », elle resta française.

Elle fit deux séjours à Berlin ; mais elle n'aborda les problèmes philosophiques qu'après son retour d'Allemagne. Les extraits qu'elle fit à Berlin sont littéraires ; et, quand d'aventure elle copie un passage philosophique, il est de Victor Cousin et sur ce libre arbitre qu'elle repoussera dès que sa pensée sera maîtresse d'elle-même (2). Sans nier l'importance des préparations sourdes, retenons qu'elle s'éveilla tardivement à la philosophie et en France.

S'il faut en croire une lettre du 22 novembre 74, où elle indiquait quelques dates de sa vie à M. Havet, elle serait partie pour Berlin, la première fois, le 13 septembre 1838. C'est bien la date de la poésie intitulée *le Départ* ? Est-ce la date réelle ? Comme immédiatement après elle indique la date de 1842 pour son mariage qui fut de 1843, on ne saurait oublier qu'une lettre non datée adressée au moment de ce départ, à Mme Fabrègue est attribuée par la famille à l'année 1839. Quoi qu'il en soit, ce premier voyage dura un an. « Les questions philosophiques et littéraires passionnaient seules les esprits. Hegel était mort, il est vrai, mais Schelling faisait mine de ressusciter (3). » Faute de document, on peut conjecturer que la panthéiste Allemagne affermit les tendances panthéistes de Victorine Choquet.

Le second départ eut lieu en septembre 1841 ; et ce fut seulement le 16 mai 1846 qu'elle quitta Berlin pour ramener son mari mourir dans le Jura. Pendant ce long séjour elle subit surtout l'influence française de Paul Ackermann. A eux deux ils se formèrent une petite patrie. Avant le mariage elle n'ap-

(1) Ma Vie, p. IX.
(2) COUSIN : *Revue des Deux Mondes*, 1er janv. 1846, p. 181.
(3) Ma Vie, p. X.

pelle guère Paul Ackermann que « mon Français » ; et ils causaient « cinq heures par jour terme moyen (1) ». Que restait-il pour les Allemands ? Les lettres qu'elle écrit à Mme Fabrègue en juillet et août 1843 montrent assez qu'à cette époque décisive, placée entre le célibat et le mariage, elle réfléchit trop pour observer beaucoup. Après le mariage, l'isolement à deux s'accentue. La femme participe aux travaux d'érudition du mari, se familiarise avec le vieux français ; ce sera le point de départ des *Contes*. Elle ne se soucie guère de philosophie ; et il n'est pas philosophe de profession. Néanmoins elle voyait en lui un jeune homme de mœurs austères et de pensée libre. Il avait renoncé à être pasteur, mais il conservait la vie, sinon les croyances du pasteur. Or elle-même pratiquait la morale chrétienne, tout en rejetant les dogmes du Christianisme. Femme et ayant besoin de penser d'après quelqu'un, elle n'aurait sans doute pas conçu avec autant de force cet ascétisme irréligieux, qui est un des points essentiels de sa doctrine, si elle ne s'y était sentie comme autorisée par son mari. Sans lui, par respect pour la morale, eût-elle osé rompre avec la religion ?

Un isolement de cinq ans ne saurait être complet. Et quoique Mme Ackermann dans ses lettres comme dans ses propos se moquât volontiers des idées troubles de l'Allemagne, elle dut, quitte à les clarifier, en retenir quelques-unes. Malheureusement cette influence est plus facile à constater qu'à définir. Avant son mariage, si elle se retirait assez vite avec son Français dans un coin du salon, nous savons cependant qu'elle prenait part à la conversation générale (2). La correspondance nous laisse deviner toute une intervention féminine pour amener l'union de Paul Ackermann qui n'osait se déclarer, et de Victorine Choquet qui allait repartir pour Paris sans rien deviner. Pour la décider ne fallut-il pas lui mettre sur la conscience la mort prochaine du jeune homme (3) ? Enfin n'observa-t-elle pas les mœurs germaniques celle qui écrivait dans les Contes :

L'Allemagne, je crois, vous plairait et pour cause :
C'est le pays des frais appas,

(1) Pensées d'une Solitaire. Préface de Mlle Read, p. VII.
(2) Cf. plus haut, p. 9, lettre du 29 juin 1843.
(3) Lettres à Mme Fabrègue du 18 juillet et du 13 août 1843.

Toute fillette y prend les teintes de la rose.
Si les yeux bleus vous sont de quelque chose,
Vous en trouvez à chaque pas.
Avec les yeux l'Amour a souvent quelque affaire...
Là ce dieu mène une vie exemplaire,
Content de peu ; sa rente la plus claire
Se paye en regards et baisers ;
De gros soupirs en sont, nombreux pour l'ordinaire.
Les Allemands se font la cour tranquillement :
Sur la route du sentiment
C'est à très petits pas que chemine leur âme.
Si vous vouliez apprendre au profit de l'amour
Patience et douceur de flamme,
Il faudrait chez eux faire un tour (1).

Après son mariage, elle voyait « peu de monde, mais ce peu était d'élite : Alexandre de Humboldt, Varnhagen, Jean Müller, Bœkh, etc. (2). » Quel fut leur commerce ? De 1830 à 1848, l'auteur du Cosmos était plus souvent à Paris qu'à Berlin. Soldat, diplomate, poète, historien — ou plutôt biographe — Varnhagen, — ou plutôt Mme Varnhagen, tenait un salon littéraire. Quelles personnes Mme Ackermann y rencontrait-elle ? Jean Müller était professeur d'anatomie et de physiologie, Bœkh classait les sciences philologiques. Mais les propos des savants sont moins l'image que le divertissement de leurs travaux. Il est cependant probable qu'ils habituèrent Mme Ackermann à préférer les sciences aux lettres, et à penser qu'en philosophie la lumière viendrait de la physiologie, et en religion de l'exégèse. Elle dut remarquer que ces érudits ou ces savants se passaient fort bien de la Providence, et que Dieu leur apparaissait comme une hypothèse inutile et peut-être grossière.

D'ailleurs, comme elle recevait « tout ce qui passait à Berlin de Français intellectuellement distingués (3) », comme elle lisait un nombre considérable de revues et d'ouvrages français (4), comme enfin elle subissait l'influence française de Paul Ackermann, il faut bien avouer qu'elle avait su trouver

(1) Contes, pp. 149 à 150. Le Chasseur Malheureux.
(2) Ma Vie, p. XIII.
(3) Idem.
(4) Les extraits en témoignent.

à Berlin la France et l'Allemagne et que la France conservait la meilleure part.

Quels écrivains allemands a-t-elle étudiés ? Après avoir mentionné Immermann et Grimm, dont l'un lui fournit le sujet du *Chasseur Malheureux*, et l'autre du *Filleul de la Mort* (1), arrivons aux poètes et aux philosophes.

Des poètes nous ne citerons que Schiller et Gœthe (2).

Au Romantisme de Schiller (3) évidemment Mme Ackermann préférait l'hellénisme de Gœthe. Aussi ne parle-t-elle pas de Schiller dans son Journal et se borne-t-elle à le nommer dans son autobiographie. Dans ses Extraits on trouve tout d'abord un fragment considérable d'un article du 10 novembre 1845 publié par *la Revue Indépendante* sur l'*Education Esthétique du genre humain*. Mais elle ne copiera plus désormais à propos de Schiller que quelques lignes empruntées à des articles généraux où il est jugé entre plusieurs. Son romantisme, son esthétique et aussi son idéalisme (4) eurent peu d'action sur Mme Ackermann qui est classique, bourgeoise et positiviste. Et si vers 1846 elle s'informait longuement de l'Education esthétique du genre humain, c'est qu'elle sentait mal par elle-même le rôle social du Beau.

Cependant *La Lampe d'Héro* ne serait-elle pas imitée de la pièce de Schiller, *Héro et Léandre* ? Mme Ackermann devait la connaître ; mais son inspiration est différente. Le poète allemand veut montrer la toute-puissance de l'amour qui sans pont, sans barque, sait se frayer une route (5). Le poète français remarque la torche d'Héro — laquelle Schiller mentionne incidemment, et fait briller l'Amour comme un feu dans notre nuit.

Cette lutte de l'Amour et de la Lumière contre la Mort et la Nuit, Mme Ackermann la trouvait bien plutôt dans la pièce en

(1) Contes.

(2) Elle parle bien des Minnesingers dans les Pensées d'une Solitaire, p. 25, 18 janv. 1852. Mais « ce n'est qu'un léger gazouillement », dit-elle.

(3) Cf. 1er cahier d'extraits, p. 49. « Schiller n'a confiance que dans les mouvements involontaires du cœur et retrouve le principe du sentiment et de l'imagination. »

(4) Cf. 2e cahier d'extraits, p. 6. « Les types éternels de toute chose ne sont réalisés sur terre que par l'art, mais existent sans doute dans un monde meilleur. »

(5) SCHILLER, trad. Regnier, tome I, p. 280.

cinq actes de Franz Grillparzer, *Héro et Léandre*. Léandre demande à Héro de ne pas éteindre sa lampe : « Un voile de deuil et de désespoir couvrait l'espace. Déjà *le noir* vertige s'emparait de moi, quand à l'horizon parut soudain une petite étoile... je m'élançai, je nageai, ce phare adoré devant les yeux, et j'atteignis cette rive. Je ne reviendrai pas si tu te courrouces, mais ne me ravis pas cette étoile de mon espérance, la consolation de cette lumière (1). » La pièce de Grillparzer parut en 1859 dans *la Revue Germanique*, que Mme Ackermann lisait assidûment et où elle publia le 1er mai 1864, *l'Amour et la Mort*.

D'autre part, au premier acte de cette même pièce, la scène représentait le vestibule du temple d'Aphrodite à Sestos. A droite se trouvait la statue de *l'Amour* et à gauche celle de *l'Hyménée*. Ne serait-ce pas l'occasion de la pièce, *l'Hyménée et l'Amour* ? La Lampe d'Héro, l'Hyménée et l'Amour sont de la même époque. Ces deux pièces ne seraient-elles pas inspirées du drame de Franz Grillparzer ?

Quoi qu'il en soit, l'influence de Schiller reste incertaine et surtout négligeable.

Plus profonde fut l'influence de Gœthe. Une lettre du 20 janvier 1875 nous la montre attristée et humiliée de la désinvolture avec laquelle on parlait en France du grand poète : « J'ai lu ces jours-ci, dans la *Gazette d'Augsbourg*, le compte rendu de la réception Mézières. On y relevait le sans-façon avec lequel un Camille Rousset avait expédié Gœthe. Il est triste d'offrir une pareille prise à nos ennemis. Ils triomphent de nous trouver aussi légers. Gœthe va revenir prochainement sur le tapis, lorsque Caro sera reçu. Il est fort à craindre qu'il ne soit pas beaucoup mieux traité (2). »

Ce n'était point de Caro qu'elle craignait de le voir maltraité. Car elle lui avait adressé en 1873 ses poésies avec cette dédicace : « A l'auteur de la Philosophie de Gœthe (3). »

Les poésies de Gœthe l'avaient frappée par leur caractère *classique* et *impersonnel*.

(1) *Revue Germanique* 1859, tome V, p. 138.
(2) Lettre à Ernest Havet.
(3) Pensées d'une Solitaire. Préface de Mlle Read, p. XVIII.

Dans son Journal, les réflexions sur le classicisme (1) sont précédées de ce jugement : « Tous les sujets que Gœthe a exécutés, il les avait longuement médités. Ils avaient été soumis dans les profondeurs de son esprit à une croissance lente et en sont sortis ensuite sans effort et doués d'un organisme parfait. C'est ce caractère de complète maturité qui m'enchante surtout dans Gœthe. Hélas ! nous sommes voués aux œuvres hâtives et sans saveur. »

Elle essayait de faire comme lui (2).

Non moins que par leur perfection classique, les poésies de Gœthe la charmaient par leur impersonnalité. Le 12 août 1862, elle écrivait à M. Havet : « Je suis enchantée que les trois petits morceaux qui composent *In Memoriam* vous aient plu. Ils sont déjà fort anciens et j'ai eu quelque peine à me décider à les publier. J'hésitais à divulguer des sentiments aussi personnels. De plus j'étais encore trop imbue de cette opinion régnante en Allemagne qui refuse une valeur littéraire à la poésie subjective. Voici ce que Gœthe dit à ce propos : « Aussi longtemps qu'un poète n'exprime que le petit nombre » de ses sentiments subjectifs, il ne mérite pas encore le nom » de poète, il l'a conquis seulement, lorsqu'il a su s'approprier » le monde extérieur. Alors il est inépuisable, et peut toujours » être nouveau. Au contraire une nature subjective a bientôt » exhalé son mince intérieur et finit par se perdre dans une » manière. » Le seul poète français contemporain qui soit goûté par les Allemands, c'est Hugo. Ce qui se rencontre chez lui d'énorme et d'informe ne les choque pas. Ce qui les frappe, c'est la puissance de son génie épique. En revanche Musset est inconnu chez nos voisins d'Outre-Rhin. »

Gœthe l'avait gagnée à l'impersonnalité. De là dans son autobiographie une imprécision voulue. Peu de dates, ni de détails géographiques (3). C'est l'histoire d'une intelligence. Elle nous dissimule les origines intimes et sentimentales de sa philosophie. N'a-t-elle pas rayé dans son Journal les pensées qui nous auraient trop montré que son pessimisme n'est pas

(1) *Pensées d'une Solitaire*, pp. 14 et 15, 12 oct. 1860.

(2) Cf. plus haut, p. 26.

(3) Elle les refuse à M. Havet. Cf. plus loin, p. 143.

exclusivement intellectuel et impersonnel ? Voilà pourquoi elle tâche de maintenir *objective* en quelque sorte son inspiration : « Mon soin unique c'est de bien choisir mes sujets ; je ne fais plus ensuite que les écouter parler. Un peu de choix et d'arrangement est la seule part qui me revient dans l'exécution de mes petites œuvres. Quant au reste, *j'y suis pour peu de chose*. Je crois au contraire remarquer que dans les poètes actuels c'est le contraire qui a lieu. Ils n'écoutent pas assez ce que le sujet leur dit ; *ils veulent trop mettre du leur* ; ils écrivent à côté de leur sujet et en dehors (1). »

Elle a pu écrire *In Memoriam* ; mais elle hésite à publier ces poèmes et n'en fera plus de semblables. Jusqu'en 1861, Gœthe l'éloignait de Musset ; et même quand Musset fut devenu pour elle le poète de la passion, elle conserve la manière de Gœthe.

Comme pour mieux nous en avertir, n'a-t-elle pas chanté la *Coupe du Roi de Thulé ?* Faust lui fournit un symbole et elle voile ainsi ses sentiments intimes. D'ailleurs, chez Gœthe, comme chez Lucrèce, elle dédaigne les détails précis, pittoresques et même utiles. Le roi de Thulé donne au prince héréditaire tout, villes, domaines, châteaux. « Il donna tous ses biens, » dit-elle simplement. « Il commande un banquet ; avec lui la Cour y prend place dans le palais de ses aïeux dont la mer baigne la terrasse. » Mme Ackermann supprime le banquet et la terrasse sur la mer, laissant inexpliqué le geste du roi. Son intelligence retient l'idée plutôt que l'image du symbole. La coupe du Roi de Thulé est la coupe des souvenirs ; et ce sont ses propres souvenirs qu'elle voit s'enfoncer et disparaître. Mais grâce au symbole le sentiment est devenu impersonnel.

De Gœthe, Mme Ackermann aimait et la poésie et la philosophie. Mais dès qu'il s'agit de philosophie, elle ne se fie plus à ses seules lumières. Elle demande à Ernest Havet de lui commenter Pascal, à Caro et à Papillon (2) de lui contrôler la pensée de Gœthe.

(1) Journal, 30 déc. 1862.

(2) CARO : La Philosophie de Gœthe, 1866. Ce livre avait paru en articles dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er et 15 nov. 65, du 1er fév. et 15 mars 66. — Papillon Histoire de la Philosophie Moderne, 1876. Les chapitres consacrés à Gœthe furent lus vers 1872 à l'Académie des Sciences morales et politiques.

Qui a le sens de la vie ne saurait s'attarder longtemps dans le pessimisme. En face de la vie universelle, Gœthe a un saisissement qui lui interdit le blasphème. Mme Ackermann aime le sourire de la Nature quand elle se promène dans son jardin ; mais elle en maudit l'insensibilité dès qu'elle rentre dans sa bibliothèque. Du moins Gœthe l'y accompagne et la contraint de réfléchir sur la notion de la vie. Pour elle aussi, le problème de la vie commande toute la philosophie. Si l'on découvrait les sources de la vie le progrès serait réalisé (1).

La philosophie de Gœthe est un naturalisme. Convaincu avec Spinoza que l'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses, il prétend atteindre le réel. De là son impersonnalité. Il faut « *s'assimiler le monde* ». De là son goût pour les plus brillantes manifestations du monde sensible, la forme et la lumière, la lumière surtout. « De la lumière » tel fut son dernier cri (2). Mais bien qu'il procède objectivement, à l'analyse et à l'expérience il préfère la synthèse et l'intuition.

Le naturalisme séduisait Mme Ackermann. Certes, plus préoccupée des résultats que des méthodes, elle néglige les questions d'analyse et de synthèse (3). Sans doute elle a peu de goût pour l'observation directe. Songeant au dernier cri de Gœthe, elle s'oppose naïvement au poète allemand. C'est son âme qui a soif de lumière, et elle ferme les yeux? Sa philosophie n'en sera que moins vivante. Que ne pensait-elle avec Guyau : « Un rayon de soleil fait quelquefois mieux comprendre le monde qu'une méditation éternelle dans un cabinet gris devant les livres ouverts (4). » Toutefois si elle ne cherche pas à avoir par elle-même l'intuition de la nature, elle met l'homme au sein de la nature (*Le Nuage*, *La Nature à l'Homme*). Toute prête à sortir de l'idéalisme, elle copiait dans le livre de Papillon, la phrase célèbre sur la connexion des idées et des choses. Mais le Positivisme est là qui accepte les conséquences de l'idéalisme kantien : la réalité nous échappe. Le positivisme l'emporta.

(1) La Nature à l'Homme. « Découvertes enfin les sources de la vie. » p. 112.

(2) Caro : La Philosophie de Gœthe, p. 71.

(3) Elle copiera cependant dans ses Extraits un passage de Papillon relatif à la méthode de Gœthe.

(4) Guyau : Irréligion de l'Avenir, p. 369.

Encore que restreinte aux phénomènes, la méthode objective conserva pour elle, comme pour les Positivistes, la suprématie.

Du naturalisme de Gœthe dérive son goût des sciences et son mépris de la spéculation. De même Mme Ackermann abandonnait — ses extraits en témoignent — les ouvrages philosophiques pour les livres savants ou crus tels. Elle finit par ne plus admettre que l'histoire de la philosophie.

D'ordinaire, le dédain de la métaphysique ne va pas sans restriction ni contradiction. Gœthe a beau préférer l'expérience au raisonnement, il interrogeait volontiers Spinoza et Leibnitz. Avec Spinoza, il proclame l'unité de l'être. Mais Spinoza n'eut pas la notion de la vie et Gœthe le quitte pour Leibnitz. Le mécanisme n'explique rien, il faut mettre la force au sein de la matière.

Mme Ackermann elle aussi s'adresse aux métaphysiciens pour se construire un panthéisme. Comme Gœthe, elle s'empare de la doctrine de Spinoza, qu'elle complète non plus par celle de Leibnitz, mais par celle de Hegel. Si elle abandonne Spinoza, c'est qu'instruite par Gœthe, elle lui reproche de ne pas expliquer la vie. Les commentateurs de Gœthe, Caro et Papillon, l'un avec plus de profondeur éloquente, l'autre d'exactitude superficielle, lui apprenaient à mieux distinguer le mécanisme du dynamisme. Avec Caro, elle condamnait la doctrine atomistique de Lucrèce (1) ; avec Papillon, elle disait : « Ce qui distingue le système de Spinoza, c'est l'absence de la notion de vie, la notion de spontanéité vitale ; et ce qui frappe Gœthe, c'est surtout la vie (2). »

Si elle unit Hegel et non Leibnitz à Spinoza, c'est pour introduire le progrès au sein du panthéisme. D'ailleurs pour Gœthe, comme pour Hegel, le progrès consiste dans l'affranchissement de l'esprit qui brise successivement les liens qui le rattachent à la nature. Mme Ackermann adopta cette libération de l'esprit vers 1864, mais après avoir composé la *Nature à l'Homme,* elle renonçait au progrès et s'éloignait de Gœthe : l'esprit n'a aucune prise sur la nature. (*L'Homme.*)

En même temps qu'au progrès, Mme Ackermann renonçait

(1) Caro. Ouv. cité, p. 170.
(2) Extraits. Premier cahier, p. 66.

au panthéisme, ou plutôt ralliée au positivisme, elle n'osait plus considérer le panthéisme que comme une hypothèse. Du moins à titre d'hypothèse et au progrès près conserva-t-elle ce même panthéisme pour lui demander une vue rationnelle de l'univers. Or si elle écarta toujours le mécanisme, si, dans la mesure où elle dépassait le positivisme, elle professa toujours le dynamisme, elle le doit à Gœthe et aux philosophes allemands.

Sans se confondre, l'incrédulité de Gœthe et celle de Mme Ackermann ont aussi quelque rapport. Entre la nature et l'homme, Gœthe ne trouve pas de place pour les dieux. L'humanité nouvelle que crée *Prométhée* est incrédule. Mme Ackermann conserve bien cette humanité, fille du Titan, mais elle modifie le caractère de Prométhée. Avec un superbe dédain (1), Prométhée constate que les dieux n'ont rien fait pour lui, mais ne peuvent rien contre lui. Mme Ackermann ne saurait admettre cette sérénité et cette confiance. Mais elle accepte avec tout son siècle la religion de l'Humanité. Et si elle ne croit ni à la félicité ni à la puissance de l'Homme, elle reconnaît sa grandeur (2).

Incrédule et panthéiste, Gœthe faisait au Spiritualisme quelques-unes de ces concessions que permit un temps l'Eclectisme. Il concevait avec Leibnitz une monade dominante qui serait Dieu (3). Mme Ackermann qui ne le suivait pas partout, mais voulait savoir jusqu'où il s'aventurait, copiait dans ses extraits cette phrase de Papillon : « Gœthe a l'idée d'une monade universelle dirigeant les monades de l'univers (4). » Tout en posant les métamorphoses incessantes de l'Etre, il admettait la permanenece de quelques formes privilégiées. Alors que Mme Ackerman n'eût pas lu dans le Second Faust, le symbole des Mères, le livre de Caro lui eût signalé cette conception aristocratique de l'immortalité. Elle s'en tint au dynamisme. L'éternité de la force, soit ! L'éternité des formes, non.

(1) Mercure demande à Jupiter d'annoncer à la terre « sa bonté et sa puissance ». (Gœthe, trad. Porchat. tome I, p. 92) Mme Ackermann retiendra ces deux attributs :

Lui-même n'était que le rayonnement
De la toute bonté dans la toute-puissance. (Prométhée, p. 100).

(2) Grandeur est le titre primitif de l'Homme.

(3) CARO. Ouv. cité, p. 178.

(4) PAPILLON. Ouv. cité, p. 407,

Ce commerce prolongé avec les œuvres de Gœthe ne fut pas sans fruit. Gœthe apprenait à Mme Ackermann que l'inspiration impersonnelle était seule féconde ; et elle renonçait à l'individuel, malgré Musset. Quoique affranchie de la pensée de Gœthe, sa pensée lui reste redevable. Le Pessimisme l'écartait du progrès, mais elle eut le culte de l'humanité. Elle repousse l'immortalité et ne veut point de Dieu sous forme de monade ; mais sa philosophie, toute formée qu'elle était dans un cabinet de travail et d'après les livres, fut comme celle de Gœthe une philosophie de la vie et de la nature.

L'influence des philosophes allemands est certaine mais générale. Mme Ackermann lut peut-être dans le texte les ouvrages de Kant, ou de Hegel. Ce qui est sûr c'est qu'elle éprouvait le besoin de les relire en français (1). Dans ses Extraits, en quelques pages et parfois en moins d'une page (2) elle renferme toute la philosophie allemande. Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Strauss défilent avec rapidité. C'est d'ailleurs la distinction des divers idéalismes qu'elle copie et recopie sans cesse. Si elle eut longuement médité sur le texte même, eût-elle pris la peine de transcrire des appréciations vagues et brèves ? Eût-elle multiplié ses transcriptions, si elle ne s'était jamais sentie éclairée que d'une lumière momentanée ?

Encore que confusément entrevu, l'idéalisme allemand contribuait à l'écarter du matérialisme et finalement à la rendre positiviste.

Kant commande tout l'idéalisme allemand. Il a « démontré l'inanité des sensations pour dévoiler la vraie nature des choses (3) ». De son côté Gœthe l'avait brouillée déjà avec le mécanisme. Kant et Gœthe l'éloignaient ainsi du matérialisme où l'entraînait sa haine de Dieu et de l'Immortalité. Les matérialistes ne peuvent « affirmer une matière qu'ils ne perçoivent pas (4) ».

La morale kantienne devait plaire à l'austérité de Mme Acker-

(1) Cf. plus haut, p. 77.

(2) Premier livre d'Extraits, pp. 43, 44, 45, 49, 57, 58, 60, 61. Deuxième livre d'Extraits, pp. 6, 11, 37.

(3) Premier livre d'Extraits, p. 57.

(4) Idem, 58.

mann, d'autant plus qu'elle est indépendante des religions. « Dans Kant ce qu'il faut louer c'est l'indépendance de la morale en face de la théologie (1). »

Mais elle ne saurait pardonner à cet idéalisme de permettre « un dieu transcendant » ; à cette morale d'exiger des postulats. Les trois postulats de Kant, la liberté, l'immortalité, Dieu, elle les copie dans ses Extraits et elle les blâme dans son Journal. A quoi bon le scepticisme de la Raison pure, s'il faut aboutir au dogmatisme de la Raison pratique ? « A quoi sert-il que Kant ait commencé par chasser la certitude de son système, si sortie par la grande porte, elle rentre ensuite par une porte de derrière, qu'il a eu soin de lui ménager dans son Ethique (2). » Et n'est-ce pas à Kant qu'elle songeait particulièrement, quand — les femmes aiment généraliser — elle adressait à tous les philosophes ce commun reproche : « Tous les philosophes arrivés en face du problème de la morale sont obligés de faire volte-face. Leur système menait droit à la fatalité. Il n'y avait plus à reculer. Ils se sont contredits pour sauver la liberté humaine (3). » Elle du moins ne fera pas volte-face. Pas plus que l'Esthétique, l'Ethique n'a besoin de liberté (4). Elle voulut donc sortir de l'idéalisme kantien.

Le panthéisme l'attirait (5). Pour se construire un système panthéiste, elle eut recours à Spinoza et à Hegel (6). L'un et l'autre en identifiant le réel et le rationnel n'échappent-ils pas aux serres de l'Idéalisme ? Cette union seule de Spinoza et de Hegel, laquelle n'est point une invention de notre poète (7), indique une connaissance superficielle et inexacte de leur système. Délimitons la part de chacun dans le panthéisme de Mme Ackermann.

Spinoza lui fournissait l'immanence divine, l'unité de subs-

(1) Deuxième livre d'Extraits, p. 37. Extrait relatif au livre de Nolen. La Critique de Kant et la Métaphysique de Leibnitz.

(2) Journal, 3 oct. 1865.

(3) Idem, 19 juin, 1866.

(4) L'artiste est l'anneau nécessaire d'une chaine infinie. Cf. Pensées d'une Solitaire, p. 9. Pour l'Ethique. Cf. plus loin, p. 171.

(5) Cf. Ma vie, p. XVI.

(6) Cf. Haussonville : *Revue des Deux Mondes*, art. cité, pp. 337 à 338.

(7) Noël : *Revue de Métaphysique et de Morale*. La Logique de Hegel, pp. 63 et suivantes, 1896.

tance, le déterminisme. Or, ces trois points, elle les trouvait aussi chez Hegel. « Dieu est absolument immanent au monde (1). » — « Schelling et Hegel ont restauré le non-moi en l'identifiant avec la pensée (2). » Elle ne perd pas une occasion de noter la fatalité hégélienne (3). Et c'est à un article de Saint-René Taillandier qu'elle en emprunte la première remarque : « Hegel a établi avec une autorité souveraine la loi du mouvement continu. Seulement ce mouvement est fatal. La liberté y disparaissait et le monde n'était plus que le théâtre où l'esprit infini sous la figure des humains c'est-à-dire sous des formes sans cesse renouvelées accomplissait son éternel labeur (4). »

Du moment qu'elle trouvait également chez Spinoza et chez Hegel le déterminisme, l'unité, l'immanence, si elle préfère les chercher chez Spinoza, c'est qu'elle préfère sa méthode. Amie des idées nettes, elle goûtait ces axiomes et ces déductions mathématiques qui se résument en formules simples. Mais l'identité des contraires la déconcertait. Sans doute on peut et on doit dire qu'elle adopta la méthode hégélienne. Elle lui permettait, quand elle s'emparait d'une idée, de la suivre jusqu'au bout. « Les femmes sont toujours dans les extrêmes », dit M. Janet (5). Aussi sa pensée obéit-elle au rythme hégélien et en faveur de la thèse et de l'antithèse se résigne à la synthèse. Mais la méthode de Hegel, séparée de sa logique, n'est plus qu'un procédé commode de composition, le balancement du pour et du contre, tel qu'il se fait déjà dans l'Epître à Uranie de Voltaire. Quant à cette dialectique qui nous conduit de l'Etre et de l'Essence à la Notion, Mme Ackermann la néglige. Et c'est parce qu'elle aime mieux la méthode géométrique de Spinoza qu'elle s'adresse d'abord à lui pour « composer son ragoût philosophique (6). »

(1) Deuxième cahier d'Extraits, p. 8.

(2) Premier cahier d'Extraits, p. 43.

(3) Idem, pp. 44 et 57.

(4) *Revue des Deux Mondes*, 13 sept. 1857. Mme Ackermann empruntait volontiers à Saint-René Taillandier à Remusat ou à Caro l'exposé de doctrines qui lui étaient chères ; et leur laissait pour compte leurs protestations spiritualistes.

(5) Cf. plus haut, p. 13.

(6) HAUSSONVILLE. Art. cité, p. 338.

Mais Spinoza est-il panthéiste ? Hegel remarque que Spinoza, « loin de confondre Dieu avec l'univers, absorbe l'univers en Dieu (1) » ; et lui-même conclut que « le monde a subsistance en Dieu et non Dieu dans le monde (2) ». N'est-ce pas, demande M. Noël, admettre implicitement la transcendance divine ? Mme Ackermann ne pose ni à Spinoza ni à Hegel ces questions indiscrètes. A ses yeux le panthéisme est une forme de l'athéisme. *Nusquam est qui ubique est.* Comme pour édifier son panthéisme, elle ne se sert pas encore de l'hégélianisme, elle dira de Spinoza : « Dans le système de Spinoza, Dieu existe si peu que ce n'est pas la peine de l'adorer (3). »

Arrivée au problème de la vie et du progrès, elle passe de Spinoza à Hegel. Mais elle suit le second, comme elle avait suivi le premier, de loin. Le mécanisme de Spinoza, pas plus que celui de Lucrèce, ne peut expliquer la nature animée. Il faut faire intervenir la force : « Je crois à l'existence d'une force unique dans l'univers... (4) » D'autre part, le progrès étranger au spinozisme l'attirait depuis longtemps. Dans ses Extraits elle copie cet exposé du progrès hégélien : « Dieu se réalise perpétuellement et progressivement dans la nature (5). » Le 1er juillet 1864 elle note le besoin de progrès qui se manifeste dans la nature et donne de l'impulsion à l'univers (6). Le progrès est dans la différenciation. On passe de l'universel à l'individuel : « L'homme n'est jamais lui-même chez Hegel, il n'est pas individu, il est espèce, tandis que chez Kant c'est l'homme qui s'élève à l'idée de l'espèce... L'individuel est le plus riche parce qu'il renferme l'universel et l'individuel (7). » Aussi Mme Ackermann nous montre-t-elle la Nature appelant la matière éparse en son sein,

A la forme, à la vie et même à la pensée.

Le progrès est aussi dans la liberté. « L'esprit primitivement en-

(1) Noel : *Revue de Métaphysique*, 1896, p. 68.
(2) Idem, p. 80.
(3) Journal, 30 janv. 67.
(4) Idem, 20 janv. 1865.
(5) Premier cahier d'Extraits, p. 57.
(6) Pensées d'une Solitaire, 1er juill. 1864, p. 36.
(7) Premier cahier d'Extraits, pp. 44 et 45.

gagé dans la Nature comme âme naturelle, s'en affranchit peu à peu à travers les sphères de la conscience et de la raison (1). »

Mme Ackermann le sait. Dans le *Prométhée*, comme elle ne croit pas encore au Progrès, la Liberté est l'objet d'un rêve ou plutôt d'un regret :

> Et le réseau d'airain des nécessités sombres
> Se brisait de lui-même aux pieds d'un maître aimant.

Dans *la Nature à l'Homme*, comme elle est gagnée au progrès, la liberté est l'objet d'une espérance. L'être futur sera libre et souverain.

Mais tout cela est détaché de l'hégélianisme. Bien que Mme Ackermann déclare Spinoza impuissant à expliquer la vie, elle conserve la doctrine de la fatalité. « Fatalité ! voilà le mot de l'univers, depuis l'atome invisible jusqu'à l'homme (2). » Et cependant « le système de la nécessité absolue conduit à refuser tout sens aux mots de pensée, de vie, de force, de tendance, voire au mot d'individu (3) ». Hegel nie l'indétermination réelle des événements mais non « toute contingence, par suite toute finalité, toute nécessité purement morale (4) ».

Enfin, la Nature est toute différente pour Hegel et pour Mme Ackermann. Pour Hegel, la nature est un des trois termes d'un syllogisme : la Logique, la Nature et l'Esprit. L'Esprit est l'unité absolue où sont réconciliées la subjectivité vide et l'objectivité aveugle, la Logique et la Nature (5). La Nature est donc tout simplement l'antithèse réaliste dans un système idéaliste. Hegel tend à l'idéalisme absolu. Mme Ackermann conçoit la nature comme la créatrice de l'univers. Elle remplace Dieu. Pour la représenter, elle a d'abord recours à Vigny et à Leopardi. La Nature est une marâtre et une tombe. Puis elle isole dans l'hégélianisme la notion du devenir :

> L'éternel mouvement n'est que l'élan des choses
> Vers l'idéal sacré qu'entrevoit mon désir.
>
> (La Nature à l'Homme.)

(1) Noel : *Revue de Métaphysique*, 1895, p. 523.
(2) Pensées d'une Solitaire, p. 51, 26 avril 1866.
(3) Noel : *Revue de Métaphysique*, 1896, p. 65.
(4) Idem, p. 64.
(5) Idem, 1895, pp. 509 et 517.

La Nature devient la mère idolâtre

D'un seul enfant qui n'est pas né. (*La Nature à l'Homme*).

c'est la Nature et non l'Esprit qui est le principe des choses. Hegel aboutit à l'Idéalisme : Mme Ackermann au Naturalisme.

On peut identifier le réel et le rationnel dans deux desseins opposés, soit pour se dispenser d'observer le réel et chercher dans l'idée le secret de l'univers ; soit pour légitimer l'expérience et lui donner une valeur objective. Tandis que Hegel, revenant aux procédés de la scolastique, étudie les formes de la pensée pour trouver la vérité absolue, Mme Ackermann, avec Gœthe et les naturalistes, consulte les faits.

Que doit-elle à Hegel ? Si l'on ne tient pas compte des idées de vie, de déterminisme, d'immanence, qu'elle pouvait trouver un peu partout, elle lui emprunte — séparées du reste du système — l'idée de devenir et une méthode. Après 1867, le Positivisme se joignit au Pessimisme pour lui faire déclarer impossible le Progrès. La méthode hégélienne, — encore que le Positivisme lui inspirât le mépris de toute méthode qui ne fût pas expérimentale — exerça néanmoins sur elle une influence persistante et salutaire. Elle la contraignit à envisager entièrement les questions. Livrée à elle-même, Mme Ackermann eût évidemment développé la thèse pessimiste ; mais, se fût-elle avisée de mettre l'antithèse à côté de la thèse et de demander au *Souvenir* de Musset ou au Progrès de Hegel les espérances des Amants (*L'Amour et la Mort*) ou les aspirations de la Nature (*La Nature à l'Homme*) ? Eût-elle enfin entre les extrêmes cherché un juste milieu ? Si entre l'adoration et le blasphème elle pose la résignation ; si elle laisse apercevoir au cœur endolori et à l'esprit angoissé les splendeurs d'un amour infini et d'une infinie pensée (1), ne le doit-elle pas à la discipline de Hegel ?

Pour résister aux séductions du Progrès, trouva-t-elle quelque appui auprès de Schopenhauer ? Elle évite de le nommer ; et dans son autobiographie elle ne le cite que pour lui refuser le titre d'initiateur (2). Au lieu de croire qu'elle ait agi par

(1) Cf. *Paroles d'un Amant* et *l'Homme*.

(2) Ma Vie, pp. XIX et XX.

vanité philosophique, il est plus simple et plus vrai de constater entre leurs deux doctrines toute une série d'incompatibilités.

Un seul des Extraits est consacré à Schopenhauer : « Il ne fait subsister l'univers que comme un produit de la volonté et de l'imagination individuelle. Il n'admet pas l'objet sans sujet, et ne permet pas au soleil de briller si un œil humain ne le voit pas (1). » Ainsi elle remarquait plutôt ce qui rapprochait Schopenhauer de Kant que ce qui le distinguait de lui. Ce ne sera donc pas la *théorie de la volonté* qui la dégagera du kantisme. Tout au plus aurait-elle constaté que l'expérience escamotée par Hegel est rétablie par Schopenhauer (2). D'ailleurs si elle a le respect de l'expérience, elle conserve avec Hegel le respect de la raison. Rationaliste par impiété, elle ne veut pas substituer à la raison l'intuition. L'intuition est vraiment trop près de la foi.

M[me] Ackermann repousse aussi *la théorie de la douleur*. L'homme est volonté ; la volonté est désir ; tout désir naît d'un manque ; et toute satisfaction est le point de départ d'un désir nouveau : l'homme est malheureux. En quête d'une théorie générale de la douleur, elle juge trop individuel le pessimisme de Byron ou de Leopardi, mais elle n'acceuille pas davantage la conception de Schopenhauer. Apparemment elle la trouvait trop métaphysique.

Qui n'accepte ni le monde comme volonté, ni la volonté comme souffrance ne peut plus faire à Schopenhauer que des emprunts partiels.

La théorie de la Nature offre d'abord chez les deux pessimistes une analogie frappante. Lorsque le poète de *l'Amour et la Mort* nous montre la nature enfantant sans cesse et n'enfantant que pour laisser mourir, s'il n'imitait déjà Leopardi, il imiterait Schopenhauer. Mais lorsque le poète de *la Nature à l'Homme* explique l'indifférence de la Nature, il n'y a plus de doute, c'est Schopenhauer qu'il imite ou plutôt traduit : « Quant à l'individu, pour elle, il ne compte pas, il ne peut pas compter :

(1) Premier cahier d'Extraits, p. 56.

(2) SCHOPENHAUER, trad. Burdeau, tome II, p. 17. L'expérience externe et interne est sans contredit la source principale de la connaissance.

n'a-t-elle pas devant elle cette triple infinité, le temps, l'espace, le nombre des individus possibles (1).

> Quoi ! lorsqu'elle a l'espace et le temps devant elle,
> Quand la matière est là sous son doigt créateur,
> Elle s'arrêterait l'ouvrière immortelle
> Dans l'ivresse de son labeur ?

Mais les divergences sont là. La Nature pour Schopenhauer sacrifie l'individu à l'espèce. « Ce n'est pas lui, en somme, c'est l'espèce seule qui intéresse la Nature, c'est sur elle, sur sa conservation que la Nature veille avec tant de sollicitude, à si grands frais, gaspillant sans compter les germes, allumant partout le désir de la reproduction (2). » La Nature pour Mme Ackermann sacrifie et l'individu et l'espèce au progrès. Elle enfante non pour garder l'espèce mais pour réaliser Dieu. Mme Ackermann quitte Schopenhauer et passe dans le camp ennemi, celui de Hegel. Quand elle quitte Hegel à son tour, elle ne revient pas à Schopenhauer. Car il ne reproche pas à la nature ses anéantissements : « Si la mère de toute chose s'inquiète aussi peu de jeter ses enfants sans protection entre mille dangers, c'est dans l'assurance qu'ils retombent dans son propre sein et que leur chute n'est qu'une plaisanterie (3). » Notre poète ne plaisante jamais :

> Sois maudite, ô marâtre ! en tes œuvres immenses :
> Oui, maudite à ta source et dans tes éléments,
> Pour tous tes abandons, tes oublis, tes démences,
> Aussi pour tes avortements (4) !

C'est sur ce point qu'il se sépare le plus violemment de Schopenhauer. Le philosophe allemand aime la Nature, « la mère de toute chose ». Sans jamais mentir, elle est toujours franche et sincère (5). L'homme est malheureux. Soit. La Nature n'est pas responsable de son malheur : le mal est inhérent à la vie.

(1) Schopenhauer, trad. Burdeau, tome I, p. 289.
(2) Idem, p. 289.
(3) Idem, tome III, p. 284.
(4) L'Homme à la Nature, p. 119.
(5) Schopenhauer, tome III, p. 284. Mme Ackermann aime la campagne non la Nature. Cf. p. 179.

Avec Vigny, avec Leopardi, Mme Ackermann déclare la Nature insensible.

La théorie de l'Homme, de Schopenhauer, diffère de celle de notre poète, le plus souvent. L'Homme est malheureux ; et comme s'il n'avait pas assez de ses soucis réels, il s'en crée d'imaginaires, ceux de la superstition. La superstition enlevée, restent les maux véritables. Le pessimisme de Lucrèce survit aussi à la crainte de l'Achéron. Cependant Mme Ackermann ayant méconnu la mélancolie de Lucrèce, dut plutôt trouver cette considération chez Schopenhauer. Bien qu'il supprime la superstition, le Progrès augmente notre souffrance. *Qui auget scientiam auget et dolorem*. Regardez le tableau de Tischbein. Des femmes à qui leurs enfants ont été ravis apparaissent dans les poses diverses de la douleur. Au-dessous, des brebis à qui furent enlevés leurs agneaux ont des poses semblables, mais proportionnées à leur obscure conscience (1). Cette arme que Schopenhauer remettait à Mme Ackermann, elle ne voulut pas s'en servir, tant le progrès lui était sacré. Elle consentira à le restreindre, à le déclarer même impuissant ; malfaisant, non pas. Toutefois, Schopenhauer a joué ici le même rôle que Leopardi. Il mit l'âme généreuse de Mme Ackermann en garde contre les illusions de la perfectibilité. Schopenhauer ne se fie pas plus à l'amour qu'au progrès. L'amour n'est que l'instinct sexuel. Quand Mme Ackermann voit dans l'amour l'union des âmes ou encore la recherche de l'Idéal, elle n'en parle pas comme le philosophe allemand, et quand elle reconnaît que l'amour est le désir « de s'accoupler (2) », elle n'en veut plus parler. Du moins, là encore Schopenhauer, comme Leopardi, contribuait à la désabuser. Cette vie malheureuse malgré l'amour, le progrès et l'irréligion aboutit au néant.

Afin d'écarter l'immortalité personnelle, Schopenhauer rapproche notre état après la mort de notre état avant la naissance. Mais notre poète trouvait déjà cet argument chez Lucrèce. Il laisse d'ailleurs à Schopenhauer son boudhisme. Il ne distingua pas longtemps, s'il distingua jamais, vivre et vouloir

(1) Schopenhauer, tome Ier, p. 324.
(2) Journal, 11 nov. 1864. Cf. plus loin, p. 162.

vivre. Ses malheureux, semble-t-il, renoncent au vouloir vivre. Car certains vers qu'ils prononcent n'ont de sens, s'ils en ont, qu'avec le commentaire du *Monde comme Volonté*. Les Malheureux disent à la Mort :

> Quand tout nous rejetait, le néant et la vie,
> Tes bras compatissants, ô notre unique amie!
> Se sont ouverts pour nous. (Les Malheureux.)

Le Néant rejetterait les hommes parce qu'il leur interdit le suicide et les contraint d'attendre la Mort. Mais toute cette métaphysique dépassait Mme Ackermann, et elle l'abandonna. Pour mettre fin à l'espèce humaine, elle accepterait volontiers l'ascétisme ou l'amour stérile ! Cependant elle admet l'anéantissement, non seulement par la chasteté, comme Schopenhauer, mais par le suicide, contre Schopenhauer. Sans égard pour la palingénésie, elle voit dans le suicide un acte de courage et une victoire sur la nature (1).

Tous les deux, ils aspirent au Néant. Mais s'ils vont au même but, ils ne suivent pas la même route, et leur plainte n'est pas du même ordre. Ne soyons donc point surpris de voir Mme Ackermann s'accommoder mieux du Christianisme de Pascal que du pessimisme de Schopenhauer. Les divisions intestines sont parfois les plus irritantes.

Le pessimisme de Schopenhauer et le naturalisme de Gœthe écartaient Mme Ackermann, l'un du progrès, l'autre du rationalisme hégélien. Retenant avec Kant qu'il faut partir du sujet pensant, elle délaisse le matérialisme d'abord, le panthéisme ensuite. Ne conservant le panthéisme que comme hypothèse et préférant avec Gœthe les faits aux spéculations, elle va se reposer, loin de Spinoza et de Hegel, au sein du positivisme.

Quel fut le résultat de toutes ces lectures étrangères ?

Reconnaissons d'abord que la poésie et la philosophie de Mme Ackermann s'enflèrent de leurs dépouilles. Leopardi et Schopenhauer lui montrèrent une nature qui, tout avide de créer, gaspillait les germes et sacrifiait les individus ; puis lorsqu'elle se laissait séduire au progrès, ils rabattaient son orgueil et sa confiance. Shelley, sans la rendre panthéiste et incrédule, —

(1) Pensées d'une Solitaire, pp. 35 et 36, 20 mars 1865.

elle l'était — prêtait à son panthéisme et à son incrédulité une forme poétique. Panthéiste, elle concevait le monde à la manière géométrique de Spinoza ; mais elle ne se tenait pas au spinozisme, Gœthe la gagnait au naturalisme, Hegel au progrès, jusqu'à ce que Kant accablât toute cette philosophie du poids de sa critique. Décidément, l'homme ne peut pas sortir de soi pour atteindre le réel. L'influence des philosophes étrangers et particulièrement des philosophes allemands est donc importante. Ils la contraignirent à réfléchir sur le problème de la connaissance ; et après l'avoir convaincue de l'inéluctable relativité, la firent passer du panthéisme au positivisme.

Mais ce qui diffère entre les peuples c'est moins la pensée que la manière de penser. Pour savoir si Mme Ackermann fut cosmopolite, il s'agit moins de connaître quelles idées l'étranger lui fournit, que de rechercher quelles habitudes son esprit put contracter à travers l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne.

En lisant les œuvres italiennes de Leopardi, Mme Ackermann restait ce qu'elle était, classique et de race latine. L'exubérance romantique de Shelley ne modifia point sa manière. Elle a pu remarquer et imiter *le Nuage* et le *Prométhée*, prendre au poète anglais des idées et des images, les poésies qu'elle composa sont toutes françaises.

Mais voici l'Allemagne. Mme Ackermann vécut trop longtemps à Berlin pour ne pas se germaniser un peu. Ce fut d'abord son patriotisme qui s'affaiblit. A vivre constamment avec des étrangers, à recevoir dans son salon de Berlin des voyageurs français et des allemands ensemble, elle oubliait les frontières des peuples; et même après la guerre de 1870, elle ne distinguait pas les vainqueurs des vaincus (1). Enfin et surtout, sa pensée se nuançait d'impersonnalité, et c'est bien là la marque de l'Allemagne. Gœthe lui apprenait à perdre son moi dans l'humanité.

Mais la question est plus générale ; et ce sont les opinions habituelles sur l'impersonnalité du XVIIe siècle, l'individualisme du XIXe siècle et l'influence de l'Allemagne qu'il faudrait reprendre et redresser peut-être. On dirait volontiers : l'Alle-

(1) Cf. plus loin, p. 225.

magne est romantique ; le Romantisme c'est l'individualisme ; l'individualisme nous vient d'Allemagne. Or, le Français est individualiste, et l'impersonnel plaît à l'Allemand. Quand ils sont l'un et l'autre panthéistes, l'Allemand aime le vague du panthéisme, et le Français son unité. Or, la France au XVIIe siècle fut individualiste quoique classique, et au XIXe siècle, quoique romantique, tâcha d'être impersonnelle à la suite de l'Allemagne. Le XVIIe siècle est impersonnel à la surface, mais l'individualisme est au fond. Racine fait parler des Grecs et des Romains, mais il n'emprunte à l'antiquité que ce qu'elle a de commun avec son époque, et les sentiments généraux de ses personnages ont un reflet d'actualité (1). Plus encore que son hellénisme, c'est sa sensibilité et son jansénisme que l'on trouve dans sa *Phèdre*. Enfin le XVIIe siècle est le siècle de Descartes, celui du libre examen et de l'évidence individuelle. Au XIXe siècle, l'individualisme est à la surface et au commencement. Victor Hugo ou Lamartine n'hésitèrent jamais à parler d'eux-mêmes ; mais le poète de *La Légende des Siècles* et le poète de *Jocelyn* renoncèrent assez vite à l'individualisme orgueilleux d'un Byron ou d'un Chateaubriand (2) pour atteindre par delà l'individuel, l'humain ou même l'universel. Le génie épique de Victor Hugo frappait les Allemands ; nous savions déjà que l'Allemagne détachait Lamartine de son moi (3) ; et nous venons de voir que l'Allemagne dirigeait Mme Ackermann vers la poésie objective. On a beaucoup trop souvent accusé l'Allemagne des excès individualistes du Romantisme français ; et on a trop souvent méconnu l'impersonnalité de ce même Romantisme. Les Parnassiens reçurent des Romantiques l'impersonnalité. De plus, s'il y eut en France deux Renaissances, l'une qui part de Ronsard et aboutit à Racine, l'autre qui, partie de Caylus et de Chénier, aboutit à Leconte de Lisle et à Fustel de Coulanges, elles diffèrent en ceci que les premiers restent chrétiens et Français ; que les seconds essaient de pénétrer jusqu'au fond de l'âme antique. Or, pour rechercher dans l'an-

(1) Taine considérait l'Achille et le Pyrrhus de Racine comme des gentilshommes français.

(2) Encore Chateaubriand dans René arrange-t-il ses souvenirs et ses sentiments pour créer un type.

(3) Cf. Marc Citoleux : *La Poésie Philosophique au XIXe siècle. Lamartine.*

tiquité ce qu'il y eut de local et de spécial, il faut un plus grand effort d'extériorisation que pour retenir les seuls sentiments généraux. Enfin, si le XVIII[e] siècle fut le siècle de Descartes, le XIX[e] siècle fut le siècle de Lamennais, de Quinet, de Michelet, celui où l'on rêva le plus de consentement universel, d'âme des peuples, d'âme collective de l'humanité, et en morale de solidarité, et en sociologie de communisme. Et si la France malgré son engouement pour l'impersonnel fait encore la part belle à l'individualisme qu'elle avait reçu des siècles précédents, c'est que le génie français put résister aux influences germaniques. D'ailleurs, l'homme ne peut dépouiller complètement ni son humanité ni son égoïsme (1). Et la question de l'impersonnalité et de l'individualisme ne peut être qu'une question de tendance. Au XIX[e] siècle, la France, après l'Allemagne, tendait à l'impersonnalité.

Quant à M[me] Ackermann, ce qui l'éloigna de l'individualisme de Musset, ce ne fut ni Pascal, ni le XVII[e] siècle, ce fut Gœthe et l'impersonnalité allemande. Elle goûta le pessimisme humain de Pascal et les sentiments généraux des classiques, mais elle y fut déterminée par les Allemands. Ne lui apprenaient-ils pas enfin quelque chose de plus que les écrivains français du XVII[e] siècle? Au XVII[e] siècle, les auteurs couvrent leur moi, ils ne le suppriment pas. L'impersonnalité allemande au contraire est la négation de l'individuel.

D'ailleurs M[me] Ackermann reste française et malgré elle individualiste. Si par amour de l'unité et surtout par haine pessimiste de l'immortalité individuelle, elle accepte l'impersonnalité, elle se révolte dans son orgueil, à la pensée d'être « de l'argile à repétrir ». Non seulement elle n'égare pas volontiers l'humanité au sein de l'univers (2); mais elle n'égare pas son moi au sein de l'humanité. Quelque impersonnelle et objective que veuille paraître sa poésie, elle lui fut inspirée par les circonstances de sa vie et les souffrances de son cœur. Certes l'impersonnalité absolue est impossible; du moins dans l'œuvre de

(1) La conception la plus générale ne sera jamais que « la réfraction de l'univers à travers un tempérament » ; et la conception la plus individuelle ne sera compréhensible qu'autant qu'elle sera humaine.

(2) Cf. *L'Homme et la Nature*.

Mme Ackermann, le contrepoids de l'individualisme ne laisse pas d'être résistant.

Elle reçut de l'étranger certaines idées ; à l'étranger et surtout en Allemagne, elle vit les hommes penser autrement. Mais elle comprit le mécanisme de la pensée allemande sans réellement l'adopter.

V

LECTURES SCIENTIFIQUES

BERTHELOT, LITTRÉ, SOURY, TAINE

Mme Ackermann oscilla du panthéisme au positivisme, de la philosophie à la science, jusqu'à ce que lassée des spéculations vaines elle n'interrogeât plus que la science sous ces deux formes : l'expérience et l'exégèse. Avec MM. Berthelot, Littré, elle demande à la physiologie, à la biologie, à la chimie, sinon une solution, du moins une direction philosophique. Avec Strauss, Renan, Havet, elle étudie les religions historiquement.

« Du fond de ma rétraite je suivais avec un intérêt intense les travaux de la science moderne. Les théories de l'évolution et de la transformation des forces étaient en parfait accord avec les tendances panthéistes de mon esprit. J'y trouvais la solution naturelle des problèmes qui me préoccupaient depuis longtemps (1). » Ce passage nous indique à la fois l'époque et la nature des études scientifiques de Mme Ackermann. C'est à Nice et veuve qu'elle commence à se préoccuper de science ; et cela pour mieux renoncer aux solutions surnaturelles du problème de la destinée. Le darwinisme l'attire parce qu'il s'accorde avec le panthéisme. Au fond elle étudie moins la science que la philosophie à base scientifique et à prétention irréligieuse.

Le premier des Extraits scientifiques est tiré d'un article de Charles Lévêque, *Du Sommeil et du Somnambulisme*, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1858. Il lui permettait de serrer de plus près les problèmes de la vie et de la liberté. Intermédiaire entre la vie et la mort, le sommeil est une moindre veille. « L'âme est servie et asservie par les

(1) Autobiographie, p. XVI.

organes, servie plus qu'asservie pendant la veille, asservie plus que servie pendant le sommeil (1) ».

Un article de M. Berthelot sur *La Science Idéale et la Science Positive* publié le 15 novembre 1863 par la *Revue des Deux Mondes* doit nous arrêter. Mme Ackermann le résume copieusement et il détermina sa conception dernière de la philosophie : « La science positive ne poursuit ni les causes premières ni la fin des choses : mais elle procède en établissant des faits et en les rattachant les uns aux autres par des relations immédiates... C'est un des principes de la science positive qu'aucune réalité ne peut être établie par le raisonnement. Le monde ne saurait être deviné. »

Du reste M. Berthelot admet l'observation interne et l'observation externe. Plus réservée que le savant, Mme Ackermann met un point d'interrogation en marge de cette phrase : « le sentiment du bien et du mal est un fait primordial de la nature humaine, il s'impose en dehors de toute croyance dogmatique. » Quant à la métaphysique, elle ne fait qu'exprimer plus ou moins parfaitement l'état de la science contemporaine. « Les philosophes n'ont jamais retrouvé au moyen d'un *à priori* prétendu que les connaissances de leurs temps. »

M. Berthelot en prenant l'expérience au sens kantien établissait le positivisme et en mettant l'expérience à la base de la philosophie déconsidérait la spéculation. Or les extraits de Mme Ackermann deviendront de plus en plus scientifiques.

Elle lut aussi *Les Problèmes de la Nature* de Laugel (1864) Car Laugel se tient sur « les confins de la science et de la philosophie ». Il va du monde inorganique à l'homme ; mais, à côté de la force étudiée par la dynamique, il pose la forme qu'étudie l'esthétique (2). Mme Ackermann sentait combien toute philosophie qui néglige la forme est incomplète. Par là encore elle échappait au matérialisme.

Considérable par l'étendue et par l'importance, un extrait nous fait connaître les idées de Littré sur la liberté. Le libre

(1) Premier cahier d'Extraits, pp. 38 et 39. Ensuite viennent quelques extraits sur la folie (p. 40), le déterminisme de la nature (pp. 42-43) et l'élément vital (p. 49).

(2) LAUGEL : Problèmes de la Nature. Introduction, p. XI et p. 60.

arbitre doit rejoindre les idées innées. L'homme obéit au motif le plus fort. Littré ajoute : « la trame est trop serrée entre les mondes organique, végétal, animal, pour laisser place aux conceptions théologiques (1). » Mme Ackermann repoussa toujours la liberté. De plus le positivisme fournissait à son irréligion une base qu'elle crut scientifique et irréfutable.

Les autres extraits du premier cahier sont postérieurs au Mémoire de Papillon sur Gœthe et partant à l'année 1872. C'est d'abord *La Révolution philosophique au XIXe siècle* de Huet avec Préface du docteur Pidoux (1871). Cette préface nous offre un moyen d'échapper au positivisme. Le positivisme proscrit l'étude des causes initiales et finales. Mais le principe de l'immanence permet d'éluder ces proscriptions : on ne recherche pas de premier principe hors de l'univers (2). Mme Ackermann eût été désireuse d'échapper au positivisme. Mais elle ne fut pas convaincue. Après 1871 elle ne fera plus d'infidélité à cette doctrine.

Puis viennent des extraits de Tyndall avec cette déclaration liminaire : « Un cerveau ultramontain est un cerveau d'enfant. » Il n'y a pas de ligne de démarcation entre les êtres : le règne animal est une distillation de la nature inorganique par l'intermédiaire du monde végétal, absorbé lui-même immédiatement par les herbivores, médiatement par les carnivores (3). D'ailleurs Mme Ackermann ne se lasse pas de voir limiter les prétentions des Matérialistes : « Vous ne pouvez établir à la satisfaction de l'esprit une continuité logique entre les actions moléculaires et les phénomènes de conscience. C'est là un écueil contre lequel le matérialisme viendra inévitablement échouer toutes les fois qu'il prétendra être une philosophie complète de l'esprit humain (4). »

(1) Premier cahier d'Extraits, pp. 61 à 63.

(2) Préface de Pidoux, pp. 31 et 34. Elle y trouvait aussi une doctrine physiologique de l'Idée. L'idée est le fait le plus éminent, le plus réel de la nature ; mais l'idée se ramène au germe. « Qu'est-ce qu'un germe, sinon l'idée concentrée, immanente, incarnée de l'être organisé qui en sortira. Lorsque la physiologie voudra s'inspirer de ces principes que les actions vitales des animaux se développent et se coordonnent chez l'animal adulte par la rénovation incessante de ses éléments dans l'ordre où les tissus et les organes se sont formés dans l'embryon, la physiologie sera fondée. » Extraits, p. 68.

(3) Premier cahier d'Extraits, p. 75.

(4) Idem, p. 72.

Tel est le premier cahier d'Extraits.

Le second cahier d'Extraits ne fut pas commencé avant 1872. Au début se trouvent quelques citations du livre de M. Fouillée, *la Liberté et le Déterminisme* (1872). La nature n'est pas républicaine : « dans le mécanisme, tyrannie absolue : dans l'organisme, monarchie plus ou moins constitutionnelle (1) ».

Le livre de Littré, *la Science au point de vue philosophique* (1873), ou plutôt deux chapitres de ce livre, *de quelques points de physiologie psychique*, et *les Hypothèses positives de Cosmogonie*, nous fournissent de nombreuses citations. Littré constate les bornes de l'esprit humain. L'esprit est la faculté de recevoir une impression. Cette impression, embryon psychique, se segmente en la notion du monde extérieur et celle du monde intérieur. De ces deux notions, qui ne nous donnent aucune prise sur l'essence et l'origine, sortent deux philosophies le Matérialisme et le Panthéisme. Quant au théologisme, il transfère le vouloir en dehors des phénomènes (2). Un second extrait est curieux par ses omissions. Littré écrit : « Une fois que l'on reconnaît une dissémination première dans l'espace d'une matière douée de gravitation et de mouvement, *tout en ignorant absolument d'où vient cette matière et d'où procèdent son mouvement et sa dissémination*, le reste s'ensuit (3). » Arrivé à l'apparition de la vie, il fait cet aveu : « du moins en l'état actuel de nos connaissances la continuité nous échappe (4). » M[me] Ackermann supprime ces sages réserves ; et la suppression nous indique combien elle était encore vers 1874 impatiente du positivisme.

Littré lui donnait encore des leçons de biologie Il n'y a pas de démarcation radicale entre l'animal et le végétal. Mais la vie, tout en étant dépendante des forces chimiques et physiques, leur est supérieure. L'incorporation de l'oxygène de l'air au sang est à la fois un phénomène chimique et vital (5). Cette

(1) Second cahier d'Extraits, p. 1. Ensuite M[me] Ackermann nous signale un article de Pillon sur le Darwinisme qui ne comporte aucun progrès, et un article de Réville sur l'Allemagne et particulièrement sur Huxley : « La matière et la force forment la trame d'un voile qui s'étend d'un seul fil entre nous et l'infini. » p. 3.

(2) Idem, pp. 16-17.

(3) Littré : La Science au point de vue philosophique. 4e éd. p. 539.

(4) Idem, p. 540.

(5) Second cahier d'Extraits, pp. 20 à 21.

doctrine plaisait au poète toujours soucieux d'échapper à la bassesse du Matérialisme. Au moins le Positivisme ne ramène-t-il pas le supérieur à l'inférieur.

Enfin elle résumait longuement le livre de Soury, *Bréviaire de l'Histoire du Matérialisme*. Cette définition du matérialisme s'y trouvait : « Le matérialiste avoue sans peine que la substance des corps échappe à ses prises, qu'il ne connaît que des représentations subjectives des phénomènes, des idées, bref de vaines ombres. Ramener dans l'esprit toute connaissance à l'idée, et dans la nature toute force au mouvement, voilà le dernier terme où nous puissions atteindre. Mais il va de soi qu'une idée n'est rien de plus qu'une sensation transformée et que le mouvement n'est qu'un état de la matière (1). »

D'ailleurs Mme Ackermann doutait parfois du matérialisme et de ses simplifications. Et elle copiait la remarque suivante de Bersot : « L'analyse négligeant la forme des choses en recherche les éléments et réduit les faits compliqués à des faits de plus en plus simples : c'est le matérialisme. La synthèse considère l'ensemble de la machine et aux causes efficientes substitue les causes finales (2). »

Tels sont les extraits de science ou de philosophie scientifique. Entre autres ouvrages qui ne sont pas mentionnés, il faut citer ceux de Taine. Le 26 avril 1866 Mme Ackermann écrivait dans son Journal : « Le système de Taine est vrai. La pensée humaine est soumise à des lois inflexibles, comme tout autre phénomène ; seulement nous ne pouvons pas les déterminer avec autant de rigueur. La matière observée étant par sa délicatesse même soumise à des influences diverses et compliquées dont la part est impossible à mesurer. »

Le 26 avril 1872 dans une lettre adressée à M. Havet, elle faisait allusion à « l'hallucination vraie (3) » de Taine. Le

(1) Second cahier d'Extraits, p. 27. Elle trouvait également dans cet ouvrage une définition scientifique du progrès : le progrès est une nouvelle habitude acquise par adaptation et fixée par hérédité, pp. 27 et 28.

(2) Idem, p. 42. On peut citer une phrase de Maury qu'elle copiait, p. 23, parce qu'elle permet d'effacer la distinction habituelle de l'intelligence et de l'instinct : « Il faut que les besoins s'étendent pour que l'invention progresse. Les animaux paraissent stationnaires parce que leur intelligence a vite atteint les limites de leur besoin. »

(3) Lettre citée plus haut, p. 38.

27 décembre 1875 M. Havet lui écrivait : « Vous lisez sans doute comme nous le livre de Taine (1) et sans doute aussi vous l'avez déjà fini, le lisant seule. » Elle était reconnaissante à Taine de lier étroitement l'histoire et la psychologie, la psychologie et la physiologie, et de soumettre toute la nature à des lois inflexibles.

Ainsi c'est assez tard et en France, vers 1858, que Mme Ackermann se préoccupa de science. Assurément elle dut constater non seulement en France mais en Allemagne et en Angleterre que la philosophie redescendait des constructions métaphysiques de Schelling ou de Hegel vers les faits. Mais donner à ses préoccupations scientifiques une origine étrangère, serait inutile et téméraire.

D'autre part la science de Mme Ackermann ne remonte pas toujours à une source très pure. Laugel, Pidoux, Tyndall, Soury l'entraînaient à considérer toute doctrine qui spécule sur des données scientifiques et condamne la théologie, comme participant de la certitude des sciences positives. Le Positivisme lui-même, en reléguant l'âge théologique à l'enfance de l'humanité l'habituait à opposer la Science et la Religion. L'irréligion devenait scientifique et vraie.

Les Extraits nous permettent enfin de mesurer exactement les variations de la pensée de Mme Ackermann. Les déclarations positivistes de M. Berthelot (1863) et de Littré (1873) qui les enserrent lui montraient les bornes de la Science. Or au début et au terme de sa poésie philosophique se placent *le Positivisme* (1864) et *l'Homme* (1877). Dans l'intervalle, son désir erre autour du gouffre défendu. Le panthéisme l'attire. Posant la Science en adversaire de la Religion, elle fut tentée d'abandonner à l'une tout le domaine de l'autre et de considérer le Panthéisme comme démontré. Mais, à mesure que se multipliaient ses lectures scientifiques, elle se rapprochait du positivisme, et cela d'autant plus aisément que son panthéisme fut toujours discret. M. Caro n'eut donc pas tort de l'appeler un poète positiviste. Le 10 novembre 1874 elle écrivait à M. Havet, à propos d'un article de Littré sur ses poésies (2) : « La conclu-

(1) *Les Origines de la France contemporaine.*
(2) LITTRÉ : *Revue Positive*, nov. 74.

sion en est des plus flatteuses. Et moi qui m'attendais à ce que les positivistes protesteraient contre mon enrôlement inattendu dans leur école! Par l'approbation qu'il m'accorde, Littré semblerait plutôt m'avoir adoptée. » Le jugement de Caro, la bienveillance de Littré la poussaient au positivisme (1). Et comme il satisfaisait ses exigences scientifiques et pessimistes (2), elle réduisit sa doctrine aux proportions qu'il exigeait. Aussi pour déterminer sa philosophie il suffit de délimiter son positivisme.

Comme elle n'eut point une réelle culture scientifique, le Positivisme fut d'abord incapable de contenir sa fougue. Notons cependant tout ce qu'elle en gardait et comme entraînait alors même que, panthéiste, elle le dépassait. Elle plaçait le Panthéisme et le Positivisme assez près l'un de l'autre pour qu'elle pût passer et repasser de l'un à l'autre.

D'abord en philosophie comme en science elle se posait les mêmes questions. Le panthéisme lui enseignait le déterminisme et lui montrait l'importance du problème de la vie. Précisément et elle demandait à la physiologie de soumettre la pensée au déterminisme universel et à la biologie d'isoler l'élément vital.

D'autre part, comme la méthode positive, sa méthode était objective. Elle étudiait l'homme par le dehors. Elle résout ainsi le problème de l'Immortalité : tout meurt ; « les cieux vieillissent », pourquoi l'homme serait-il soustrait aux lois générales de la composition et de la décomposition ?

Vous échapperiez donc, ô rêveurs téméraires,
Seuls au pouvoir fatal qui détruit en créant?
L'Amour et la Mort.

La méthode positive va du simple au complexe. Elle s'élève de la physique et de la chimie à la biologie, de la biologie à la sociologie, et fait dans la sociologie la part de la biologie, dans la biologie la part de la physique et de la chimie (3). Si le Positivisme diffère du Matérialisme en ce qu'il reconnaît entre ces diverses sciences une solution de continuité, du moins il les

(1) Cf. plus haut, p. 13.
(2) Cf. plus loin, p. 112.
(3) Littré : La Science au point de vue philosophique, pp. 349 et suivantes.

présente dans le même ordre, les rapproche, et, en diminuant l'intervalle, engage les intrépides à faire le saut et à passer outre. Mme Ackermann sut résister à la tentation de tout ramener aux combinaisons physico-chimiques ; mais elle va toujours du simple au complexe. Elle rapproche l'amour de l'instinct sexuel (1) et rappelle sans cesse à l'homme le limon dont il est sorti, et l'animalité primitive (2). Pour écrire une pièce nettement positiviste, *l'Homme*, elle accentuera, elle ne changera pas sa méthode. Plaçant l'homme dans la nature et allant du simple au complexe, elle lui fera dire :

L'inconscience encor sur la nature entière
Étendait tristement son voile épais et lourd.
J'apparus ; aussitôt à travers la matière
L'Esprit se faisait jour.

En des vers qui évoquent les audacieuses constructions de l'empirisme anglais, elle nous montre l'homme établissant les catégories de la pensée :

Plongé dans le grand Tout, j'ai su m'y reconnaître
Je m'affirme et dis : *moi*...
J'ai créé *la Pudeur*, j'ai conçu *la Justice* ;
Mon cœur fut leur berceau.
Seul, je m'enquiers *des fins* et je remonte *aux causes*...
Je veux de *l'éternel*, moi qui suis l'éphémère...

Cette méthode des sciences positives qui nous élève des faits les plus humbles aux notions les plus complexes ne manque pas de grandeur. Précisément Mme Ackermann qui eut des élans mystiques et fut toujours éprise d'idéal, se trouvait choquée dans ses aspirations le plus nobles par le Matérialisme. Une méthode se présentait qui lui permettait, en expliquant tout, de tout conserver, elle s'en empara. Au lieu de descendre avec le matérialisme les degrés de la dignité humaine, elle préférait avec l'empirisme les monter. Peu importe l'origine de la Pudeur, de la Justice, de l'Idéal : innées ou acquises, ces idées sont réelles ; ce sont les titres de l'humanité. Tout d'abord la philosophie de Mme Ackermann paraît reposer sur une con-

(1) L'Amour et la Mort, p. 88.
(2) L'Amour et la Mort, p. 86. La Nature à l'Homme. Cf. Le Journal.

tradiction. D'une part elle nous rappelle sans cesse la bassesse de notre origine. D'autre part elle donne au pessimisme comme assiette, le malaise de l'infini. Cette antinomie va s'évanouir au souffle de l'empirisme. L'Idéal, quelle qu'en soit la genèse, aujourd'hui nous tourmente, et ce tourment fait notre dignité. Tout en repoussant les promesses des Religions, le poète pourrait dire à la Nature :

> Gardez votre infini, cieux lointains, vaste monde :
> J'ai le mien dans mon cœur. *L'Homme.*

Seulement le Positivisme est le relativisme ; et Mme Ackermann fut parfois tentée de dépasser les limites de la science. Dans *Pascal* (1871) elle écrira :

> Nous, nous voulons aller jusqu'à la Vérité...
> La Science nous ouvre une route nouvelle
> Et du voile jeté sur la face éternelle
> Sa main lève les plis. . .
> Sachons d'abord. . .

Même quand elle n'est pas éloignée de déclarer le Panthéisme certain, elle semble ménager les droits du Positivisme. Aussi les Positivistes n'ont-ils pas renié la métaphysique de Mme Ackermann. C'est que si le positivisme s'interdit la métaphysique, il tolère et même encourage certaines métaphysiques. Les théories chères au Positivisme sont faciles à reconnaître. Et M. Caro les a fort bien définies « diverses par les explications qu'elles proposent, unanimes par les négations qu'elles imposent (1).

Ce caractère négatif des systèmes issus du positivisme apparaît très net dans les *Poésies philosophiques*. La Providence est d'abord rejetée. L'Homme futur ne découvrira

> Pour tout Dieu désormais qu'un couple aveugle et morne,
> La Force et le Hasard. *Prométhée.*

C'est ensuite la Liberté. Le poète là-dessus ne varia jamais. Après la liberté, est proscrite toute dualité. Ne distinguons plus l'âme et le corps. La pensée est une fonction du cerveau. « Avec des organes appropriés, il est probable que nous ver-

(1) Caro : *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1874, p. 241.

rions penser comme nous saisirions dans la lumière les vibrations de l'éther (1). » Disparaît aussi la fixité. L'évolution est le vrai. (*Le Nuage. La Nature à l'Homme.*) Rien ne se perd, mais tout meurt. Les individus disparaissent ; l'humanité, l'univers disparaîtront. Le refroidissement de la masse planétaire est un fait (2). Ce dépérissement général avait frappé le poète. Il imagine « l'homme disparu ». (*A la Comète de* 1861. — *Pascal : Dernier Mot.*) Les cieux vieillissent. (*L'Amour et la Mort.*) Le vieux soleil s'éteindra. (*De la Lumière.*) Même l'art ne peut nous donner qu'un « instant d'immortalité (3) ». L'immuable entraîne dans sa chute la survivance. La dernière négation est ainsi celle de la religion.

Assurément Mme Ackermann ne s'en tenait pas à ces négations. Littré reconnaît deux métaphysiques possibles, le matérialisme et le panthéisme (4). Après avoir nié la dualité spiritualiste, elle choisit le panthéisme, « persuadée de la présence d'un principe divin dans l'univers (5) ». On ne saurait la soupçonner de matérialisme car lorsqu'elle dit aux Amants :

> Vous oubliez soudain la fange maternelle.

elle ajoute aussitôt :

> Heureux vous aspirez la grande âme invisible.
>
> (*L'Amour et la Mort.*)

Aucun doute n'est possible : *mens agitat molem*. Elle passe aussi de l'évolution au progrès hégélien. (*La Nature à l'Homme.*) Toutefois de l'évolution au progrès, de l'unité de l'être à l'immanence divine, le passage est sinon insensible, du moins naturel. D'ailleurs, bien que Mme Ackermann prenne position en métaphysique, comme elle ne définit pas le principe divin, il faut avouer qu'elle limite le domaine du réel, plutôt qu'elle ne le détermine. Elle sait beaucoup mieux ce qui n'est pas que ce

(1) Journal, 20 janv. 1865.

(2) Cf. Littré : *La Science au point de vue philosophique* : « Sans doute un temps a été où les conditions du globe ne permettaient pas la vie ; et l'on peut penser qu'un temps sera où il ne les permettra plus. » P. 355 (article de 1868).

(3) Pensées d'une Solitaire, p. 67.

(4) Cf. plus haut, p. 104.

(5) Journal, 27 février 1863.

qui est (1). Et en cela elle apparaît — ironie des termes — positiviste.

Pour devenir tout à fait positiviste, il lui faudra fort peu de chose vraiment. Elle donnera d'abord à une de ses négations une forme plus scientifique. Elle proscrira la Religion au nom de la Loi des Trois Etats, que d'ailleurs elle réduit à deux. Confusément entrevue dans le *Prométhée*, cette loi se formule avec netteté dans *De la Lumière*. A la Foi l'homme

A déjà répondu : Tu mens...
La Science à son tour s'avance et nous appelle.

De même le poète de Pascal veut

avant tout pour la nacelle humaine
Un pilote plus sûr que le mensonge saint...
La science nous ouvre une route nouvelle...

Quant à la métaphysique, comme elle s'appuie soit sur la religion, soit sur la science, le poète ne lui reconnaît aucun domaine propre. Puis — et c'est l'essentiel — il acceptera le relativisme. L'expérience révèle le phénomène et non l'être. La science est donc incapable de forcer.

L'invisible à se laisser voir. (*De La Lumière.*)

Le poète de l'*Homme* affirme que les lois de l'esprit ne sont pas les lois des choses.

A mes yeux l'univers n'est qu'un spectacle vain.
Dussé-je m'abuser, au mirage des choses
Je prête un sens divin.

L'absolu nous échappe, et le progrès est relatif. Toute métaphysique est hypothétique.

Dès lors le Panthéisme n'est plus qu'une hypothèse entre plusieurs. Et ce double caractère que M. Caro reconnaît aux doctrines positivistes, la conformité des négations, la diversité des explications, se retrouve dans la seule doctrine de Mme Ackermann. Si elle rejette, sans jamais se démentir, la liberté, la dualité, la finalité, elle propose diverses explications métaphysiques dont elle souligne le caractère hypothétique. Peut-être

(1) C'était déjà le programme de Voltaire. Lettre à Dalembert, 5 avril 1765.

au déterminisme phénoménal correspond un déterminisme véritable. Dieu serait remplacé par la Fatalité. Mais peut-être aussi, existe-t-il un Dieu mauvais. Et deux fois, dans *Prométhée* et dans *Pascal*, est envisagée cette hypothèse. Cette conception semi-manichéenne étonne d'abord au milieu d'une doctrine positiviste. Et cependant le positivisme la justifie. Du moment que la métaphysique est fermée à la science, elle reste ouverte à la fantaisie, pourvu que la fantaisie par certaines négations se mette en règle avec la science. La bonté divine est un leurre, voilà la négation indispensable. Mais la méchanceté divine est possible. Mme Ackermann était pessimiste : le positivisme fut d'abord le frein de son dogmatisme et finalement la condition de son pessimisme.

Ainsi Mme Ackermann devint positiviste ; et ses derniers vers consacrent son ignorance. Mais même à l'époque la plus ferme de son panthéisme, par sa méthode, par sa négation, par sa prudence enfin — car elle laisse toujours inconnue la plus grande partie de l'inconnaissable — elle était déjà positiviste.

V

LECTURES RELIGIEUSES

SAINT-RENÉ TAILLANDIER. — RENAN. — SCHÉRER. — RENOUVIER. — ERNEST HAVET

Mme Ackermann interrogeait la science sous toutes ses formes. La science des religions l'attira. Certes à lire ses Poésies, il n'y paraît guère. Avec Voltaire elle réfute les dogmes par l'absurde ; avec les Pessimistes elle reproche le Mal à « l'injustice infinie (1) ». Enfin elle ne cesse de s'indigner, et l'indignation n'est pas scientifique. Toutefois son indignation a soif de certitude. Elle demande donc à l'exégèse de dépouiller les religions de leur caractère divin. Avant de les rendre à la barbarie, de par la loi des Trois Etats, elles les restitue à l'humanité, au nom de Strauss. Elle n'étale que son courroux ; mais elle garde par devers elle sa science, et on s'aperçoit qu'elle la possède. Tel l'échafaudage qu'on enlève la construction finie, mais qu'il faut redresser par la pensée le long du monument pour en comprendre l'édification.

Les Extraits ne nous indiquent pas tous les ouvrages de critique religieuse que Mme Ackermann dut lire et particulièrement ceux d'Ernest Havet ; il est cependant curieux de les consulter. Ils nous apprennent qu'elle commençait à peu près en même temps ses études religieuses (1856) et ses études scientifiques (1858) (2). Mais la proportion est inverse. Les

(1) Poésies Philosophiques. Pascal, p. 151.

(2) Le premier extrait scientifique est du 15 avril 1858. Cf. plus haut, p. 101. Nous n'avons pu fixer la date du premier extrait religieux, qui est sur *les Eglises*. Soucieuse de désagréger l'Eglise, elle remarque les divergences de l'Eglise romaine et de l'Eglise grecque. Mais cet extrait ne précède que de quelques pages le second, est de la même encre et de la même écriture. Or ce second extrait date du 15 sept. 1856.

extraits religieux, les premiers en date sont d'abord les plus nombreux ; ils disparaissent peu à peu : et dans le second cahier il n'y a plus guère que des extraits scientifiques : son siège est fait. De plus elle consulte volontiers, au début, des historiens sympathiques à la religion, Rémusat, Saint-René Taillandier : elle n'interroge bientôt plus que des écrivains hostiles, Tyndall ou Proudhon. Sans doute elle empruntera bien à Rémusat et à Saint-René Taillandier l'exposé des doctrines qui ne sont pas les leurs et négligera leurs protestations ou leurs réfutations. Encore n'exposent-ils pas toute doctrine. A l'aide des extraits et aussi de la correspondance, nous reconstituerons les lectures de Mme Ackermann.

Deux extraits dont le second a une importance capitale sont tirés l'un et l'autre de la *Revue des Deux Mondes*, le premier d'un article de Charles de Rémusat, intitulé *Des controverses religieuses en Angleterre : l'Unitairianisme* (15 sept. 1856) ; le second d'un article de Saint-René Taillandier, intitulé *De l'Histoire des Idées religieuses au XIXe siècle* (15 sept. 1857). L'un lui faisait connaître les travaux anglais, l'autre les travaux allemands. Mais c'était des écrivains français qu'elle chargeait de lui dévoiler l'érudition étrangère.

L'article de Rémusat lui servait à ruiner le caractère immuable et surnaturel du Christianisme. Rémusat avoue que la vérité, absolue en soi, est connue progressivement ; il distingue aussi le Christianisme philosophique où Dieu n'intervient que comme Providence du Christianisme véritable où il intervient par des miracles (1).

L'étude de Saint-René Taillandier, destinée à rassurer la foi en face de la science documenta l'irréligion de Mme Ackermann. Par ce qu'elle garde et par ce qu'elle abandonne, ses extraits sont instructifs. Selon Saint-René Taillandier les théories allemandes sont trop étroites : elles ont besoin d'être complétées les unes par les autres et surtout par les théories françaises. Mme Ackermann laisse les compléments. Passons à Hegel, dit-il, l'idée du mouvement continu, mais sauvons la liberté (2). Elle ne copie que l'exposé du progrès hégélien.

(1) Premier cahier d'Extraits, p. 35.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1857, p. 246. Les Extraits comprennent les pages 36 et 37 du premier cahier.

Après avoir résumé le système de Strauss, il invoque les critiques postérieures, Baur, Ewald qui attestent l'originalité surhumaine du rôle de Jésus-Christ (1). Elle copie simplement la thèse de Strauss. Elle est heureuse de voir M. Volkmar dans son livre *La Religion de Jésus et son premier développement d'après l'état actuel de la science* (2) reconnaître à travers l'Eglise primitive deux courants très distincts, le courant judaïsant (l'Apocalypse, saint Mathieu) et le courant universel ou paulinien (saint Paul, saint Marc, saint Luc), qui ne se réunissent que dans l'Evangile du Logos. Mais elle se garde bien de conclure avec Saint-René Taillandier : « Il semble que le divin caractère de l'Enseignement du Christ éclate malgré lui dans ses recherches. » L'auteur résume les *Etudes d'Histoire religieuse* de Renan (1857) et lui donne quelques bons conseils. Pas plus que Renan, elle ne les écouta. Il expose donc la théorie de Renan sur la spontanéité primitive des peuples, seule capable de créer des langues et des religions ; mais il démontre que cette théorie est inapplicable à l'époque du Christ. Mme Ackermann copie la théorie de la spontanéité ; mais loin d'adopter les conclusions de Saint-René Taillandier, elle remarque une phrase qui pourrait aider à les réfuter : « Toutes les religions ne remontent pas aux origines du monde, mais les éléments dont les religions se composent ont été fournis au genre humain dans cette période de spontanéité. » On pourrait multiplier les exemples. Saint-René Taillandier déclare à la fois nécessaire et contradictoire la notion d'un être personnel et infini ; Mme Ackermann dans son Journal retiendra la contradiction : « Une personnalité, c'est de l'être condensé, fixé, circonscrit. Cette définition ne peut donc pas s'appliquer à Dieu qui est tout l'être (3). » D'ailleurs elle ne prétend pas faire des résumés exacts. Ne nommant jamais personne, elle prend les idées qui lui conviennent, sans se soucier de ceux qui les ont émises.

Quand elle eut terminé la lecture de ces deux articles, elle avait acquis les points suivants : les religions sont humaines et

(1) *Revue des Deux Mondes*, p. 248 et p. 266.
(2) Leipzig, 1857. *Revue des Deux Mondes*, pp. 263 à 264.
(3) Journal, 5 juin 1866.

évoluent. L'unité et l'immutabilité du Christianisme ne résistent pas à la critique. Cette conviction se fait jour dans son œuvre. Le 2 décembre 1865 elle déclare dans son Journal que l'évolution des religions doit aboutir à l'incrédulité. Un temps viendra « où l'on ne comprendra pas qu'on ait pu croire en Dieu (1) ». Le poète de *Pascal* nous montre les dieux quittant le ciel l'un après l'autre (2).

Toutefois Mme Ackermann désirait un supplément d'information sur l'humanité, la barbarie et principalement les origines du Christianisme. Saint-René Taillandier lui-même signalait l'importance de ce dernier problème : « Au milieu de tant de travaux sur la période qui a suivi la venue du Christ, on négligeait la période immédiatement antérieure ; ne faut-il pas cependant avant de rien conclure savoir exactement quelle éta la situation du monde au moment où Jésus commença sa prédication (3). »

Pour humaniser le Christianisme, elle cueillait un peu partout quelques citations appropriées (4) ; elle lisait aussi les œuvres de Renan, sans enthousiasme d'ailleurs. Le 21 août 1863 elle écrivait à Mme Fabrègue : « Je ferai lire à Jules (5) *la Vie de Jésus*, de Renan, s'il ne la connaît pas encore. Il a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août une critique sur cet ouvrage de M. Havet. *Elle est bien plus hardie que le livre.* » Renan ne lui paraissait pas assez hardi ; elle ne parle pas de lui dans son Journal et elle ne copie dans ses Extraits que cette phrase : « Si l'homme n'était qu'intelligent, il serait athée (6). » Sans doute elle connaissait l'axiome de Renan « le surnaturel n'existe pas (7). » Et son œuvre en témoigne. Dans

(1) Pensées d'une Solitaire, p. 42.

(2) Poésies Philosophiques. Pascal, p. 152.

(3) *Revue des Deux Mondes* 1857, p. 266, note. Cf. premier cahier d'Extraits p. 47. Strauss. Le mythe n'est pas une œuvre individuelle. Il s'est glissé dans les récits évangéliques qui n'ont plus rien d'historique. Les miracles expliquent la foi postérieure, mais sont incompatibles avec l'incrédulité des contemporains.

(4) Premier cahier d'Extraits : Catholicisme et protestantisme, question de race p. 39. Origine naturelle des dogmes, p. 40. Le Christianisme ne diffère du judaïsme que par la morale, p. 52. L'Eglise a commis en théologie des erreurs manifestes, p. 53.

(5) Son neveu.

(6) Second cahier, p. 12.

(7) Elle le trouvait mentionné dans l'article de Saint-René Taillandier *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1857, p. 259.

le poème de *Pascal* elle déclare « un miracle impossible (1) ». Dans les Pensées d'une Solitaire, elle ramène la prédestination à l'hérédité et explique l'accomplissement des prophéties. Jésus « n'était pas annoncé parce qu'il devait arriver, mais il est arrivé parce qu'il était annoncé (2) ». Cependant elle trouvait ailleurs l'impossibilité du surnaturel ; et elle quittait Renan ; car elle ne goûtait ni l'ironie, ni la sérénité, ni la sympathie de sa critique. A part le surnaturel, en effet, il ne saurait rien refuser au Christianisme. N'accorde-t-il pas la plus haute place à l'élément religieux dans l'histoire du genre humain ? Mme Ackermann ne pouvait concevoir l'utilité des religions : « Les humanités sidérales ont-elles cette belle invention qui s'appelle religion ? Ce fléau n'existe-t-il que pour nous (3) ? »

Aussi demande-t-elle à d'autres l'humiliation du Christianisme. Proudhon lui montrait que le Christianisme, arrêtant le sentiment religieux au début de son évolution, paralysait l'esprit humain (4). Dans le Déluge elle flétrit les Religions, « obstacles au progrès (5). » Quand le Romantisme professe la beauté, sinon la vérité du Christianisme, elle est heureuse de voir Scherer rabaisser l'art chrétien devant l'art grec : « L'art chrétien c'est le vague, l'infini, l'effort pour atteindre un but impossible ; il laisse l'impression de l'incomplet... L'art grec atteint, l'art chrétien poursuit... Voulant s'élever au-dessus de l'homme, le chrétien tombe souvent au-dessous (6). » Dans les Pensées d'une Solitaire apparaît la paraphrase de cette doctrine : « L'art chrétien s'est proposé un idéal élevé mais inaccessible ; l'art grec, au contraire, n'a jamais poursuivi que ce qu'il pouvait atteindre (7). » Enfin elle découvrait un article de *La Critique Philosophique* (8) où Renouvier niait toute civilisation chrétienne. Immédiatement informé, M. Havet

(1) Poésies Philosophiques, p. 144.
(2) Pensées d'une Solitaire, pp. 26 et 27, 15 août 1865, et p. 25, 2 déc. 1863.
(3) Journal, 29 mai 1866.
(4) « La foi au Dieu primitif, produit de l'état de barbarie, et contemporaine de la condition primitive n'est plus possible. » Second cahier d'Extraits, p. 5
(5) Poésies Philosophiques, p. 174.
(6) Premier cahier d'Extraits, p. 54.
(7) Pensées d'une Solitaire, p. 50, 8 sept. 1861.
(8) La Critique Philosophique, 15 mars 1875.

répondait : « J'ai lu, Madame, l'article de Renouvier et je vous remercie de me l'avoir indiqué. Son exposition n'est pas dégagée ni attirante ; mais quand il s'est débrouillé, il dit juste et bien. « Il n'y a pas de civilisation chrétienne. » Cette formule qui est la sienne est excellente (1). »

Renouvier développe ce mot de Bagehot « l'histoire classique est une partie de l'histoire moderne ; c'est l'histoire du Moyen Age seule qui est ancienne (2) ». L'Histoire moderne c'est l'âge de la discussion, tel est l'hellénisme ; l'histoire ancienne, c'est l'âge de l'habitude, tel est le Moyen Age. Supprimez l'hellénisme, c'est-à-dire la discussion, vous supprimez la civilisation. Il n'y a pas de civilisation fondée sur l'habitude. Il y a seulement des sentiments chrétiens. Ils n'ont créé ni le respect mutuel, ni la liberté, ni la justice sociale, ni le désintéressement des individus et des classes, ni l'abolition ou simplement l'affaiblissement de la guerre. Ils ont créé seulement l'aumône, les hôpitaux, les fondations pieuses. Tout ce qui dépouillait le Christianisme, plaisait à Mme Ackermann.

Si barbare qu'il soit, il n'en a pas moins lancé dans le monde quelques bons préceptes. Il ne reste plus qu'à les lui retirer pour les rendre au paganisme. M. Havet apprit à Mme Ackermann les origines du Christianisme.

M. Havet fut pour elle non seulement l'historien des Origines du Christianisme et le critique de Pascal, mais encore un directeur laïc. Il s'agit donc de déterminer ici l'influence de ses livres et de ses conseils.

Pascal lui apparaissait, tel que le concevait Ernest Havet, torturé par le doute, excellent dans ce qu'il nie, absurde dans ce qu'il affirme, et, quand il exprime le tourment de l'infini, sublime (3). Du livre *Le Christianisme et ses Origines*, les deux premiers tomes consacrés à l'*Hellénisme* furent seuls publiés assez tôt pour qu'elle pût les connaître avant d'avoir terminé son œuvre (4). L'*Hellénisme* l'enchanta ; et le

(1) Lettre du 30 mars 1876.

(2) Critique Philosophique. 4e Année, I, p. 183.

(3) Cf. plus haut, pp. 29 et suivantes.

(4) Si elle lut le livre même en 1872, elle le connaissait déjà partiellement. Il avait paru en articles dans la *Revue Moderne* et la *Revue Contemporaine* (mai, juin, juillet, août, oct. 1867, fév., avril, août. 1868, août, sept. 1869. Or elle avait lu les

27 février 1872 elle écrivait cette lettre de félicitation enthousiaste :

« Votre Hellénisme est une œuvre achevée. Erudition, logique, passion, j'ai retrouvé là toutes vos qualités d'écrivain excellent. J'avais lu autrefois, dans la *Revue Moderne*, une partie de votre travail, mais ces articles disjoints avaient été bien loin de produire sur moi l'effet de ce bloc superbe d'analyses et de déductions que vous lancez aujourd'hui d'un seul jet et d'une main si sûre et si puissante. C'est une bien grande satisfaction pour l'esprit de retrouver dans l'ordre des phénomènes religieux la même Loi d'enchaînement et de développement qui a déjà été constatée dans les autres sciences. Il faudrait une complète absence de jugement ou un bien ferme parti pris de mauvaise foi pour ne pas se rendre à l'évidence des preuves que vous avez accumulées avec tant de patience et d'autorité. » Quel était ce bloc superbe d'analyses et de déductions ? La négation du surnaturel, laquelle Havet accepta de Renan, explique tout l'ouvrage : « On ne défend plus aujourd'hui le surnaturel directement (1). » De là résulte l'incompatibilité de la science et de la religion. « La science de la nature est essentiellement irréligieuse, puisque la religion se confond avec le surnaturel (2). » S'il y avait eu une science constituée chez les Anciens, il y a longtemps qu'auraient disparu les grandes superstitions (3). Mais la science véritable ne fut entrevue que par Démocrite. Après les Positivistes, M. Havet autorisait Mme Ackermann à flétrir la Religion au nom de la Science.

Puisque le surnaturel n'existe pas, le Christianisme est sorti tout entier des époques précédentes : « *non fit statim ex diverso in diversum transitus* (4). » Il fut préparé par l'Hellénisme et par le Judaïsme ; et il est beaucoup plus hellénique qu'il n'est juif (5). L'Hellénisme est moins suspect d'inspiration divine que le Judaïsme.

articles de la *Revue Moderne*, lesquels furent publiés à l'époque de sa plus grande activité littéraire.

(1) Havet : Le Christianisme et ses Origines. 2e éd. p. III.

(2) Idem, premier vol. p. 95.

(3) Idem, p. 96.

(4) Idem, p. XXVIII.

(5) Idem, p. VI.

Il n'y a pas de civilisation chrétienne. « L'Eglise a régné dix-huit cents ans et l'esclavage, la torture, l'éducation par les coups, bien d'autres injustices encore ont continué tout ce temps de l'aveu de l'Eglise et dans l'Eglise (1). » Si le monde chrétien vaut mieux que le monde païen, c'est grâce à la loi si peu chrétienne du progrès (2). Les sentiments dont on fait honneur au Christianisme se trouvent déjà en Grèce et à Rome. Les adieux d'Andromaque et d'Hector mieux que la Sainte Famille représentent la moralité du mariage et du foyer (3). Euripide nomme la conscience (4), Hippolyte est chaste (5), Socrate et Platon dégagent l'âme des chaînes corporelles. Platon et Aristote condamnent le suicide (6). Avec les Socratiques se développe à Athènes la pitié pour les femmes, les esclaves, les animaux (7). Epicure réintègre les esclaves dans l'humanité. La poésie de Lucrèce est toute pleine des misères humaines. Il a des accents pareils à ceux de Pascal. Dans un mouvement de charité ne montre-t-il pas les premiers hommes qui se recommandent du geste les êtres faibles (8)? Mme Ackermann pouvait donc sans grande reconnaissance conserver la morale et particulièrement l'ascétisme chrétien.

Il n'y a pas de philosophie chrétienne. L'âge d'or et la titanomachie d'Hésiode annoncent le Paradis perdu et la révolte des Anges (9). Les Mystères introduisent en Grèce la croyance à une autre vie (10). Le Νοῦς d'Anaxagore est déjà le Λόγος de l'Evangile (11). Empédocle établit une sorte de péché originel. Socrate oriente la vie dans le sens religieux (12). Avec Platon la vie devient une préparation de la mort (13); le polythéisme se

(1) Havet : Le Christianisme et ses Origines, p. xxii.
(2) Idem.
(3) Idem, p. 22.
(4) Idem, p. 125.
(5) Idem, p. 139.
(6) Idem, p. 279.
(7) Idem, p. 187.
(8) Idem, second vol. pp. 140-142.
(9) Idem, premier vol. p. 25.
(10) Idem, p. 35.
(11) Idem, p. 97.
(12) Idem, p. 151.
(13) Idem, p. 210.

change en monothéisme (1). Déjà chrétien, il nous parle de l'âme immortelle, du jugement des morts, de l'Enfer et des démons. Le Juste est crucifié ; et les philosophes sont les élus. Quant à Aristote il porte sur ses épaules le ciel catholique du Moyen Age (2).

Il n'y a pas même de religion chrétienne. Les mystères, le culte, l'Eglise sortirent de l'Hellénisme. L'incarnation du Christ est analogue à la naissance des demi-dieux grecs. Adonis avait lui aussi sa semaine sainte, son saint sépulcre et enfin sa résurrection (3). Les nuits sacrées des Mystères font songer à nos Messes de Minuit (4). Les Mystères d'Eleusis eurent leur communion ; et ceux de Samothrace leur confession (5). Les ablutions, l'abstinence de la table et de l'amour sont fréquentes (6). Depuis Socrate la religion était de plus en plus intérieure (7). Platon invente la pénitence (8). L'Eglise même n'est pas ignorée des Grecs. « L'Eglise est une association d'âmes réunies non seulement dans une même foi, mais dans une même vie extérieure (9). » Elle apparaît avec Pythagore, et se constitue avec Platon. Le sage platonicien vit à l'écart, comme le moine dans son couvent (10). Les gardiens de la Cité n'ont ni femmes, ni enfants comme les prêtres. Protégée par les gardiens, la Cité est dirigée par les philosophes ; et c'est ainsi que Platon est l'auteur « du pouvoir spirituel ».

Sans se demander jusqu'à quel point ces rapprochements ingénieux étaient solides, M[me] Ackermann renchérit sur M. Havet. Elle n'avait pas le goût des nuances ; et ce fut le secret de sa force. M. Havet reconnaît que le Christianisme eut le mérite d'imposer au monde la pitié et la charité ; les Grecs

(1) HAVET : Le Christianisme et ses Origines, premier vol., p. 215.
(2) Idem, p. 289.
(3) Idem, p. 55.
(4) Idem, p. 59.
(5) Idem, p. 66.
(6) Idem, p. 67.
(7) Idem, p. 178.
(8) Idem, p. 242.
(9) Idem, p. 31.
(10) Idem, p. 209.

et les Romains étaient les heureux du monde : le christianisme fit entendre

les soupirs de l'humble qu'on outrage,

« de sorte que la Judée et la Galilée garderont toujours le droit de dire : une vertu est sortie de moi (1) ». Dans les *Pensées d'une Solitaire*, Mme Ackermann admet que l'humanité doive au « rêveur galiléen » quelques espérances. Dans les *Poésies Philosophiques* elle n'avoue aucune dette.

Si M. Havet enlève au Christianisme la plupart de ses vertus, il a l'équité de ne lui point laisser ses méfaits prétendus ou réels. Le Christianisme n'a pas inventé la théologie, la fausse science, l'intolérance et la persécution. Tout cela existe en Grèce et à Rome. Pindare eut l'esprit ecclésiastique, « il n'aime pas assez la justice et la liberté (2) ». Anaxagore est le premier des théologiens. Avec Socrate, Platon, Aristote, « la fausse science s'établit en même temps que se constitue la théologie (3) ». Les anciens n'ont eu que des sciences occultes. Avant les Saints du Christianisme, les Sages stoïciens eurent un égoïsme supérieur (4). Platon en nous reconnaissant le droit d'imposer à autrui la pénitence, établit l'Inquisition. « Avec Rome le gouvernement des écoles philosophiques devient ecclésiastique et intolérant (5). »

Mme Ackermann néglige cette partie du livre. Elle en préférait les sarcasmes. M. Havet examine le Christianisme avec une froide violence. L'idée religieuse qui charmait Renan l'exaspère. Puisse-t-elle n'être qu'un accident dans l'éternité ! « Le passé des religions est court, plusieurs pensent que leur avenir peut être plus court encore et qu'un temps viendra où l'histoire des religions en général, et à plus forte raison d'une religion particulière, ne sera que l'étude d'un accident perdu en quelque sorte dans la suite de la vie du genre humain (6). »

Mme Ackermann, elle aussi, annonçait l'époque où l'on ne

(1) HAVET : Le Christianisme et ses Origines, prem. vol., pp. LIV et LV.
(2) Idem, p. 80.
(3) Idem, p. 297.
(4) Idem, p. 317.
(5) Idem, second vol. p. 143.
(6) Idem, premier vol. p. 5.

comprendra même plus la croyance en Dieu (1). Ici sont raillés les croyants « qui perdent en s'abandonnant au divin jusqu'à leur raison et qui soutiennent des thèses qui sont à contre sens de l'esprit de leur siècle (2) ». Là les mœurs du clergé catholique et celles des gardiens de Platon sont complaisamment comparées. N'était-ce pas dans la réfutation d'une phrase de J.-J. Rousseau que Mme Ackermann admirait la logique de M. Havet ? Rousseau disait : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » Ernest Havet réplique : « La pure logique n'aurait aucun compte à tenir de cette phrase ; car la vie d'un Dieu, la mort d'un Dieu sont des expressions vides de sens ; et si on veut leur en donner un, on trouvera que la vie et la mort d'un Dieu seraient nécessairement sans intérêt et sans mérite, puisqu'elles seraient sans effort et sans péril (3). » Ici l'influence de M. Havet sur la pensée de Mme Ackermann nous paraît certaine. Puisque un savant dans une œuvre de science traitait le Christianisme avec un tel mépris, ne pourrait-elle pas en poésie se permettre les imprécations et les outrages ? L'historien des Origines dut lui enlever quelques scrupules.

Faut-il aller plus loin et, examinant l'influence personnelle de M. Havet sur Mme Ackermann, prétendre qu'il la retint dans l'incrédulité ? M. d'Haussonville nous invite à le penser (4). Dans la seconde partie du poème de *Pascal*, *la Croix*, Mme Ackermann avait, nous dit-il, mis son inspiration au service de la foi de Pascal ; M. Havet s'en indigna, et lui persuada de renoncer à la pièce qu'elle avait composée, pour lui en substituer une autre où elle raillerait au contraire sa faiblesse et sa crédulité (5). D'autre part le même poème devait se terminer sur le quatrième chant actuel, « où, après quelques dernières révoltes, elle semble accepter avec résignation la condition humaine et ses rigueurs. Mais M. Havet était là qui veillait. »

(1) Cf. plus haut, p. 116.

(2) Havet. Ouv. cité. Premier vol. p. 67.

(3) Idem, p. 166.

(4) Haussonville : *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1891.

(5) Idem, p. 343. M. d'Haussonville publia dans cet article la rédaction primitive de *la Croix*, pp. 344-345.

Le *Dernier Mot* est composé. « Ce n'est qu'un long blasphème contre le Rédempteur et surtout contre celui qu'elle appelle le Sacrificateur (1). » M. d'Haussonville rend donc M. Havet responsable de *la Croix* et du *Dernier Mot* ; et il ne conserve pas pour « l'éminent philologue » les ménagements qu'il a pour la femme. A propos de la Croix, il écrira : « Ne fût-ce qu'au point de vue de l'art, il était impossible de donner un conseil moins intelligent ? » et à propos du Dernier Mot : « Une femme surtout aurait dû sentir ce qu'il y a de touchant et d'admirable dans l'idée de la rédemption par l'amour. Aussi lui reprocherais-je sévèrement cette diatribe, si je n'y retrouvais l'écho d'une inspiration étrangère. » Comme M. d'Haussonville nous a déjà fait remarquer que Mme Ackermann de son propre aveu « était, au fond, de nature religieuse (2) » ; et comme il paraît regretter qu'elle n'eût pas rencontré, au moment de son dernier *élan mystique* « un de ces grands pasteurs d'âmes, comme l'église catholique n'a pas cessé d'en fournir depuis saint François de Sales et bien des siècles auparavant, jusqu'au Père Lacordaire et à tel prêtre de nos jours (3) », on pourrait craindre vraiment que M. Havet n'eût été le mauvais génie de Mme Ackermann.

Tout d'abord elle rencontra plusieurs fois sur sa route des pasteurs d'âmes. A la pension de Mme Massin, l'abbé Daubrée lui fit lire sans succès durable (4) ses cahiers de théologie. « Les cahiers étaient sans doute mal rédigés », objecte M. d'Haussonville. Soit ! Plus tard elle connut le Père Didon. Elle ne parlait de lui qu'avec sympathie, lui fit bénir quelques mariages, mais ne se convertit point. L'heure sans doute était passée, pour cette âme indomptée, les dogmes chrétiens étaient trop rigoureux. Mais dira-t-on, un philosophe aurait pu la gagner sinon à la religion, du moins au spiritualisme ; il se rencontra encore. Celui-là, par un article de la *Revue des Deux Mondes* venait de lui donner « son jour de célébrité et presque de gloire (5) ».

(1) HAUSSONVILLE : *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1891, p. 347.

(2) Idem, p. 321.

(3) Idem, p. 323.

(4) Cf. plus loin, p. 188.

(5) HAUSSONVILLE, Art. cité, p. 318.

Il exposait avec une telle sincérité les systèmes dont il ne voulait pas, que Mme Ackermann admirait « un adversaire de cette trempe (1) ». et qu'elle eut toujours pour son caractère, pour son talent, de la reconnaissance, de l'étonnement et du respect : c'était M. Caro. Il essaya de « ressaisir une intelligence si forte et si nourrie ». M. d'Haussonville cite tout entière la lettre qu'il lui écrivait le 22 mai 1874. Il en est une autre d'autant plus touchante que M. Caro l'écrivait après la mort de sa fille : « Il faut qu'il y ait autre chose que cette vie et que ce monde, il le faut. » Cette lettre est du 20 octobre 1876. L'œuvre de Mme Ackermann était terminée, mais non sa vie. Et la vieillesse, comme la jeunesse, est l'âge des conversions. N'importe ! Elle resta incrédule.

Apparemment, M. Havet faisait bonne garde. De loin, parfois (2). Il était à Paris ; elle, souvent à Nice. Ils correspondirent même de 1855 à 1862, sans se connaître (3). Si la première lettre de M. Havet à Mme Ackermann est de 1855, leurs lettres ne se multiplièrent qu'à partir de 1863. Or, elle écrivait en 1852 dans son Journal sa première pensée incrédule (4). Son incrédulité fut complète et consciente en 1859 (5). M. Havet n'eut donc point à la convertir. Cependant si de 1859 à 1871 elle se tint fort au courant de la critique religieuse, si elle passa de l'indifférence des *Contes* aux blasphèmes des *Poésies Philosophiques*, elle s'y trouvait comme encouragée par la sympathie de M. Havet. Elle aimait sentir son opinion partagée et avait besoin d'un directeur de conscience.

(1) « Caro m'avait à Paris annoncé la publication de son volume, et, à Cannes, il m'en avait montré les épreuves déjà revêtues du bon à tirer. Je savais donc que je devais figurer dans ses Problèmes, mais j'avais complètement oublié de vous en parler. Il y avait pourtant là quelque chose qui méritait bien d'être relevé, et qui me touchait sensiblement. Ce quelque chose, c'est l'attitude de Caro à mon égard et sa persistance à me maintenir en lumière, après m'avoir tirée de mon obscurité première. Voici ce qu'il m'écrivait ces jours-ci : « J'ai fait la leçon sur le Prométhée antique et le Prométhée moderne. Elle a beaucoup réussi. Vous voyez que même quand je développe mes idées je pense à vous, parce que vous imposez les vôtres à une discussion qui veut être de son temps et que vous exprimez un côté de ce temps avec une intensité rare de sentiment et de style. » Que dites-vous d'un adversaire de cette trempe ? » Lettre à Havet, du 23 fév. 1876.

(2) Précisément elle vit Caro dans le Midi : et elle était à Nice quand elle composa *Pascal*.

(3) Cf. lettre de Mme Ackermann à E. Havet, du 12 août 1862.

(4) Cf. plus haut, p. 66.

(5) Cf. plus loin, p. 176.

Du moins, M. Havet était un directeur respectueux de la pensée d'autrui : « J'ai toujours été très persuadé qu'un auteur n'a pas à subordonner sa pensée à celles des critiques. La critique ne doit être qu'un avertissement, un appel à l'auteur lui-même, pour que celui-ci s'assure bien de ce qu'il a voulu dire et voie s'il a dit ce qu'il a voulu. C'est toujours à lui que doit rester le dernier mot (1). » Cette règle, il la pose et l'observe. Rarement, il suggère une idée à Mme Ackermann ; et toujours avec discrétion. Après avoir lu *La Nature à l'Homme*, il écrit le 28 janvier 1870 : « La Nature y parle bien fièrement ; que va répondre maintenant le pauvre homme ? Peut-être dira-t-il que quelle que soit désormais l'œuvre de la nature, son œuvre à lui-même y entrera pour quelque chose ? Je ne sais et je m'en rapporte à vous. Je suis sûr qu'il exprimera toujours de grandes pensées dans un langage qui en sera digne, et des pensées fortifiantes et bienfaisantes, fussent-elles amères. »

Les derniers mots semblent indiquer que M. Havet n'était pas pessimiste. En effet, à ses yeux, *la vie* est le remède et la réfutation du pessimisme. Il s'exprime clairement là-dessus dans une lettre à Mlle Read, du 31 août 1883 : « On peut admirer pleinement Mme Ackermann sans désespérer avec elle, comme on peut admirer pleinement Pascal sans embrasser avec lui le Crucifix... Je ne croirai jamais que si elle n'eût pas été pessimiste, elle n'eût pas été grand poète, elle eût été grand poète autrement et voilà tout... Quand elle déclare qu'elle n'a autre chose à dire à l'humanité que de mourir, elle oublie, *elle néglige*, le mot est la justesse même (2), ce qui est la grande raison de la vie, c'est-à-dire le plaisir qu'on a à vivre, et cet oubli est le vice essentiel du pessimisme ; et c'est par là qu'il ne tient pas sur ses pieds. »

Mais quand il s'adresse à Mme Ackermann, comme s'il craignait de troubler son inspiration, il l'engage si prudemment à ne pas négliger la vie qu'il faut connaître déjà sa pensée pour la remarquer. Le 2 janvier 1872, il lui écrivait : « Ces quelques poésies sombres ne représenteront que trop bien un

(1) Lettre d'Havet, à Mme Ackermann, du 31 janv. 1866.

(2) Allusion à un article de Fochier paru dans la *Revue Bleue* sur Mme Ackermann.

jour (car tel petit livre survit à bien des volumes la crise terrible par laquelle nous avons passé. La crise est calmée, mais la maladie de langueur succède. La Muse va-t-elle trouver maintenant les paroles à la fois sévères et fortifiantes dont l'âme de la France a besoin pour se retremper. Si elle ne les trouvait pas, ce serait bien triste ; car l'avenir qui se prépare semble devoir s'annoncer par les poètes, et si on ne voyait pas l'hirondelle, il faudrait désespérer du printemps. J'interroge donc avec plus que de la curiosité, avec une inquiétude et une impatience patriotique, ce qui se remue dans les esprits inspirés tels que le vôtre. Je n'ai entendu jusqu'ici que des cris d'agonie, d'une agonie assez fière et assez hautaine pour ne pas désespérer : je voudrais entendre maintenant la parole de vie ; aussitôt après, j'en suis sûr, la vie éclaterait partout en effet. Voilà, Madame, mes souhaits de bonne année pour la poésie et pour la France (1) ».

Et comme ce généreux souhait, si discret qu'il fût, avait effarouché Mme Ackermann, il s'excusait en ces termes : « Vous m'avez bien mal compris, Madame, si vous avez cru que je prétendais vous commander des vers conçus dans tel ou tel esprit : je ne traite pas ainsi les poètes (2). » Un homme aussi réservé dans ses conseils se départirait-il de cette réserve en faveur de l'anticléricalisme ? Une seule fois, il demande à Mme Ackermann de la poésie irréligieuse ; et encore, en vue du succès. « Si vous vouliez, Madame, mettre en vers ce que vous dites sur la religion à la fin de votre lettre, cela se lirait, je vous assure, et cela enlèverait son public (3). » L'irréligion tient même peu de place dans ses lettres. Il parlera de ses *Origines* sans même en marquer les tendances : « J'en suis resté à Aristote, mais j'espère donner bientôt un morceau sur les Stoïques et Epicure et en général sur la philosophie entre Alexandre et les Romains (4). » Nulle part on ne saurait noter le désir d'affermir une incrédulité

(1) Il faut remarquer que M. Havet exerça une salutaire influence sur le cosmopolitisme de Mme Ackermann qu'il restreignit.

(2) Lettre du 16 janv. 1872. Du moins doit-elle à M. et à Mme Havet d'avoir écrit sa pièce la plus vivante : les Paroles d'un Amant. Cf. plus haut. p. 44.

(3) Lettre du 4 sept. 1863. Allusion à une lettre de Mme Ackermann, adressée à Mme Moët sur la Critique de la Vie de Jésus, par Ernest Havet.

(4) Lettre du 29 déc. 1867.

chancelante, ni même à cet égard la moindre crainte. Il n'hésite même pas, le cas échéant, à faire l'éloge de l'Évangile ou des Psaumes (1). » Lorsque d'aventure il laisse percer son incrédulité, c'est par simple sentiment de leur affinité : « Je serais bien content de revoir de votre écriture, soit dans la langue des hommes, soit dans celle des dieux, si toutefois il faut appeler ainsi la langue dans laquelle vous avez dit à ces dieux et si bien dit de si fortes vérités (2). » M. Havet ne dépasse pas ce ton.

Mais Mme Ackermann le dépasse. Elle va même jusqu'à manquer de goût et de tact. Après la publication de l'*Hellénisme*, elle écrit : « Je suis fort curieuse de voir si la gent cléricale recevra le coup sans mot dire. Jupiter-Dupanloup va-t-il prendre sa foudre (3) ? » Elle racontera complaisamment sur un prêtre de Nice des histoires grivoises (4). Il lui échappera même — elle en fait l'aveu à Ernest Havet — de demander à Mme Proudhon, qui avait un bénitier au-dessus de son lit : « Que fait ici cet ustensile ? » Et elle ajoute : « Nous nous sommes séparées sur ce mot fâcheux et ne nous sommes plus revues. Il est probable que depuis la mort de son mari, la bonne dame sera rentrée dans le sacré giron (5). » M. Havet ne prononce jamais de mot fâcheux ou vulgaire. Il reconnaît même quelques mérites au Christianisme. En face du Christianisme, Mme Ackermann ne sait que fermer les yeux, mais pour condamner. Nous savons que l'auteur des *Poésies Philosophiques* renchérissait sur l'auteur des *Origines*.

Ne soyons pas dupes cependant : ce sont là emportements de fidèles disciples qui ne dépassent le maître que par enthousiasme. Mme Ackermann avait peut-être besoin de sentir derrière elle M. Havet ; comme les enfants vous précèdent sur la route où vous les conduisez.

D'ailleurs, comme s'il craignait d'être trop bien obéi, M. Havet s'efforce d'être critique plutôt que directeur. Acceptant les idées du poète, il examine leur agencement, leur valeur littéraire ou

(1) Lettre du 28 fév. 1870. Cf. plus loin, pp. 116 et 133.
(2) Idem, 3 janv. 1870.
(3) Idem, 27 fév. 1872.
(4) Idem, 9 janv. 1873.
(5) Idem, 10 janv. 1876.

historique. Il lui donne des conseils de versification, de grammaire, de composition, de goût. Les conseils sont parfois minutieux ; du moins ils respectent le fond. Ainsi, très finement, il le dissuade d'écrire encore des contes en vieux français : « Je ne puis m'empêcher de regretter que vous ayez si souvent employé les formes du vieux langage ; je crains que vous ne vous soyez faite plus marotique que Marot ; vous l'êtes certainement plus que votre maître La Fontaine. Vous parlez votre propre langue, quand vous vous en contentez, avec tant de légèreté, d'aisance et de piquant, qu'on s'étonne que vous vous amusiez si souvent à emprunter la langue d'autrefois (1). »

Sans vouloir discuter la conclusion du *Prométhée*, il lui demande de la préparer : « Non pas que je trouve mauvais que Prométhée croie au dieu-bourreau. Je suis toujours prêt à entrer dans la pensée d'autrui même en prose, à plus forte raison en poésie. Je suis d'avis même que cette foi en un dieu du mal, quoique difficile à raisonner, a son effet et sa puissance. Mais si Prométhée a cela dans le cœur ou dans l'imagination, il faudrait qu'il y parût un peu plus tôt, que quelques vers de plus nous fissent sentir ce qu'il sent, qu'il fît enfin un acte de foi ému et contagieux et non un aphorisme tout sec (2). »

Après deux corrections, il se déclare satisfait : « Oui, Madame, je suis satisfait de cette troisième variante, et aussi, je crois, de ce que vous ne vous êtes pas satisfaite vous-même auparavant. Il faut avouer qu'il reste toujours un peu d'embarras dans l'esprit. Si Prométhée croit, on ne comprend pas bien comment il peut prévoir, tout prévoyant qu'il est, que les autres ne croiront pas. Mais avec le surnaturel, l'embarras est une chose inévitable. Il n'en est pas moins vrai que ces derniers vers, qui sont beaux, donnent déjà contentement à l'imagination. Je me disais bien que je ne pouvais mieux faire que d'en appeler à vous. Je sentais que s'il y avait quelque chose à faire, vous le feriez et que, si vous ne faisiez rien, c'est que j'avais tort (3). »

Voici la lettre qu'il écrit, le 3 janvier 1868, sur les *Paroles d'un Amant* : « Merci, Madame, de vos beaux vers, que j'ac-

(1) Lettre du 15 fév. 1855.
(2) Idem, 21 janv. 1866.
(3) Idem, 2 fév. 1866.

cepte, que nous acceptons ici tout entiers. Nous sommes également sensibles au fond et à la forme ; nous le sommes aussi beaucoup à la faveur que vous nous faites de nous faire lire ce que vous refusez au public. Et cependant c'est bien dommage que cela ne soit pas lu de tout le monde. Permettez-moi de vous suggérer une petite modification qui suffirait peut-être pour vous enhardir. Ce serait de mettre les deux premières stances à la seconde personne (quand ton cœur s'abandonne — quand il plonge enivré — quand tu presses si fort — Tu sais que tu n'étreins — sous ta main — tout à toi). La première personne n'en reprendrait pas moins à la sixième stance, et ce changement de ton serait même, à mon avis, d'un effet heureux. Mais surtout il en résulterait que le *je* ne mettrait en scène que la femme aimante au lieu de la femme amoureuse. Il est vrai que celle-ci reparaîtrait à la neuvième stance, mais l'élan serait si bien préparé qu'il n'étonnerait plus, tandis qu'au début il étonne davantage. Et enfin le *je* de la neuvième stance garde quelque chose d'impersonnel ; c'est celui du lecteur aussi bien que du poète, il ne nous dit que ce que nous savons tous, il ne ressemble pas à une confidence. Maintenant si vous vous rendez à mes instances et que vous laissiez paraître ces vers, je voudrais encore vous demander de refaire la huitième stance. Dans les autres, vous exprimez un sentiment, et vous le rendez d'une manière supérieure ; dans celle-là vous donnez les raisons du sentiment, et elles ne sont pas rendues avec la même force que le sentiment lui-même. Elles ne justifient pas assez la belle chute qui va venir : *Que votre affreux espoir* ; elles ne sont pas assez *affreuses*. Il faudrait refondre cela, peut-être en deux stances au lieu d'une. A la dixième strophe, je propose *Puisque* au lieu de *Tant que* et à la treizième : Sous ton regard divin un couple s'est uni, afin de ne pas répéter plusieurs fois la même tournure. Enfin, je supprimerais la onzième stance et la quatorzième, toujours pour concentrer. Et après ce petit travail je suis sûr que vous m'en diriez, comme on dit, de bonnes nouvelles. Rien de l'effet ne serait perdu. »

En recevant *la Nature à l'Homme*, il demande au poète d'accorder un peu plus au goût français pour le trait final (1). Le

(1) Cf. plus haut, p. 126.

recueil de 1871, mieux que les pièces isolées, lui fait connaître le goût de Mme Ackermann pour les abstractions personnifiées. « Il suffit des majuscules qui s'élèvent de tous côtés dans vos vers pour trahir ce procédé de votre imagination (1). » Le 15 novembre 1874, il remarque très justement que dans son désir d'avoir un pessimisme philosophique, elle affecte trop de n'avoir point souffert : « Oserai-je dire que la dernière page qui est la plus piquante, n'est peut-être pas la plus vraie? Elle l'est certainement dans son fond, et vous avez toute raison sans doute de ne vouloir pas être la désespérée qu'on a imaginée. Mais l'impatience que vous ont causée des déclarations banales donne à votre réponse une pointe d'ironie qui vous fait, je crois, dépasser un peu la vérité. Je ne puis absolument pas croire que vous n'ayez fait de si beaux cris que pour l'auditoire, comme un avocat qui plaide. »

Le 6 juillet 1876, il met le doigt sur ce qu'il y a d'incertain dans *Daphné* : « Votre bluette, si c'est votre mot, est d'une touche bien large et bien fière. Comme comparaison n'est pas raison, les ergoteurs pourraient ergoter sur l'allégorie. Ils diraient que le laurier est pris là dans deux sens différents, que pour le génie le laurier c'est la gloire, tandis que pour Apollon ce n'est qu'un feuillage, de sorte que vous présentez à la fin comme une récompense ce qui ne se présente d'abord que comme une déception. »

Le 20 juin 1878, dans le Manuscrit des *Pensées d'une Solitaire*, un mot sur George Sand, ne lui paraît pas expliqué. Précisément Mme Ackermann l'avait retiré de tout un développement (2). Nous avons déjà vu qu'il lui contestait la vérité

(1) Lettre du 16 janvier 1872.

(2) Voici dans le Journal (23 déc. 1851) le développement complet : « Le personnage de Lélia m'est antipathique ; l'impuissance de cœur qu'elle personnifie est une monstruosité. Malgré les déceptions, les trahisons, il est dans la nature de la femme de toujours pouvoir aimer. Moins elle a rencontré l'amour tel qu'elle le rêvait, plus elle doit s'y laisser aller aisément. Son cœur est un éternel essayeur. D'ailleurs dans son roman Sand me semble méconnaître à plaisir toutes les lois sociales et humaines. On ne sait à quel monde appartiennent ses personnages. A voir ces formes vagues qui se meuvent sans chaleur et sans vie, on se croirait dans le pays des ombres. Sand, ce peintre si admirable de la nature et des émotions, perd pied lorsqu'elle aborde la sphère des idées. Sa plume d'habitude ferme et franche divague alors. Une fois dans ce monde-là elle me fait l'effet de quelque enfant terrible ; elle touche à tout ; ce qu'elle ne brise pas, elle le met sens dessus dessous. » La dernière phrase seule est publiée dans les Pensées, p. 28.

d'un jugement sur la Grèce qui n'aurait point uni l'idéal moral au sentiment religieux (1). Toutes ces critiques, on le voit, laissent la pensée même du poète intacte.

A dessein, nous avons mis à part les lettres sur *Pascal* et sur *l'Idéal* qui ont un intérêt particulier, les unes à cause de la discussion qui s'éleva entre M. d'Haussonville et M. Louis Havet (2), les autres, parce que M. Ernest Havet s'y montre d'une rigueur inaccoutumée. Mais là encore, à tort ou à raison, il ne croit pas dépasser les limites de la critique telle qu'il la conçoit.

Est-il vrai que M. Havet fit substituer à la paraphrase des Mystères de Jésus les sarcasmes de *la Croix*, et à une conclusion résignée les violences du *Dernier Mot* (3)? La première lettre de M. Havet est du 11 juillet 1871 : « Voilà, Madame, des pièces qui sans sortir en aucune façon (bien au contraire) du ton de votre recueil, surprendront très heureusement le lecteur par un aspect nouveau de votre talent et de votre esprit, en lui présentant une étude littéraire inattendue, et un critique dans le poète. J'aurais des réserves à faire, parlant au critique sur la pièce de *l'Inconnue*. Je ne refuse pas de croire qu'il y avait dans les sentiments de Pascal pour Mlle de Roannez et surtout dans ceux de Mlle de Roannez pour Pascal quelque chose qui pouvait bien être de l'amour, j'ai peine à croire que cet amour ait été jamais l'amour très éveillé et assez profane qui a inspiré le fameux Discours. Mais c'est surtout au poète que je veux parler plutôt qu'au critique.

« Vous me demandez de juger ces trois pièces en elles-mêmes (4) et sans tenir compte de la conclusion, mais cela est bien difficile. Il est aisé d'y trouver et d'y goûter ce qu'on retrouve dans tout ce que vous écrivez, l'élévation de l'esprit, la passion dans l'idée, la vive imagination, le beau chant des vers. Ni là ni ailleurs, vous ne pouviez faire et vous ne ferez jamais des vers vulgaires. Mais dans cette étude, telle qu'elle est jusqu'à présent, vous ne pouviez vous mettre tout entière,

(1) Cf. plus haut, p. 58.
(2) Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1891.
(3) Cf. plus haut, pp. 123 et 124.
(4) Mme Ackermann lui soumettait le Sphinx, La Croix, L'Inconnue.

puisque vous avez voulu vous y distraire un certain temps de vous-même pour contempler un génie et un drame étranger. Vous êtes là spectateur et non acteur, et quelque grand que soit le spectacle, avec quelque puissance que vous nous le traduisiez, ce n'est pas pourtant toute votre puissance. Vous me direz peut-être que votre poète aimé entre tous, que Musset, s'est dépensé sans réserve dans un morceau fameux qui ne semble d'abord aussi qu'une étude, son incomparable portrait de Don Juan, refait après Molière et Mozart. Mais c'est que pour tracer cette image, il ne regarde véritablement qu'en lui-même, et qu'au fond de tous ces développements si riches, il n'y a jamais que cette pensée toujours visible : Le vrai Don Juan, c'est moi ! Il n'en est pas de même dans vos trois pièces ; quelque affinité que vous sentiez entre Pascal et vous, Pascal pourtant ce n'est pas vous (et vous êtes encore bien moins Mlle de Roannez). Vous demeurez toujours en dehors, reconnaissant, dans la maladie que vous observez, tel ou tel symptôme d'un mal dont vous souffrez vous-même, mais portant le doute plus à votre aise et ne fléchissant jamais sous la croix. Vous étudiez, vous admirez, vous plaignez, mais dans tout cela nous n'atteignons pas votre fond. Dans le *Dernier Mot* il s'ouvrira sans doute, et l'œuvre alors sera faite ; ce n'est jusque-là qu'une belle et solennelle préparation.

» Quant au détail, il me semble que la pièce du Sphinx, que je crois aussi la plus sentie et la plus vôtre est aussi celle qui offre le plus constamment les plus beaux vers. Le début de cette pièce me paraît un de vos chefs-d'œuvre. Le dialogue entre Pascal et Jésus ne l'égale pas : on a déjà remarqué qu'il semble impossible de mettre en vers l'Evangile ; vous avez rencontré là une difficulté semblable. Il semble que la richesse même du vers appauvrit des pensées qui semblent dans leur nudité recouvrir et contenir l'infini.

» Dans toute la suite de vos développements, je retrouve une chose que je vous ai déjà dite plus d'une fois, c'est qu'à force d'être dédaigneux de la rhétorique, car votre talent a la simplicité de l'antique pur, vous ne cultivez pas assez la figure appelée la gradation. Quand la passion vous emporte, comme dans le *Cri*, vous y venez de vous-même, et chaque redoublement de

l'idée amène volontiers un trait plus fort jusqu'au dernier. Ici, où vous observez et où vous peignez, vous êtes moins entraînée, et le trait qui succède n'ajoute pas toujours assez au précédent. J'excepte le trait final de la troisième pièce, mais qui a l'inconvénient d'être une réminiscence trop sensible d'une stance de Lamartine (la seconde de la onzième Méditation) (1).

» ... Ma femme vous remercie avec moi de votre envoi, dont elle a pris sa part, et comme moi elle attend le Dernier Mot avec impatience et émotion. »

D'une part la première rédaction de la Croix n'indigna point M. Havet ; et elle ne lui parut inférieure que pour des motifs littéraires. Ce fut M[me] Ackermann qui eut l'idée d'un remaniement. Elle lui écrivait le 9 octobre 1871 : « Je voudrais bien aussi supprimer *la Croix* tout entière qui me paraît jurer horriblement avec *le Dernier Mot* actuel, tel que vous me l'avez suggéré. Cependant son absence laisserait un vide dans le drame qui a besoin à la fois d'être un et complet. Je voudrais bien avoir votre avis là-dessus (2). » La réponse de M. Havet a disparu. D'autre part il n'a pas connu la première rédaction du *Dernier Mot*. Le 2 octobre 1871, ne lui écrivait-elle pas : « Voici enfin mon Dernier Mot ; s'il vous arrive si tard, c'est qu'il m'a fallu en composer un nouveau, le premier ne répondant nullement à ce que j'ai compris que vous attendiez de moi. Je me contentais d'y paraphraser Pascal, me bornant à mettre en lumière les anxiétés de ce grand et malheureux esprit. Vous voulez de la poésie personnelle ; eh bien ! en voilà. Les cris et les imprécations sont mes mouvements naturels. Je n'ai eu qu'à me laisser aller (3). »

Spontanément elle avait « refait » son Dernier Mot, en croyant que M. Havet attendait des cris et des imprécations (4). Or il demandait seulement de la poésie personnelle.

(1) Cf. plus haut, p. 39.

(2) Le 3 oct. 1871, elle écrivait à M[me] Fabrègue : « M[me] Holmès m'a écrit que la Croix ne lui allait pas. M. Havet trouve ce morceau moins réussi que les autres à cause de l'impossibilité même qu'il y a à traduire Pascal. » Elle résume ainsi très exactement le jugement du 14 juillet 1871. Dans l'intervalle il n'y eut vraisemblablement pas de lettres échangées.

(3) Cette lettre concorde avec celle qui est citée par M. d'Haussonville, p. 347.

(4) Cf. plus loin, p. 144. Elle écrivait à sa sœur non sans naïveté : « Je crois qu'il s'y trouve de bonnes tirades et diablement tapées contre la Croix. » (Lettre du 3 oct. 1871.)

Ce Dernier Mot il le juge au point de vue de la forme, uniquement : « C'est beau, c'est très beau et ce pourra être plus beau encore ; car là aussi j'ai des critiques (1), mais point de ces critiques qui condamnent ; seulement de celles qui par amour de ce qui est bon, voudraient encore l'améliorer. Mes critiques se réduisent à deux principales, l'une qui porte sur la composition et l'autre sur la versification.

» Pour la composition je trouve que les treize derniers vers, quoiqu'ils aient en eux-mêmes leur beauté et leur énergie, font dévier l'esprit et troublent l'unité d'impression. Je serais bien fâché qu'ils fussent perdus, mais je voudrais les réserver pour les placer ailleurs. Je crois qu'après ce vers, *que nous lui lancerons...* (car je mettrais le verbe au futur), il y a place en effet pour une dizaine de vers encore, mais qui ne doivent être que le développement de votre anathème, c'est-à-dire des reproches à un dieu sur le mal qu'il a fait, mais sans compliquer cette idée de celle du désir de voir finir l'humanité. Ou si j'acceptais cette idée, ce serait sous la forme d'une prière à un dieu, la seule qu'on puisse lui adresser, et non sous cette forme détournée qui consiste à supposer qu'on pourra mettre un Dieu si en colère qu'il brisera tout. Cela me semble trop recherché et *trop loin de Pascal.*

» Quant à la versification, il me semble qu'après que vous nous avez donné de suite quatorze quatrains à rimes alternées, ou cinquante-six vers qui sont par parenthèse d'un très beau chant, on est désagréablement trompé lorsqu'au cinquante-huitième vers vous abandonnez cette forme pour le vers libre. Je voudrais la soutenir jusqu'au bout, ce qui serait d'autant plus facile qu'il n'y a qu'une vingtaine de vers sur cent dix qui y échappent. Je serais surtout charmé d'effacer ainsi ceux où la coupe des rimes n'est pas en accord avec celle des périodes, comme dans la phrase : S'il en était ainsi... ou : Encore si nous pouvions... Je sais bien que c'est là un effet quelquefois voulu, et que Musset en particulier emploie à merveille ; mais il ne convient, à mon sens, du moins en général qu'aux endroits, si fréquents chez lui, où la muse cause familièrement. Là où le

(1) Il avait auparavant condamné *l'Idéal.*

ton est élevé et même solennel, il faut aussi, je le crois, que le rythme soit plus sévère. Si vous avez la patience de ces retouches, vous aurez là une pièce tout à fait admirable. Toute la partie que j'appelle en quatrains en quatrains, bien entendu, non détachés les uns des autres et se déroulant d'un seul cours est achevée. Je ne pourrai citer tout ce que j'admire : le début même, plein d'ampleur et de grandeur, puis. Voilà nos désespoirs... Quand de son Golgotha... puis vos *Non* superbes, et les vers parfaits sur les gladiateurs. Je désirerais une fin aussi parfaite, et puis je ne désirerais plus rien. »

Il n'a pas tenu à M. Havet que l'anathème final ne fît place à une prière. M. d'Haussonville lui aurait-il donné un autre conseil ?

Quel était le Dernier Mot primitif ? M. d'Haussonville croit que c'est l'avant-dernière pièce du *Pascal* actuel (1). M. Louis Havet dit : « La pièce sur laquelle Mme Ackermann en serait restée n'existait pas à cette date. Elle a été composée plus tard et intercalée après coup entre la troisième pièce et le Dernier Mot ; elle ne figure pas dans le Recueil de 1874. » M. d'Haussonville riposte : « Il est au contraire infiniment probable que Mme Ackermann aura supprimé cette pièce dans son volume de 1874 par déférence pour M. Ernest Havet et que mieux inspirée elle l'aura rétabli dans celui de 1885 (2). »

L'opinion de M. d'Haussonville est en effet infiniment probable. Entre les deux pièces il y a tout à la fois parallélisme et contradiction, indices habituels des remaniements. La quatrième partie et le Dernier Mot ont un même dessin. Les gémissements de Pascal sont humains ; sa foi est absurde ; résignons-nous aux lois inflexibles de la science. Le pessimisme de Pascal est humain ; son christianisme est absurde ; résignons-nous à des lois ; mais maudissons un Dieu. On le voit, la conclusion seule est différente. Mme Ackermann qui se proposait, en Positiviste (3), de terminer sur l'*Ignorance finale*, se laissa

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1891, p. 347, et 15 déc. 1891.

(2) Idem, 15 déc. 1891.

(3) Elle écrivait en effet à Mme Fabrègue le 7 mai 1871 : « Pascal me tourmentait depuis longtemps. Je suis en train de le mettre au monde. Je ne sais pas si cela sera un gaillard ou un avorton. Je l'ai partagé en trois parties : *le Sphinx, la Croix, l'Ignorance finale*. La première est faite. » Les diverses lettres de Mme Ac-

d'abord entraîner à opposer la certitude de la Science à l'absurdité de la Foi. Dans le Dernier Mot actuel le poète positiviste s'est ressaisi. La certitude précédente devient une hypothèse ; et elle souffre à ses côtés une seconde hypothèse, celle d'un Dieu-bourreau. Même contradiction, même parallélisme apparaissent dans la forme. Quand il s'agit d'un remaniement, comme une des deux rédactions doit disparaître, on se sert des mêmes termes pour exprimer d'autres idées. Ce qui souligne le désaccord. Ici Mme Ackermann demande à l'Homme de se taire et de désapprendre *la plainte* inutile ; là elle veut « pousser *sa plainte* et son cri de fureur. » Mais d'un autre côté elle reprend certaines images qu'elle précise et développe. Ainsi le geste des gladiateurs saluant avant de mourir le César tout-puissant, n'est-il pas déjà esquissé dans la première rédaction :

> A la place où *trônait* le caprice divin
> Quand il ne verra plus que des lois *souveraines*,
> Qu'il cesse d'adorer et de se *prosterner*,
> Et sache que devant ces *inflexibles reines*,
> Pour *tout geste en passant*, il n'a qu'à *s'incliner*.

Sous sa forme actuelle, le poème de *Pascal* aurait deux conclusions. Mais il est évident que si Ernest Havet eût connu la première, il l'eût préférée, tout comme M. d'Haussonville. Nous savons, par l'exemple du Prométhée, qu'il n'acceptait qu'à regret cette hypothèse d'un Dieu-bourreau à laquelle tenait tant Mme Ackermann.

D'ailleurs l'avant-dernière pièce est plus violente que ne le trouvait M. d'Haussonville et Mme Ackermann elle-même. Le poète intervient moins directement, voilà tout. Mais elle est aussi anti-chrétienne que le Dernier Mot actuel. Ici elle dit *Non* à la Croix, non à son salut, non à la Victime, non au Sacrificateur. Mais là elle rejette le Dieu jaloux, déloyal, qui

kermann peuvent s'accorder fort bien avec l'hypothèse de M. d'Haussonville. Il est tout naturel que depuis le 7 mai 1871 elle ait passé d'une conclusion positiviste à une conclusion panthéiste. Elle oscillait volontiers du positivisme au panthéisme. La lettre du 2 oct. 1871 convient bien au premier point de l'avant-dernière pièce ; et la lettre citée par M. d'Haussonville (... j'ai compris que cette dernière partie ne disait pas suffisamment ma pensée, et je la refais. » *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1891) indique assez que le Dernier Mot primitif n'était pas qu'une paraphrase.

s'acharne sur la malheureuse humanité, dont la vengeance est la pensée unique. C'est là qu'elle repousse l'absurde foi, raille l'abêtissement de Pascal. Et si elle se résigne aux rigueurs de notre destinée, c'est à condition que Dieu n'existe pas.

Quel fut donc le résultat de l'intervention de M. Havet? Mme Ackermann avait composé un poème critique, impersonnel même. Car elle s'effaçait derrière Pascal jusqu'au *Dernier Mot*. Alors seulement elle rejetait la Foi et saluait la Science. M. Havet lui dit : ne soyez pas uniquement l'historien de Pascal ; soyez vous-même, c'est-à-dire soyez incrédule. Cette incrédulité, il ne l'a point modifiée. N'est-elle pas de même sorte dans l'une et l'autre rédaction du Dernier Mot? Seulement sans les conseils de M. Havet, elle se fût moins déplaisamment étalée.

La question de *l'Idéal* est plus grave. Dans ce poème étaient réunis sous une même loi le pessimisme de la pensée et le pessimisme du cœur. M. Havet ne remarqua pas ce que *l'Idéal* ajoutait à la philosophie du poète, et pour des raisons de goût il le condamna. « Je ne veux pas disputer sur le parallèle entre Musset et Pascal ; en poésie tout se propose ou plutôt tout s'impose ; mais c'est la perfection seule de l'exécution qui peut imposer ce qui étonne, et il me paraît qu'elle manque ici. La pièce est une improvisation chaleureuse, mais où on trouve plutôt l'ébauche de la poésie que la poésie faite. Dès le début, les métaphores de la chaîne et du fardeau ne cadrent pas avec celles du bandeau et du prisme. *Le désir affolé* exprime autre chose que le vers qui suit. *Sombrons* est une étrange fin de vers et *sombre donc* ne le relève pas heureusement. Tous ces vers-là se rapportent assez bien à l'idée de la volupté, mais non pas à celle de l'autre abîme ; c'est trop peu que le mot *d'extase* tout seul. Je ne comprends pas le vers : Au sombre amour humain arrachant son flambeau. *Tu glissas dans le sang!* ce n'est donc plus Musset sous le nom de Don Juan, mais Don Juan lui-même ; alors on ne conçoit pas comment cet être imaginaire peut être associé à l'être réel de Pascal. *Des lies* me paraît insoutenable. *Crier à des sources* n'est pas bien dit. Je ne vois pas bien quel est le regret que vous exprimez par ces mots : *Ah ! qui nous donnera*... et la suite. *A l'ardeur de ses vœux* forme la plus pénible des inversions. *A la coupe des*

sens est faible après les termes si énergiques qui précèdent. On ne sait vraiment ce que c'est que de verser de l'amour dans un cœur imaginaire. *Il n'a pas démordu* me semble non pas familiarité puissante mais trivialité sans effet. Et quant à *lâchez tout* j'avoue que je n'y puis tenir. D'abord une image si moderne serait bien peu à sa place en parlant de Pascal; mais quand il s'agirait de choses d'aujourd'hui, *lâchez tout* me paraît absolument insupportable. Je suis pour *lâchez tout* comme le marquis de Molière pour *tarte à la crème.* Quand j'ai dit *lâchez tout*, il me semble que j'ai tout dit, et que je n'ai pas à expliquer autrement mon déplaisir. Le vers *l'ascension s'achève...* est à mon sens un de ces faux effets où il y a de l'effort sans force. Les vers de la fin eux-mêmes me semblent vagues et ne disent pas bien ce qu'ils veulent dire, et le dernier risque de faire rire parce qu'on le parodie involontairement en soi-même en mettant un os au lieu d'une ombre. En un mot tout cela me fait l'effet de n'avoir été que senti vaguement et *non pas écrit.*

Il y a cependant de beaux vers sans aucun doute, parce que vous ne pouvez pas mettre du noir sur du blanc sans faire de beaux vers. *Mais tu les connaissais... Sachant que toute flamme... Battre le cœur d'un Dieu...* etc. Je crois néanmoins pièce dans son ensemble est manquée (1). »

Mme Ackermann revint à la charge le 7 février 1878. Cette fois M. Havet, comme en dernier ressort, prononça un jugement décisif : « Eh bien, non, Madame, je ne donne pas mon visa. Non que l'écrivain ne soit toujours le même, et ne se reconnaisse à des vers de maître ; mais il s'est inspiré cette fois d'une philosophie confuse et par là peu intéressante et même peu poétique à mon avis. Je n'accepte pas, je ne puis pas accepter cette assimilation du débauché à l'ascète. Il est vrai que votre second point (car ce que vous avez fait est un sermon en quatre points), que votre second point, dis-je, est dans Musset : mais les différences sont grandes. Musset dit bien que son Don Juan est un poursuivant de l'idéal, mais il ne s'avise pas de

(1) Lettre du 2 oct. 1871. Dans cette même lettre M. Havet condamne l'Idéal et admire le Dernier Mot.

comparer cette poursuite à celle du dévot ou du saint. De plus il n'enseigne pas, il ne pose pas une thèse, il développe une idée qui n'est pas vraie, je le crois, objectivement (je suis persuadé qu'il courait de femme en femme comme de verre d'absinthe en verre d'absinthe, sans qu'il y eût aucun idéal là dedans), mais qui l'est du moins subjectivement, c'est-à-dire que c'était une illusion qu'il se faisait à lui-même. Il s'imaginait ou plutôt il tâchait de s'imaginer (car il n'y réussissait pas, et il revenait à la vérité dans son dernier vers), qu'il cédait à la passion de l'idéal, parce que cette passion se mêlait en effet au reste dans son âme, et il rendait le tout avec une énergie, un élan, une fièvre qui nous transporte et nous fait confesser qu'il n'a jamais produit de plus beaux vers. Pour vous, vous vous tenez dans une négation essentiellement froide. Non seulement les deux passions que vous nous présentez dans votre belle langue sont trop disparates pour qu'elles puissent émouvoir notre imagination tour à tour ; elles se refroidissent inévitablement l'une l'autre et se neutralisent ; mais surtout nous ne savons en vous lisant ce que vous voulez faire de nous. Vous condamnez la chimère, et vous nous parlez de la réalité comme d'une chose fort triste ; on ne voit pas que ceux qui se perdent, comme vous dites, soient plus à plaindre que ceux qui ne se perdent pas ; je n'imagine rien, je le répète, qui soit plus essentiellement froid qu'un pareil thème.

» A cela les beaux vers ne peuvent rien. Il y en a dans votre pièce de magnifiques :

> Tu t'acharnais en vain à fouiller dans la fange
> Et descendais toujours sans cesser d'aspirer.

» On les admire en passant. Mais où vont-ils ? Si vous condamnez la fange, c'est donc que vous connaissez des régions pures. Si vous plaignez ceux qui descendent, c'est donc qu'on peut se tenir dans les hauteurs. Ces hauteurs, ces régions pures, il faudrait qu'on les entrevît à travers vos vers ; et au contraire vous nous fermez tout horizon. Dès lors on n'y comprend plus rien ; et on vous laisse aller sans vous suivre. En deux mots, cela est comme toujours d'un grand style, mais cela ne touche pas et ne peut toucher. *Dixi.* »

Malgré son irréligion, il souffrait de voir rapprocher Pascal et Musset. Car il admire Pascal, les ascètes et les saints. Mais n'était-il pas mal venu à reprocher à un poète pessimiste de ne laisser aucune issue à l'optimisme? Certes dans l'une ou l'autre de ces deux lettres il croyait attaquer moins l'idée que l'exécution du morceau : « tout se propose ou plutôt tout s'impose ». Cependant si ses intentions sont pures, son avis fut malheureux. Mme Ackermann renonça définitivement aux arguments du cœur et amputa son pessimisme. N'aurait-il pas dû au contraire lui dire : « L'Idéal est le couronnement de votre doctrine. Aux souffrances de ceux qui ont pensé vous ajoutez les souffrances de ceux qui ont vécu. Vous comprenez tout l'homme. »

La responsabilité de M. Havet est donc certaine. Pour la définir, il est nécessaire d'examiner comment Mme Ackermann acceptait d'ordinaire ses conseils. Elle ne cesse de protester de son obéissance. Elle demande des avis et promet de les suivre sans discussion : « Je me défie extrêmement de mon propre jugement, surtout depuis que je me suis aperçue qu'il diffère quelquefois du vôtre (1). » Le 2 octobre 1871, l'envoi du *Dernier Mot* et de l'*Idéal* est accompagné d'une profession de foi : « J'attends avec impatience vos critiques sur ces morceaux et je suis prête à exécuter les corrections que votre goût si sûr pourrait exiger. S'ils ne vous agréaient absolument pas, je les anéantirais sans hésiter. Les infanticides ne me coûtent guère. En effet ce que les enfants malingres et mal venus de notre esprit ont de mieux à faire, c'est de disparaître. Je suis intrépidement malthusienne en littérature. »

L'*Idéal* ayant déplu, elle écrit le 9 octobre 1871 : « Le sort de l'*Idéal* est donc décidé; qu'il disparaisse! Faites-moi le plaisir de jeter au feu immédiatement la copie que vous en possédez. Vous avez été juge, soyez maintenant exécuteur des hautes œuvres. »

Même en politique, elle craint de déplaire à son directeur. Elle se déclare radicalement républicaine avec une soumission qui désarmerait le scepticisme (2). Grâce à lui, enfin elle abandonna certain projet de vengeance contre Sarcey. Sarcey avait

(1) Lettre du 1er déc. 1861.
(2) Cf. plus haut, p. 11.

fait sur M[me] Ackermann une série d'articles plutôt malveillants (1). Une lettre d'Ernest Havet la réconforta et elle voulut l'envoyer au journaliste comme une triomphale réfutation. Elle machina une sorte de complot : « Si vous me le permettez, je lui enverrai donc votre lettre, c'est-à-dire sa copie, en taisant votre nom, bien entendu. Je l'ai fait précéder d'une petite préface indispensable et je soumets le tout à votre appréciation. Si l'usage que je fais de votre lettre vous contrariait le moins du monde, vous n'auriez qu'à jeter l'épître au feu, et tout serait dit. Sinon, vous n'auriez qu'à la mettre à la poste. Je l'adresse à mon neveu ; c'est lui qui se chargera de la remettre au domicile même de Sarcey. Elle pourrait s'égarer au bureau du journal ; il est bon aussi qu'elle ne soit pas timbrée de Vitry (2). »

Il n'eut pas de peine à la dissuader de son étrange projet : « Laissons donc là Sarcey, lui écrit-elle, et son méchant troisième article, car c'est celui-là seul qui est en cause ici. Je ne me contentais pas simplement d'accepter les deux premiers ; je m'en déclarais très satisfaite. Il ne m'était d'ailleurs jamais venu à la pensée qu'on pût m'assigner un rang quelconque, le peu que j'ai produit ne permettant guère de me classer. Mes poésies ne sont à proprement parler que des échantillons. Le fameux troisième article lui-même ne m'a blessée que parce qu'il est déloyal (3). »

M[me] Ackermann paraît donc entièrement soumise aux volontés de M. Havet. Mais un second examen nous met en défiance. L'antithèse est facile à soutenir. Le poète demande des critiques, mais n'en tient presque aucun compte. Ne dut-il pas l'avouer, en envoyant son petit volume, le 5 janvier 1872 : « Vous y trouverez réunies les diverses petites pièces qui vous ont été soumises une à une. Elles n'ont malheureusement pas subi toutes les corrections que vous aviez demandées. J'ai fait ce que j'ai pu, mais la manière trop personnelle dont je conçois mes sujets ne me permet pas toujours d'entrer dans les

(1) Sarcey : *Le XIX[e] Siècle*, 25, 27, 28 août 1874.

(2) Lettre du 31 août 1874. On trouvera, p. 116, la lettre d'E. Havet.

(3) Sarcey dans ce troisième article disait : M[me] Ackermann a fait de beaux vers, tout le monde en fait, non un beau poème. C'est un philosophe qui écrit admirablement en vers. Le poète philosophe, c'est Vinot. Et il compare leurs Deux Prométhées ; et il fait des citations, l'imprudent.

vues qu'on me suggère, quelles qu'en soient d'ailleurs la justesse et l'excellence. »

L'autobiographie, aux yeux de M. Havet, exagérait l'impassibilité du poète et manquait « de précision chronologique ou géographique », et peut-être aussi de couleur : « Vous nous avez donné le dessin de votre vie au trait, sans colorer ni ombrer (1). » Mme Ackermann répond : « Vous me demandez des dates, en voici. Mort de mon père, 9 décembre 1833. Il avait 48 ans. Premier départ pour Berlin, 13 septembre 1838. Mort de ma mère, 19 septembre 1841. Elle avait 48 ans. Second départ pour Berlin, septembre 1841. Mariage, 21 novembre 1842. Arrivée à Nice, 17 août 1846. — La Rêverie, commune d'Elincourt Sainte-Marguerite, canton de Lassigny, arrondissement de Compiègne. Etes-vous content maintenant ? Pour achever de vous satisfaire, je retoucherai la dernière page. Elle en a besoin en effet, attendu qu'elle n'est pas la vérité complète. Quant à colorer mon récit, cela m'est absolument impossible. Ce n'est que dans son cœur ou dans son imagination qu'on prend la vivacité des teintes ; or, je n'ai jamais été ni sentimentale ni romanesque. »

Elle envoie bien quelques dates, fausses du reste (2), et quelques renseignements géographiques : mais elle les envoie pour lui seul et ne les fait point imprimer. Elle avait ses idées en matière d'imprécision biographique. Même sous sa forme actuelle, la dernière page mérite le reproche de M. Havet (3). Elle refuse enfin de colorer son récit (4). S'agit-il du *Prométhée*, de *Pascal*, de l'*Idéal*, elle apparaît indépendante et parfois effarouchée. La conclusion du Prométhée surprenait tout le monde. Mme d'Agoult en s'excusant — car le poète s'était ému, nous l'apprend : « Je n'avais aucun scrupule ni littéraire

(1) Cf. plus haut, p. 131. Lettres du 15 nov. et 18 nov. 1874.

(2) Mme Ackermann s'est mariée en 1843 et dut partir pour Berlin en 1839. Cf. plus haut, pp. 25 et 77.

(3) Une notice manuscrite est ainsi rédigée : « Contemplateur à la fois compatissant et indigné, je n'ai pas pu garder le silence. » Au-dessus de ces lignes sont écrits les mots « *j'étais souvent trop émue pour* » qui se trouvent dans la notice imprimée. Serait-ce la satisfaction promise à M. Havet ?

(4) Lui suggère-t-il une réponse de l'Homme à la Nature (cf. plus haut, p. 126), elle passe outre. Lui demande-t-il le cri de vie après le cri d'agonie (cf. plus haut, p. 127), elle refuse. (Lettre du 5 janvier 1872.)

ni autre. Mon ami Ronchaud, consulté par moi, n'avait qu'admiration. Mme Moët vient me dire qu'elle ne comprend pas bien les derniers vers, qu'elle en a parlé à M. Havet qui s'est rangé de son avis : le lendemain je rencontre chez elle M. Havet et je lui dis : « Si vous pensez cela, écrivez-en tout de suite à Mme Ackermann ; vous êtes son directeur spirituel, elle fera ce que vous lui conseillerez. Vous avez peut-être raison, etc., etc. » Rien de plus, rien de moins. Maintenant je dois à la vérité d'ajouter que M. Edouard Grenier, le poète, auteur lui aussi d'un Prométhée, et votre ami Dollfus, arrivé d'hier ici, admirateurs passionnés de votre poème m'ont communiqué spontanément, touchant cette fin, la même observation : un peu d'obscurité, d'incertitude (1). »

Nous savons d'autre part que M. Havet n'avait pas grand goût (2) pour l'hypothèse du Dieu-Bourreau. Mme Ackermann voulut bien préciser, non modifier sa conclusion. A propos de *Pascal*, elle ne suivit si bien les avis de son directeur (3) que parce qu'elle lui fait dire ce qu'elle voulait qu'il lui dît : « Je vous entends d'ici me tancer de m'être placée à un point de vue aussi impersonnel. Ce que vous cherchez avant tout sous le voile de la Poésie, c'est une âme humaine. Vous voulez des *cris* ; pour en produire je n'ai qu'à m'écouter, j'en regorge (4). »

Or il avait seulement remarqué que dans la pièce intitulée *Le Cri* (5) elle avait spontanément observé la loi du trait final. Il ne demandait pas de cris, et il trouva qu'elle en mettait trop. Fièrement, elle répondit le 9 octobre 1871 : « Je verrai à corriger les imperfections de versification que vous me signalez et que j'avais senties moi-même. Je vous accorderai bien aussi quelques développements ; mais en conscience, je ne puis tourner ma fin en prière. Quoi ! prier d'une façon quelconque ce Dieu-personne que j'ai en horreur ! Je me trouve en effet aux antipodes de Pascal. Mais arrivée là je n'ai plus à m'inquiéter de lui. Je suis tout simplement *moi*, c'est-à-dire ce que vous m'avez demandé d'être. »

(1) Lettre du 17 fév. 1866.
(2) Cf. plus haut, p. 129.
(3) Cf. plus haut la lettre du 11 juillet 1871, pp. 132 et 134.
(4) Lettre du 16 juillet 1871.
(5) Cf. plus haut, p. 133.

Quant à *l'Idéal*, il survécut au feu de M. Havet et fut publié plus tard avec l'assentiment de Sully-Prudhomme (1). Si elle ne donna pas à *l'Idéal* le même développement qu'au *Pascal* et le laissa inachevé, c'est que le sentiment lui paraissait de plus en plus entaché d'animalité. Elle aussi répugnait au rapprochement de l'ascète et du débauché. Elle n'était là-dessus que trop de l'avis d'Ernest Havet.

Disons plus : les rôles furent souvent renversés. L'auteur de *l'Hellénisme* qui n'était point pessimiste, écrivait : « C'est seulement depuis que l'esprit humain s'est dégagé des idées théologiques que le mal lui est devenu insupportable, et qu'il lui a déclaré une guerre qui ne s'arrêtera plus (2). » Ne songeait-il point à notre poète? Ailleurs il n'y a aucun doute. Lui-même, il avoue écrire selon Mme Ackermann. Comme elle l'avait félicité, le 27 février 1872, de l'endroit de son livre (3) où sortant de l'humanité, il s'élève au-dessus de la morale elle-même, le 1er mars 1872, il répondit : « Un ami avait été choqué de ce passage précisément qui vous a contentée, où je me laisse mener par Platon au-dessus de la morale même. J'accepte ici vos compliments sans embarras, parce que ce passage est tellement selon votre esprit que je crois bien que vous y êtes pour quelque chose. Je ne puis certainement préciser dans quelle mesure ; il est difficile de suivre la trace d'une idée qui s'infiltre dans un esprit ; mais j'ai tout lieu de soupçonner là une inspiration venue de vous et un témoignage de la secousse que le mouvement hardi de votre esprit a souvent donnée au mien. »

Ernest Havet montrait que l'incrédule peut comprendre, admirer le Juste de Platon, et, s'élevant au-dessus de toute religion, de toute morale, se perdre dans l'infini. Or, évitant les bas-fonds du pessimisme, du matérialisme, Mme Ackermann ne fut-elle pas toujours soucieuse d'ennoblir l'incrédulité? Le directeur aurait été dirigé à son tour.

La synthèse s'impose. Assurément M. Havet respecta toujours et parfois accepta la pensée de Mme Ackermann. Il se contenait

(1) Cf. Pierre Citoleux : *Revue des Poètes*.
(2) L'Hellénisme, tome Ier, pp. 324 et 325.
(3) Idem, p. 250. Cf. aussi pp. 218 à 219.

dans les limites d'une critique de texte ; et si son jugement sur *l'Idéal* nous déplaît, nous nous plaignons moins de ce qu'il a dit que de ce qu'il n'a pas dit. Certes Mme Ackermann était l'apôtre de la libre pensée. Mais où mettait-elle sa liberté? à déclarer ne pas pouvoir modifier quelques vers ou pousser le cri de vie — ce qui était fort possible, d'ailleurs — ; à laisser terne et imprécise son autobiographie, à conserver l'hypothèse d'un Dieu-bourreau. C'est tout. N'est-ce pas indépendance de femme qui maintient un détail et cède sur l'essentiel? Elle refusait de convertir en prière l'anathème du Dernier Mot. Mais elle avait remanié tout le poème pour l'orienter dans un sens qui lui agréait, sans doute, un sens nouveau, cependant. Enfin le Pascal qu'elle nous dépeint, c'est le Pascal de M. Havet, les objections qu'elle lui adresse, ce sont les objections de M. Havet. Il ne pouvait empêcher qu'elle ne cherchât à lui plaire, à deviner sa pensée, qu'elle ne se sentît rassurée dans l'impiété par la logique et la science du maître. Si elle paraît aller plus loin que son maître, n'est-ce pas que les *Origines* lui furent comme un tremplin dont elle s'élançait dans la mêlée philosophique? M. Havet ne fit pas violence à la pensée de Mme Ackermann et Mme Ackermann ne se fit pas violence pour suivre la pensée de M. Havet, mais elle la suivit.

Ernest Havet modifia peut-être la pensée de Mme Ackermann, du moins il l'encouragea ; et elle avait besoin d'encouragement. Notre poète eut le génie de l'abstraction, laquelle n'est point source féconde de poésie. Aussi son inspiration n'était pas de celles qui forcent les obstacles et se font jour. Il l'avoue dans les *Pensées d'une Solitaire* (1) et il n'a pas imprimé tous les aveux du *Journal* : « Chez moi la poésie ne coule pas à flots. Loin d'être un torrent, elle n'est tout au plus qu'une veine qui filtre et pleure à travers la roche épaisse. Je la recueille goutte à goutte ; et je suis toute heureuse lorsque je parviens à remplir quelques fioles (17 mars 1864). » — « Si j'ai rimé deux vers c'est par le pur effet du plus grand des hasards. Il faut croire que chez moi l'émotion poétique n'était pas bien intense, puis-

(1) Pensées d'une Solitaire : « Je sens se relâcher en moi... » p. 9. 20 mars 1866. « Il s'en est fallu de bien peu... » p. 12. 3 août 1864. « Ma flamme poétique... » pp. 57 et 58.

que je n'éprouvais pas le besoin de l'exprimer (1er janvier 1865). » — « Loin de me prendre au sérieux je ne me donnerai jamais que comme un simple dilettante, un amateur éclairé peut-être, mais à peu près impuissant. La preuve c'est que mon talent, tout petit qu'il est, est fait de pièces et de morceaux (22 janvier 1865). »

Mme Ackermann était toujours prête à se taire, pour peu qu'on ne l'écoutât point. M. Havet fit tout ce qui était en son pouvoir afin de lui donner le grand public et aussi ce public restreint qui aide à supporter l'attente et l'absence de l'autre. En octobre 1861 il essaya en vain de faire insérer dans la *Revue des Deux Mondes* les vers à Musset ; du moins lui procurait-il des lecteurs isolés, *Deschanel*, par exemple. Il lit ses poésies dans le salon de Vitry (1) ; et il lui fait entendre l'écho des applaudissements : « A peine étiez-vous parties, vous et Mme Moët, que naturellement on a parlé de vous. Naturellement aussi, j'ai dit de vos vers ce que j'en pense, de sorte qu'on m'a demandé d'en lire, et j'en ai lu. J'en ai lu très peu, à intervalles et en me faisant prier comme si j'étais l'auteur, convaincu qu'on ne fait valoir aux choses tout leur prix qu'en les refusant un peu. J'ai lu, entre autres pièces, *les Malheureux*... On avait été charmé du reste, là on s'est récrié d'admiration, tout le monde a dit que c'était superbe... Je n'ai pas lu tout haut la pièce à Musset, parce que je l'avais déjà fait lire tout bas à Deschanel pendant votre visite même. Il est extrêmement frappé de votre talent (2). »

Il lui parle des amis inconnus : « Je suis persuadé que plus d'âmes que vous ne croyez vous ont entendue. Il y a pour la poésie un succès de dedans que ne mesure pas le bruit du dehors (3). » Le 2 juin 1865 il lui communique avec empressement un billet de Sainte-Beuve : « M. Sainte-Beuve ayant occasion de m'écrire a mis à sa lettre ce post-scriptum : « J'ai vu » votre amie, Mme Ackermann. Elle *nous* a récité le Nuage. » C'est vraiment beau et d'une beauté lucrétienne. La philoso- » phie et la poésie se sont embrassées en elle. » Je ne sais si

(1) M. Havet habitait alors Vitry.

(2) Lettre du 17 nov. 1862.

(3) Lettre du 1er fév. 1864.

vous êtes encore sur notre horizon, mais Mme Moët à qui j'adresse ce billet, saura bien vous le faire tenir. C'est moi qui ai souligné le *nous*, vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait là plusieurs auditeurs. Il est bon d'ajouter pour Mme Moët qui ne sait peut-être pas très bien sa Bible que M. Sainte-Beuve fait allusion au verset, *Justitia et Pax osculatæ sunt*, la Justice et la Paix se sont embrassées. Voilà donc ce que signifiait L. Ackermann ! Lucretia Ackermann. »

Il fait lire l'édition de 1871 à Deschanel, à Doudey (1). Mme Ackermann prenait ainsi patience, jusqu'au jour où parut l'article de Caro qui lui donna enfin le grand public (2).

Chargé de lire ses œuvres manuscrites, même quand les observations sont les plus vives, comme pour *l'Idéal*, M. Havet sait critiquer le poème sans jamais décourager le poète. Partout au cours de cette correspondance apparaissent les louanges les plus délicates et les plus précises (3). Ayant relu les vers de *la Nature à l'Homme*, il écrit le 28 février 1870 : « Comme il arrive de tout ce qui est plein et pensé, j'ai trouvé qu'on le goûte encore plus à mesure qu'on les relit. Il y a des images qui laissent une trace profonde :

Je ne viens pas du fond de l'éternité morne
Pour aboutir à ton néant.

De tels vers n'ont peut-être pas été médités eux-mêmes, mais ils ne peuvent sortir que d'un esprit qui a médité longtemps, et traversé bien des choses et bien des siècles. *Moi qui ne suis au fond que la mère idolâtre...* Cela est d'une intensité de désir et d'action incomparable. Ce fils de la Nature dépasse bien le fils de Dieu des psaumes qui est pourtant déjà grand. J'ai une grande impatience de vous voir produire la réponse, et d'avoir l'ensemble du monument. »

Quand Mme Ackermann restait décontenancée par la critique pesante de Sarcey, pour lui rendre la confiance qu'elle était toujours près de perdre, il lui écrivit le 28 août 1874, une lettre qui

(1) Lettre du 16 janv. 1872.
(2) Mlle Read cite la lettre que Mme Ackermann reçut de M. Havet à cette occasion. Pensées d'une Solitaire, pp. XVIII et XIX.
(3) Cf. la lettre du 25 mai 1863.

réussit au delà de ce qu'il pouvait espérer : « J'ai lu, chère Madame, les trois articles, mais la fin me déconcerte au delà de ce que j'en puis dire et ne me permet plus de les prendre au sérieux. Jusque-là j'avais lu avec un vif intérêt, sinon avec satisfaction. Sarcey est de toute manière un critique considérable. Un article aussi étendu, même écrit avec mauvaise humeur, était encore un hommage, il n'a pu vous refuser ni le respect, ni l'admiration. Je lui ai su gré d'avoir cité de très jolis passages des contes et de les avoir goûtés. Que lui manque-t-il donc ? Le voici, je crois : c'est que lui qui sait si bien que la poésie est chose légère, ailée, sacrée, ne sent pas assez que la critique de la poésie doit l'être aussi elle-même dans une certaine mesure, et que les formes dogmatiques, les thèses arrêtées et démontrées à la façon des géomètres, ne lui conviennent en aucune façon. On est tout étonné par moments qu'avec un sens si droit, il se fourvoie complètement en vue de je ne sais quels principes. Ainsi, à propos de votre roi de Thulé, il se perd tout à fait et traite de médiocres des vers excellents, parce qu'ils ne sont pas conformes à certaines règles de versification de l'école moderne, règles à l'application desquelles Musset ne résisterait pas plus que vous.

» Mais son erreur la plus grave et qui vicie tout l'ensemble de ces trois articles, c'est de s'imaginer qu'on peut définir mathématiquement ce que c'est qu'être de premier ordre, ce que c'est qu'être poète ou ne l'être pas, et autres choses indéfinissables sur lesquelles il faut sentir et non argumenter.

» Il serait bien embarrassé, je crois, si on lui demandait de dire si Diderot est de premier ordre. Est-ce oui ? Mais on lui dirait : où est son Esprit des Lois ? où sont son Essai sur les Mœurs et ses tragédies ? sa Nouvelle Héloïse ? son Histoire naturelle ? qu'a-t-il fait qui soit un monument ? Dira-t-il non ? Mais comment aurait-il le courage de reléguer Diderot parmi les Thomas et les Marmontel ? On peut donc être de même ordre que les plus grands génies, quoiqu'étant autrement qu'eux.

» Et quant à ce que c'est qu'être poète, il a vivement senti et rendu comment Musset est poète, quel charme et quel trouble un ou deux vers de lui mettent en nous. Mais il ne trouvera pas

cela dans Lamartine, dans Hugo encore moins : ou bien donc ils ne seraient pas poètes, ou bien on est poète de plus d'une façon.

« Voilà, chère Madame, les réflexions que m'avaient inspirées cette étude grognonne, mais la fin fait tomber toutes les réflexions et m'ôte absolument l'envie de discuter. Qu'on vous jette Musset à la tête, passe encore, quoique vous n'ayez pas à être Musset, mais à être vous ; mais Gustave Vinot ! Il n'y a pas ombre de poésie dans tout ce qu'il cite : ce sont des vers d'écolier, faits absolument, dit fort bien Louis (1), comme on fait en classe des vers latins. Sarcey n'est plus Sarcey dès qu'il touche à son Vinot ; ce n'est plus un critique, c'est un maniaque. »

Enfin continuellement il l'excitait à écrire. Profitant des fins ou des commencements d'années, il demande des étrennes (2). A défaut de poésie, il réclame de la prose (3). « Pourquoi si peu ? » disait-on parfois à Mme Ackermann (4). Sans les exhortations de M. Havet, elle eût produit moins encore.

Mme Ackermann n'a point créé sa philosophie de toutes pièces. Pour la construire elle a dépouillé les bibliothèques. Elle s'inspira d'Eschyle, de Lucrèce, de Pascal, de Gœthe, de Musset.

Si elle était fière de se détacher des poètes adorateurs et chrétiens (5), elle n'était isolée ni parmi les poètes, ni surtout parmi les philosophes. Elle suit Vigny et accompagne Leconte de Lisle. Sa poésie est au service d'une doctrine considérable au XIXe siècle, l'irréligion scientifique. Elle ne fut point un penseur solitaire et elle le savait : « Ce qu'il y a de certain c'est que ce que j'ai écrit n'est ni très personnel, ni très neuf. Bien d'autres ont déjà pensé tout cela, sinon exprimé. Mon seul mérite, c'est d'avoir extrêmement soigné la forme que j'ai donnée à des idées qui courent vaguement dans les esprits cultivés (6). »

(1) M. Louis Havet.

(2) Lettres du 1er fév. 64 ; du 31 déc. 66 ; 29 déc. 67 ; 3 janv. 70.

(3) Faisant l'éloge de sa prose, il l'habituait à l'idée que le Journal, tout intime qu'il fut, pût se transformer en Pensées d'une Solitaire.

(4) Ma Vie, p. XVII.

(5) Idem, p. XVI.

(6) Lettre à Mlle Read, 10 janv. 1881.

Même sur la route frayée M[me] Ackermann a besoin de guide. Elle fut successivement dirigée par son père, son mari, Ernest Havet. Sans prétendre que si elle eût eu d'autres directeurs, elle aurait écrit de tout autres poésies, on peut se demander où elle se serait arrêtée, si M. Havet ne lui avait tendu la main. Il ne faudrait pas se laisser abuser par sa violence. Elle affirme les idées d'autrui avec une audace qui fait illusion. Mais c'est l'audace des enfants terribles ; ils sont les plus dociles.

Elle passa tard des lettres à la philosophie, et plus tard encore de la philosophie à la poésie philosophique. Comme Lamartine (1), en effet, elle mûrit longtemps sa pensée avant de la fixer dans ses vers ; et il lui arrivera, comme à Lamartine de composer des poèmes qui ne sont plus conformes à sa philosophie (2).

Mais, plus que Lamartine, elle vise à l'impersonnalité. L'a-t-elle atteinte ? Elle voulut détacher de soi sa philosophie. Y a-t-elle réussi ? Jusqu'à quel point son pessimisme est-il abstrait, est-il intime ?

Aussi après avoir montré la femme qu'elle fut, les lectures qu'elle fit, il est nécessaire de chercher quelle part dans les Poésies Philosophiques revient à sa vie, quelle part à sa science.

(1) Cf. La Poésie Philosophique au XIX[e] siècle. Lamartine.
(2) Les Paroles d'un Amant. Cf. plus loin, pp. 175 et 176.

TROISIÈME PARTIE

—

LES ŒUVRES

I

LE JOURNAL 1849-1869

PENSÉES D'UNE SOLITAIRE. 1882.

Dans son Journal Mme Ackermann ne s'est point inspirée de toutes ses lectures, ni dans ses Poésies de son Journal tout entier. Pour elle, réfléchir, c'était supprimer. Ayant le goût de l'abstraction, elle s'accommodait fort de principes simplifiés à l'excès. Avec les années, sa philosophie se rétrécissait. Les Pensées d'une Solitaire, publiées en 1882, ne sont qu'une image restreinte du Journal écrit de 1849 à 1869. Et comme la poésie ne saurait exprimer toutes les idées de la prose, Mme Ackermann, cédant aux doubles exigences de la poésie et de sa nature, ne mit dans ses vers qu'une part de sa philosophie.

En écrivant son Journal, elle ne laisse courir ni sa pensée ni sa plume. Elle condense ses idées et ne les développe pas. Le titre de *Pensées d'une Solitaire* convient donc au Journal, et s'il faut y chercher la matière de ses poèmes, cette matière est courte et ramassée. Ce fut réellement une pépinière d'où elle tira de jeunes plants pour les espacer et les laisser croître en pleine poésie.

Le Journal prépare les poèmes ; nous y trouvons indiquées par avance les phases du sentiment, de la pensée du poète et jusqu'à ce balancement hégélien qui fait osciller la doctrine de la thèse à l'antithèse, de la violence à la sérénité. Mais pour connaître exactement cette préparation, l'on doit consulter le Journal et non les Pensées d'une Solitaire qui sont le Journal bouleversé, étriqué et, par mainte suppression, dénaturé.

Quelques suppressions sont partielles. Mais ce qui reste de la pensée devient obscur et même autre. De tout un jugement

sur George Sand demeure une comparaison énigmatique (1). La Méditation devant le profil de Musset apparaît plus nette, dès qu'on rétablit le début (2). Ces mots, « nous mourons presque tous de mort violente... (3) » surprendront moins qui connaîtra la phrase précédente : « La vie n'est qu'une suite de sensations plus désagréables les unes que les autres jusqu'à celle qui les clôt et les surpasse toutes, de sorte qu'en sachant qu'elle est la dernière, nous la redoutons au lieu de la désirer. »

Il n'est pas inutile de savoir que les considérations générales sur l'art classique furent écrites à propos de Gœthe (4). Les exagérations de Banville firent déclarer à Mme Ackermann le 17 février 1862 qu'« en poésie il faut quelquefois savoir éteindre l'expression ». Banville nous étourdit par un cliquetis de rimes à propos de rien. De plus, son expression est exorbitante. Mais il n'y a pas d'excès sans une certaine puissance. Dans les jeunes poètes actuels la forme est exagérée, tandis que le fond se réduit à rien. Un sentiment vrai trouve sans effort son expression juste et naturelle. Il n'a besoin de rien forcer (5).

Parfois la suppression modifie la pensée. « En entrant dans la vie, la femme se met tout d'abord sous la conduite de ses sentiments... (6) » Or, au sentiment de la femme s'opposait l'idée de l'homme : « Dans la vie, l'homme se laisse mener par ses idées ; de là l'entêtement et souvent l'erreur de parti pris. » Plus tard, Mme Ackermann, qui se défiait du sentiment, voulut bien blâmer les égarements du cœur, mais non ceux de l'esprit. Pour le même motif, elle prive de sa conclusion telle pensée où elle déclare que les honnêtes femmes, si on leur ouvrait les portes de toutes les libertés, ne voudraient pas entrer (7). La voici : « Le dévouement et les sacrifices seront toujours le rôle de la femme. Ses tendances indiquent sa destinée. »

Non contente d'élaguer, elle coupe par le pied. Les réflexions politiques, rares d'ailleurs, sont écartées. Le 3 décembre 1851,

(1) Cf. plus haut, p. 131.
(2) Idem, p. 46.
(3) Pensées d'une Solitaire, p. 7. 22 fév. 1864.
(4) Cf. plus haut, p. 82.
(5) Pensées d'une Solitaire, p. 18.
(6) Idem, p. 10. 22 août 1852.
(7) Idem, p. 48. 20 janv. 1863.

elle écrivait : « Le coup d'État du président est un coup de tête qui rappelle ses anciennes équipées, elle est le comble de la folie, s'il n'a pas les moyens matériels de la mener à bonne fin et j'en doute. » Le 23 juin 1865, elle déclarait : « La première chose que je demande à une forme de gouvernement, c'est d'être possible. La République le sera peut-être quelque jour en France. Quant à présent, il n'y faut pas penser. » Elle garda pour soi ses prédictions. Par les Pensées d'une Solitaire, nous savions qu'elle parlait le langage de la critique. Toutefois, sa galerie de portraits était plus considérable encore. A Pascal, Lamartine, Hugo, Musset, viennent se joindre Lucrèce, Spinoza, Kant, Gœthe, Vigny, Shelley, Taine, Sainte-Beuve, Banville, Sand, D. Stern (1). Les réflexions philosophiques ne sont pas toutes retenues. Mme Ackermann, dans les Pensées d'une Solitaire comme dans les Poésies, masque son panthéisme. Désireuse de ne pas trop dépasser le Positivisme, elle conserve surtout ces négations dont parle Caro (2) ; et ne nous communique point en 1882 ce qu'elle empruntait vers 1860, à Spinoza et à Hegel. D'autre part, elle ne tenait pas sans doute à la gloire du moraliste. Les poésies sont plus dépouillées d'observation que les Pensées d'une Solitaire, et les Pensées d'une Solitaire que le Journal. Mais, plus encore que son pessimisme psychologique, elle dissimule son pessimisme intime. Elle écarte presque toutes les confidences sur sa personne (3) et principalement sur sa *vie sentimentale*.

Nous touchons là au point essentiel. Les Pensées d'une Soli-

(1) Nous n'avons pas encore eu l'occasion de citer son jugement sur Daniel Stern (Mme d'Agoult). Le voici : « Mme d'Agoult est un esprit grave qui a commis des légèretés. Le contraste est discordant. » 27 avril 1860. — « On voit que Mme D. S. s'est laissée irrésistiblement aller au bonheur de se diviniser dans Nélida et Diotime. Se vouer un culte quand on s'est si peu respectée ! Ce contraste me frappe moi qui incline en sens contraire. J'ai longtemps fait très bon marché de mes petits avantages physiques et intellectuels. Je les abandonnai, m'inquiétant peu de l'opinion que les autres en pouvaient avoir. En revanche j'ai peut-être exagéré le sentiment de ma dignité morale. J'ai toujours tenu à enlever la paille du côté du caractère. Je sentais que c'était là qu'était ma vraie personne. » 29 avril 1866. — Cf. plus loin, un autre jugement sur G. Sand. p. 125.

(2) Cf. plus haut, p. 109.

(3) Elle n'a publié qu'une partie de ses confidences sur la pauvreté de son inspiration (cf. plus haut, pp. 146 et 147) ; son goût pour la morale ; (cf. plus loin, p. 169, n. 6) ; son amour de la nature et des bêtes. (Cf. plus loin, p. 179.)

taire, comme l'autobiographie, nous feraient croire que M[me] Ackermann vécut surtout par l'intelligence, tant elle évite de parler de son cœur et du cœur. Le Journal nous montre qu'elle préféra d'abord le cœur à l'intelligence et nous explique pourquoi elle finit par préférer l'intelligence au cœur.

Grâce au Journal, nous pourrons préciser et parfois rétablir sa véritable philosophie. Grâce au Journal, nous verrons comment, de sacrifice en sacrifice, elle donnait à son œuvre — aux dépens de son inspiration — la beauté abstraite de l'unité.

Nous chercherons dans le Journal, d'abord une définition de la poésie, puis la doctrine qui servira de fond aux poèmes philosophiques.

Les problèmes de l'Esthétique n'ont guère préoccupé M[me] Ackermann ; et elle ne prit pas grand soin de coordonner ses idées. « L'artiste n'obéira jamais qu'à une esthétique instinctive et personnelle (1). » Et cependant, il est un anneau de la chaîne infinie ; son œuvre, suscitée par les œuvres précédentes, devient l'œuvre de tous (2). Tout cela n'est pas contradictoire, mais pourrait l'être.

Qu'est-ce que la poésie ? « La voix intérieure qui parle en nous (3) ». Cette voix est essentiellement harmonieuse. « L'inspiration ne fait qu'accentuer plus fortement les sons divers que rend notre âme... (4) » Le don du poète c'est d'éveiller par un simple accord dans les autres âmes des vibrations poétiques qui se prolongent à l'infini. » « Je n'écris pas, je chante, » dit-elle (5).

Parfois il lui semblait que la poésie ne devait pas être seulement de la musique. Ne serait-elle pas aussi la lumière ? « Quand j'étais jeune, ce que j'appelais inspiration n'était qu'une certaine disposition musicale ; j'éprouvais le besoin de chanter. Aujourd'hui, lorsque je compose, je ne sens plus qu'une plus grande lucidité ; je vois mieux (6). »

(1) Pensées d'une Solitaire, p. 11. 20 juin 1861.

(2) Idem, p. 9. Non datée.

(3) Idem, p. 52. 14 août 1861.

(4) Pensées d'une Solitaire, p. 37. 22 juillet 1861. Cf. p. 4 : « Il y a chez chacun de nous... » 3 août 1861.

(5) Journal, 14 août 1861 et 4 oct. 1866.

(6) Journal, 3 nov. 1852.

Un instant elle fut sur le point de dire, la poésie, c'est la vie : « Le langage de la poésie doit être aussi juste et aussi compréhensible que celui de la prose. Il doit seulement être plus imagé, plus enlevé surtout. C'est proprement un langage ailé (1). » Le langage poétique serait-il ailé, s'il n'était vivant ? Mais Mme Ackermann aimait trop l'abstraction pour chercher avec Lamartine (2) dans la complexité vivante le secret de la poésie. La poésie en son fond reste pour elle le rythme de l'âme.

Classique, notre poète laisse au travail son prix (3). « La poésie est un produit naturel. Si certaines natures produisent cette fleur-là spontanément, ce n'est pas à dire qu'il ne lui faille point de culture. Mais surtout point de systèmes. Laissez s'épanouir la rose dans toute la grâce de sa liberté (4). — Loin de demander au poète une grande étendue de pensée, je ne lui crierai que deux mots : de l'âme et de l'art ; et ce n'est pas être bien exigeant ; car l'âme n'est point une chose rare, et l'art s'acquiert (5). »

Ainsi Mme Ackermann ne demande point au poète une grande étendue de pensée. Et, en effet, il semble bien, qu'à son avis, la poésie philosophique ne saurait être originale. « Le poète a d'abord été un initiateur, aujourd'hui, il n'est plus qu'un écho (6). »

Dans des vers plus harmonieux que colorés, mais extrêmement soignés, le poète philosophe exprimera moins ses pensées que les pensées contemporaines, et moins les pensées contemporaines que leur répercussion sur son âme. « De l'âme et de l'art » telle est la poésie.

C'est pourquoi Mme Ackermann adopta une doctrine qui d'abord convint à son âme. Avant sa pensée, son cœur fut pessimiste et incrédule. Le 11 juillet 1859, elle notait dans son Journal que quelques-uns de nos sentiments « sont montés à

(1) Journal, 1er nov. 1863.

(2) La Poésie Philosophique au XIXe siècle. Lamartine.

(3) Cf. plus haut, p. 26.

(4) Journal, 28 juillet, 1861.

(5) Journal, 1er mars 1864.

(6) Pensées d'une Solitaire, p. 8.

l'horizon de notre âme sans que nous nous en soyons aperçus (1). » Ces sentiments ne sont-ils pas le Pessimisme et l'Incrédulité ? La satire de la dévotion se déploie à partir de 1860. Et si avant 1859 s'élabore le pessimisme du poète, c'est comme à son insu. La mélancolie est voisine de l'enthousiasme, la confiance de la tristesse. Il ne prend point parti avant 1859. Pessimisme, incrédulité, apparurent soudain dans son ciel intérieur. C'était des sentiments.

Le pessimisme de Mme Ackermann fut intime avant d'être humain, sentimental avant d'être intellectuel. Et ce pessimisme sentimental se présente très doux, presque souriant (2), voisin parfois de l'optimisme.

Mme Ackermann devint pessimiste parce que son cœur (3) fut longtemps inassouvi et peu de temps satisfait. Son mariage fut tardif ; — et elle eut un pessimisme de jeune fille (4) ; il dura peu ; — et elle eut un pessimisme de veuve. « Je n'aime plus à aimer. L'amour de P. (5) a ôté à toutes les autres affections le goût et la saveur. » La musique la remuait jusqu'en ses dernières profondeurs, et faisait reparaître au jour tous les débris de son cœur (6). Bien qu'elle dissimule ses qualités affectueuses, elle laisse passer cet aveu dans les Pensées d'une Solitaire. Quant au Journal, il nous montre l'amour comme un maître impérieux, surtout pour la femme : « Il n'y a pas de femme si raisonnable qu'elle soit, qui n'ait eu un moment dans sa vie, où elle aurait volontiers fait une folie (10 janvier 1852) — L'amour en entrant dans un cœur s'y fait sa place, s'il le trouve déjà rempli, il l'élargit (3 octobre 1852) — Il faut qu'un mari jeune soit bien peu aimable pour n'être pas aimé (20 décembre 1852). — La femme peut se passer d'aimer, mais non d'être aimée (30 avril 1864). » Ne connaissait-elle pas la toute-puissance des passions, celle qui comprenait que la jeunesse en était transformée : « Bien souvent, rien dans l'enfance ne peut

(1) Pensées d'une Solitaire, pp. 56 et 57.

(2) Cf. *In Memoriam*.

(3) Cf. plus haut, p. 66. A Florence elle reconnait que de son cœur jaillit une source abondante et vive.

(4) Cf. plus loin, p. 193. Premières Poésies.

(5) Paul Ackermann. — 21 sept. 1852.

(6) Pensées d'une Solitaire, p. 30. 10 fév. 1868.

faire prévoir ce que sera la jeunesse. A cette dernière époque, l'explosion des passions est si soudaine et si forte qu'elle fait taire les premiers instincts. Ce n'est guère que lorsque l'âme a repris son assiette et dans l'âge quasi mûr, qu'on en retrouve les traces. » (5 septembre 1853.)

D'ailleurs, elle ne voulait voir dans la passion qu'un besoin du cœur et non des sens. Ainsi, elle souffrit dans ses affections et eut, sinon de grands déchirements, du moins de grandes tristesses. Telle fut la cause première de son pessimisme.

Ce pessimisme, elle se le dissimula longtemps et le supporta toujours. D'abord, quand la violence de ses premiers regrets de veuve fut calmée, la douceur du souvenir (1) lui dorait sa solitude. Elle parut résignée à la mort du cœur (2). Vers 1859, le souvenir disparaissant comme un fantôme, elle sentit enfin le désarroi de son âme et la désolation de la mort : « Le mariage est le seul côté par où m'a été ouvert un jour sur la passion — un jour de souffrance » (13 décembre 1862). — « L'année qui se termine a été désastreuse. Est-ce que celle qui va commencer s'aviserait de lui ressembler ? Sans la connaître, je la crois capable de tout. » (31 décembre 1864.)

Mais elle eut toujours la force de se ressaisir : « Je suis entrée fort triste dans la solitude, mais je m'y suis rassérénée. » (13 décembre 1862). — « L'année se clôt, une autre commence. Que lui demanderais-je ? La paix. C'est le dernier désir des cœurs qui n'attendent plus rien. » (31 décembre 1863.) Et même après 1859, l'amour, quelque passager, quelque mortel qu'il soit, apparaît comme la joie la plus sublime. Avec quel élan d'émotion, de vie, parle-t-elle de la passion de Musset (3) ! Ne semble-t-elle pas envier le sort des enfants naturels : « Les enfants naturels sont des espèces de prédestinés. Ils ont ordinairement plus de talent et plus de chance dans la vie que les autres. Ils ont l'étincelle et l'étoile. » (30 septembre 1865.) Même en 1882, elle laisse imprimer la pensée du 3 juillet 1865 où elle montre l'attraction passionnée qui préside à leur conception, et adresse à l'Amour une invocation presque lyrique :

(1) Cf. plus loin, p. 150.
(2) Pensées d'une Solitaire, p. 45. « J'ai logé chez moi... » 18 oct. 1852.
(3) Pensées d'une Solitaire, p. 42.

« Amour, on a beau t'accuser et te maudire, c'est toujours toi qu'il faut aller demander la force et la flamme. »

Ce pessimisme, longtemps ignoré, eut toujours en soi son réconfort. Mais, n'est-ce pas déjà le développement tout hégélien du pessimisme sentimental des Poésies ? L'amour est la joie de l'homme (thèse), la mort est le spectre de l'amour (antithèse). En dépit des larmes et des désespoirs, l'Amour est la suprême consolation (synthèse). Le Journal annonce *l'Amour et la Mort.* Avec l'avance habituelle de la prose sur la poésie, la pensée du 3 juillet 1865 contient en germe les *Paroles d'un Amant* (1867).

Mme Ackermann connut la tendresse du cœur, non l'affolement des sens. Cette tendresse désemparée fit naître en son âme une mélancolie dont elle méconnut le caractère jusqu'en 1859. Ce fut néanmoins la cause initiale et vraie de son pessimisme. Si l'amour eût tenu ses promesses, elle n'eût jamais conçu ni les *Malheureux*, ni *le Cri.* Silencieusement le pessimisme remplit le vide de son cœur. Le pessimisme de tête, où elle donna plus tard, ne doit point nous celer le pessimisme sentimental qui seul l'explique et l'échauffe.

Pourquoi Mme Ackermann voulut-elle cacher cette cause première de son pessimisme ? Serait-ce pour le rendre moins individuel et partant plus philosophique ? — Non, car dans l'*Amour et la Mort*, les *Paroles d'un Amant*, *l'Idéal* enfin, elle sait généraliser les souffrances du cœur. C'était par défiance du sentiment. Le sentiment est tout imprégné d'animalité. Leopardi, Schopenhauer l'effrayèrent ; et le Journal nous montre le progrès de cet effroi. D'abord, elle craint la surprise des sens. « Pour que je me fie à l'honnêteté des femmes, il faut que cette honnêteté soit de tempérament. Les meilleurs principes du monde sont impuissants à garantir de certaines surprises des sens. » (5 février 1864).

Le 11 novembre 1864, la conviction est faite : « Ne me parlez pas de l'amour. Qu'y a-t-il au fond de ses enthousiasmes et de ses délires ? un animal qui veut s'accoupler. L'imagination a beau se mettre en frais, l'amour n'est que cela, c'est-à-dire une chose sale et honteuse. »

Toutes les formes de l'amour se ramènent à l'instinct sexuel : « Le sentiment n'est souvent qu'un prétexte pour lâcher la

bête (20 avril 1865.) — « La femme est destinée à perpétuer l'espèce. Elle s'y prend de toutes les manières pour réveiller cette idée chez l'homme. Voilà le fond vrai de toute sa coquetterie. » (29 avril 1866.) Le cœur est condamné : « Le cœur est plein de détours et de cachettes. » (29 mai 1866. L'homme est victime de la Nature : « En amour, que de déceptions, que de dupes ! Mais, en attendant, la Nature a fait son coup ; c'est tout ce qu'elle demande. » (30 janvier 1867.)

D'ailleurs, Mme Ackermann avait de temps en temps des rechutes sentimentales. Nous l'avons entendue demander à l'amour la force et la flamme (1) (juillet 1865.) Et si le 11 août 1865 elle traite l'amour d'illusion, c'est du moins l'illusion des cœurs jeunes et purs (2). La poésie accepte des idées que la prose a depuis longtemps délaissées. Lamartine expose dans *Jocelyn* une philosophie qu'il condamnait depuis le Voyage en Orient. Même en 1867 et en 1871, Mme Ackermann écrira les *Paroles d'un Amant*, *l'Idéal* ; et il faudra que M. Havet blâme le rapprochement de Pascal et de Musset pour qu'elle renonce à chanter l'amour, dont elle ne voulait plus entendre parler depuis le 11 novembre 1864.

Du moins, en 1882, le sacrifice du cœur était-il consommé ; et les *Pensées d'une Solitaire* pourraient nous donner le change sur les opinions passées de Mme Ackermann. Ne commencent-elles pas par établir la faillite du cœur ? « Combien le cœur de l'homme est insuffisant !... (3) » Cette maxime ne se trouve point dans le Journal, mais nous y trouvons cette autre, toute contraire : « Quelque vaste que puisse être un génie humain, il se sentira toujours incomplet, plein de lacunes, entouré d'obscurité. L'intelligence humaine est faible, elle est trouble malgré ses conquêtes. Par un seul côté, l'homme peut arriver à une entière plénitude, c'est le cœur. Il peut être aussi bon, aussi compatissant qu'un Dieu. S'il peut toucher par

(1) Cf. plus haut, p. 162.

(2) C'est à propos de George Sand. « George Sand m'est insupportable à présent dans les romans. Une vieille femme vicieuse et dépravée qui rabâche d'amour, cette illusion des cœurs jeunes et purs ! Elle est à fouetter. Je veux qu'un auteur ne soit pas en contradiction flagrante avec ce qu'il écrit. J'exige de lui un certain degré ou du moins une apparence de sincérité. »

(3) Pensées d'une Solitaire, p. 3.

un sentiment à l'infini, c'est certainement par la bonté. » (22 juin 1862).

Si l'on excepte quelques aveux significatifs (1) elle ne transcrit dans ses Pensées que la critique du sentiment. Ici, elle est étonnée des excès du cœur (2). Là elle raille la sensibilité de la femme, et nous laisse ignorer qu'elle raille non moins l'entêtement de l'homme (3). Elle se gardera bien d'avouer que l'austérité de sa morale pouvait se laisser fléchir : « Je pardonne une erreur aux femmes; car une erreur est souvent née d'un bon sentiment ; mais je n'en pardonne pas deux, la seconde est de la dépravation. » (27 avril 1860).

A côté du pessimisme sentimental et intime en apparaît un autre, qui disparaîtra des Poésies et que le Journal nous révèle : le pessimisme psychologique. Ce pessimisme est d'ailleurs très modéré ; de là sa disparition.

Vivant presque hors de la société, Mme Ackermann étudie l'humanité dans son propre cœur. Elle remarque le Mal sous ses deux formes, le vice et la souffrance. « L'homme n'a pas le droit d'être misanthrope. Au moindre retour sur lui-même, il trouvera en lui les germes plus ou moins étouffés de ces vices qui l'indignent dans l'espèce humaine. C'est surtout sur le chapitre des faiblesses qu'il ne peut pas sortir hors de l'humanité. » (10 août 1867).

En nous est un fond mauvais : « Il y a une vilaine variété de remords, c'est celui des bonnes actions. On s'en veut d'avoir été trop généreux, trop naïf. Mais on reconnaît en même temps que ces regrets sortent d'un fond mauvais ; et l'on a le remords de son remords. » (avril 1868.) Ce fond mauvais c'est l'égoïsme et l'animalité. Les bienfaits n'attachent personne si ce n'est le bienfaiteur (4). L'animalité surtout choque Mme Ackermann : « Dans nos instincts l'animalité domine. Elle s'y retranche comme en une place forte. N'est-ce pas une invitation à l'en expulser? » (30 janvier 1867.) C'est pourquoi elle déteste l'im-

(1) A propos de la musique, des enfants naturels, de Musset. Cf. plus haut, pp. 160 et 161.

(2) Pensées d'une Solitaire, pp. 7 et 8. « Quand le temps a passé... » 6 déc. 1851.

(3) Cf. plus haut, p. 156.

(4) Pensées d'une Solitaire, p. 23. 17 juin 1864.

moralité, particulièrement chez les « pauvres femmes de génie (1) ».

Voilà les vices de l'homme ; voici ses souffrances. Les déceptions d'abord : « Souvent les choses que nous désirons arrivent ; mais soyez bien certains qu'elles arrivent toujours de manière à nous faire le moins de plaisir possible. » (26 septembre 1865.) Mais presque tout le mal vient du désaccord de l'homme et de la femme. Bien que la femme n'ait qu'un désir, captiver l'homme, il en est « hélas ! la première victime (2) ». « La croix de l'homme c'est le plus souvent sa femme ; et c'est bien la plus vilaine forme que puisse prendre une croix. » (1er janvier 1863.)

Elle fait mainte remarque sur les mariages mal assortis. Tantôt c'est un « besoin de finir et un désir de commencer qui se rencontrent (3) ». Tantôt les époux « habitent, quant à l'esprit, des mondes différents et parfois même hostiles (4) ! » Ailleurs elle raille « nos mariages actuels de convenance et d'argent », qui produisent « une génération anémique de cœur et d'esprit (5) ». Quant à chercher le bonheur hors du mariage, « c'est se préparer d'infaillibles déceptions et des déchirements sans remède ». (13 décembre 1862.) Cette misérable vie, nous n'osons même pas en désirer la fin ; car la Nature nous a dotés « d'une irrémédiable lâcheté en face de la mort (6) ».

Ce pessimisme n'est pas très résistant. Si violente que soit la Mort, l'au-delà seul importe à l'homme ; et ici Mme Ackermann ne reproche à la Nature que l'agonie. Le mariage est parfois l'union. « Toutes les ardeurs du cœur humain trouvent leur emploi légitime dans le mariage. » (13 décembre 1862 (7).) Le mariage enfin a raison de l'animalité : « Pour que la femme honnête subisse l'approche de l'homme, il faut que cette approche lui soit imposée. La bassesse de la fonction disparaît ou plutôt se

(1) Pensées d'une Solitaire, p. 59. 20 août 1852.
(2) Idem, p. 15.
(3) Idem, p. 13. 30 avril 1864.
(4) Idem, p. 26.
(5) Idem, p. 17. 3 juillet 1865.
(6) Idem, p. 35. 20 mars 1865. Cf. Pensées d'une Solitaire. « Nous mourons presque tous... » 22 fév. 1864, p. 7 et « Il n'y a plus à reculer... » 25 mars 1864 p. 66.
(7) Cf. Pensées d'une Solitaire, p. 55. « Dans la société... » 22 août 1852.

transfigure dans la splendeur du devoir. » (14 juin 1865). Nos vices enfin ne sauraient désespérer Mme Ackermann qui est du siècle de Gœthe et de Vigny. Elle a confiance en l'homme. Aussi n'ose-t-elle guère invoquer ses observations morales contre la Destinée. Et ses poésies les laisseront de côté.

Après le pessimisme du cœur (1852 à 1865) se développe le pessimisme de l'esprit (1861 à 1866) et celui-ci fut déterminé par celui-là. Certes, Mme Ackermann eut toute jeune l'instinct de curiosité (1), et l'amour du vrai. Ce qu'elle reproche le plus aux dévots c'est leur aveuglement volontaire (2). Le libre penseur, au contraire, « c'est l'homme qui dans la recherche de la vérité n'est arrêté par aucune considération humaine ou divine (3). » Mais, si elle ne découvrit en cherchant la vérité que des motifs de tristesse, n'est-ce pas qu'elle cherchait, la tristesse au cœur ?

Eut-elle en effet la liberté de l'esprit ? Elle le déclarait, et elle le croyait. Son amour du vrai fut sincère. Mais il est des amours malheureuses. Elle reproche aux dévots leur aveuglement, et elle n'eut point l'aveuglement de la foi. Il en est d'autres. Elle écarte certaines croyances, l'immortalité de l'âme, la personnalité de Dieu avec une telle passion, elle ménage les droits du pessimisme avec une telle opiniâtreté qu'on peut douter de l'indépendance de son jugement.

D'ailleurs, la Vérité ne saurait la gagner aux raisonnements compliqués. Sa philosophie est une philosophie du bon sens. Elle a lu Spinoza, Kant, Hegel, Littré, Taine. Que retient-elle de ces lectures ? Peu de chose en somme. Elle eut la volonté de comprendre certains systèmes ; elle tenait à être instruite (4). Mais sa philosophie personnelle avait moins d'exigence que sa coquetterie intellectuelle. Quelques pages lui suffisent à développer sa doctrine. Le 20 juillet 1861, elle distinguait le petit et le grand bon sens. Celui-ci « est l'intelligence des devoirs et de la destinée (5) ». Grand ou petit, sa philosophie est celle du bon sens.

(1) Pierre CITOLEUX : *Revue des Poètes*, 10 déc. 1904, p. 265.

(2) Pensées d'une Solitaire, p. 22. « La plupart des gens... » 14 mai 1863. — Idem, p. 55. On dit à la Foi... » 29 mai 1866.

(3) Journal, 27 avril 1864.

(4) Cf. plus haut, p. 12.

(5) Pensées d'une Solitaire, p. 58. 20 juillet 1861.

Le bon sens s'arrête plus volontiers aux conséquences qu'aux principes. Elles sont plus palpables. Si Mme Ackermann étudie le panthéisme, elle se préoccupe moins de l'Être que du déterminisme, et moins du déterminisme même que de ses conséquences morales.

La passion, l'appel au bon sens, le souci des conséquences et de la morale n'ont rien que de très féminin ; et il ne faut pas l'oublier en étudiant cette philosophie qui n'aboutit au pessimisme que parce qu'elle en était partie.

Quelle sera la philosophie de Mme Ackermann? Le Spiritualisme par la personnalité de Dieu et l'immortalité de l'âme, le Matérialisme par l'animalité, lui faisaient également horreur. Le Positivisme et le Panthéisme, l'attirèrent ensemble, et le premier contint toujours le second (1). Le Positivisme lui fournissait un motif de plainte : l'ignorance finale. Le panthéisme de Spinoza et de Hegel, en identifiant le réel et le rationnel, atteignait l'absolu ; mais il permettait de nier l'immortalité individuelle et par la rigueur d'une Loi inflexible il fournissait au Pessimisme un nouvel argument. D'ailleurs, le panthéisme sourit au progrès. Un temps, Mme Ackermann accepta le Progrès. Puis elle se rapprocha de plus en plus du positivisme, lequel limitait le Progrès et favorisait davantage le pessimisme de la pensée.

Voici les principes panthéistes du Journal : « L'ordre de l'univers ne me suggère pas l'idée d'un suprême ordonnateur, mais bien celle d'une grande loi. (14 août 1861.) — Je suis plus que personne persuadée de la présence d'un principe divin dans l'univers ; mais mon esprit se refuse à lui prêter une existence distincte. (27 février 1863.) — Je crois à l'existence d'une force unique dans l'univers, lumière, calorique, magnétisme, etc. Elle tombe sous nos sens ou leur échappe. La pensée même n'est qu'une de ses transformations. Avec des organes appropriés il est probable que nous verrions penser comme nous saisirions dans la lumière les vibrations de l'éther. (20 janvier 1865.) — Une personnalité c'est de l'être condensé, fixé, circonscrit. Cette définition ne peut donc pas s'appliquer

(1) Cf. plus haut, pp. 109-112, le caractère négatif de ce panthéisme

à Dieu qui est tout l'Être. (5 juin 1866.) — Dieu agit, il ne crée pas. Le phénomène voilà son domaine. Le monde est un acte et non une œuvre. » (5 juin 1866.) Ainsi Dieu est immanent. Il n'y a ni Providence, ni Création. Il y a une force unique.

Ces déclarations sont courtes, plutôt négatives ; et laissent indéterminé l'Être. En revanche, elles sont accompagnées de considérants multipliés et passionnés. Ce n'était pas seulement l'esprit de Mme Ackermann, c'était son cœur qui préférait l'immanence à la transcendance de Dieu. Elle plaint et exècre tout à la fois un Dieu personnel : « Si Dieu existe, je ne voudrais point être à sa place... (1) »

« Ainsi vous êtes contents de Dieu, vous qui le proclamez adorable. On dirait à vous entendre que vous n'avez jamais éprouvé son indifférence ni sa haine. Il est vrai que vous comptez sur un autre monde pour réparer ses torts envers vous. Hélas, ce que nous voyons de son injustice en celui-ci nous suffit. Votre Dieu est jugé. (19 juin 1864.) — Si Dieu existait, ce serait un monstre. Il vaut mieux pour lui qu'il ne soit pas. C'est surtout plus moral. » (31 mai 1865.)

Les principes sont vite quittés pour les conséquences qui offrent plus de prise à l'imagination et à la passion. Ces conséquences sont la négation de l'immortalité, le déterminisme, une morale sans liberté ni sanction, le progrès.

Les métamorphoses incessantes de l'être rendent impossible toute survivance individuelle (2). Là encore le cœur est complice de l'esprit : « Je ne sais rien de plus épouvantable que la croyance à l'immortalité. Quoi ! La vie à perpétuité ! Pas de mérite qui puisse m'en délivrer ! Je passe à la Nature de m'avoir fait naître. Je suis un jeu de ses forces, un produit de ses caprices. Il est vrai, j'ai lutté, j'ai souffert. Ce fut l'affaire d'un instant. Je vais disparaître. Tout est oublié, pardonné, pourvu qu'il ne faille pas recommencer. Menacé d'immortalité ! Halte-là, Nature. Voilà qui passe la plaisanterie. Comment ! Je ne pourrais pas mourir en paix ? En plus de cette vie, une autre

(1) Pensées d'une Solitaire, p. 28 (sans date). Cf. toutes les apostrophes contre Dieu qui furent publiées dans les Pensées d'une Solitaire.

(2) Cf. plus haut, p. 110.

m'attendrait. Merci ! Qui que tu sois, garde ton immortalité pour toi, je n'en veux pas. » (11 juillet 1866).

Le déterminisme fut un point fixe dans la doctrine de Mme Ackermann. « Fatalité voilà le mot de l'Univers (1). » La liberté est une illusion de l'ignorance (2). Chaque homme est l'anneau d'une chaîne ; chaque idée en amène une autre. Tout se tient (3).

Sur cette base indiscutable pour elle reposa toujours une part de son pessimisme. L'homme est la victime lamentable des lois aveugles de l'Univers. Toutefois le déterminisme de la nature comporte plutôt l'humilité et la résignation. Le Pessimisme est un sentiment religieux. Pour être pessimiste, il faut faire de l'homme la pensée suprême de Dieu. Mme Ackermann s'en rend compte parfaitement ; et bien qu'elle tente une diversion « sur l'humilité chrétienne si orgueilleuse », non seulement l'orgueil du chrétien, mais l'orgueil du pessimiste est en cause. Aussi toutes les fois qu'elle songe au déterminisme universel, elle cesse de se plaindre. Notre destinée « perdue dans une pareille immensité, est tout à fait insignifiante (4) ». Le poète du *Prométhée* et du *Pascal* s'incline devant des lois souveraines.

Le déterminisme de Mme Ackermann, même aux prises avec la morale, reste inébranlé. Elle est fière de s'opposer sur ce point « à tous les philosophes (5) ». Cependant la morale est un des trois faibles de Mme Ackermann (6) ; et c'est la seule

(1) Pensées d'une Solitaire, p. 51. 26 avril 1866.

(2) Idem, p. 30, 26 avril 1866.

(3) Idem, pp. 9 et 10.

(4) Idem, p. 29. 30 déc. 1863.

(5) Cf. plus haut, p. 188.

(6) Journal : « J'ai trois faibles et je les confesse sans honte : la nature, la poésie et la vertu. » 30 janv. 67. Cf. plus haut, p. 157, n. 3 ; et p. 84. Elle écrivait dans son Journal : « Les mouvements du cœur ne se laissent pas commander. Ils dépendent de certaines attractions qu'on n'explique pas. Je comprends donc qu'on ne m'aime pas. Quant à ne pas m'estimer, j'en défie bien les gens de tous les partis. » 23 juin 1865. — « L'étroite vanité personnelle m'a toujours été étrangère. Je n'ai jamais eu d'autre but que de faire honneur à mon sexe et, s'il se pouvait, à mon espèce. La supériorité intellectuelle m'aurait paru misérable ; j'ai voulu y joindre la supériorité morale. Séparées, elles ne sont en effet que des moitiés d'une couronne qui n'est vraiment belle qu'entière. » 20 mars 1866. Cf. Pensées d'une Solitaire. « La sévérité de ma morale... » pp. 46, 47. 24 juillet 1863.

partie de sa philosophie qu'elle nous présente avec quelque suite.

Après avoir constaté l'austérité de Mme Ackermann, M. d'Haussonville ajoute : « Peut-être lui eût-on causé en effet quelque embarras si on lui eût demandé sur quel fondement s'appuyait cette morale, quelles lois en constituaient l'obligation, quelle en était la sanction (1). » Sans embarras, car elle avait beaucoup réfléchi sur tous ces points, elle eût répondu que le fondement de sa morale était le déterminisme, sa loi, la loi même de l'humanité, et qu'elle repoussait comme immorale toute sanction.

La sanction, à ses yeux, vicie toute morale et la rend intéressée, égoïste. Au Christianisme elle reproche incessamment son paradis et son enfer. Elle ne se défend pas, elle attaque (2) : « Pour que je puisse déclarer quelqu'un homme de bien, il faut que je le voie dans la complète indépendance de sa raison. Tant qu'il lui restera une ombre de préjugé religieux, je garderai des doutes à son égard. Il faut qu'il soit sans peur pour être reconnu sans reproche. C'est un calculateur qui additionne les bénéfices de sa vertu. Le bien doit être fait gratis pour être vraiment le bien. Le dévot ne songe qu'à placer à gros intérêt. » (2 décembre 1865.)

Sans sanction, sa morale est aussi sans liberté : « La liberté est une mauvaise plaisanterie. Il est évident que nos actes sont les produits de notre nature. Nous agissons selon ce que nous sommes. Demander de la vertu à un individu mal né, c'est vouloir cueillir des noix sur un pommier. Vous me direz que la vertu peut se greffer. — Oui, mais à la condition de rencontrer au moins une sève analogue. » (17 mars 1864.) On est vertueux par tempérament, disait-elle volontiers (3). Le déterminisme est le contraire du fatalisme. Loin de nous abandonner aux douceurs de l'irresponsabilité, elle reconnaît d'abord que la vertu se greffe ; et ensuite que la morale se passe diffi-

(1) Haussonville. Art. cité, p. 349.

(2) Cf. Pensées d'une Solitaire, pp. 16 et 57 « Les dévots s'évertuent contre la morale indépendante... » 2 déc. 1865.

(3) Cf. Pensées d'une Solitaire, pp. 46 et 47 « La sévérité de ma morale... » Cf. plus haut, p. 162.

cilement de l'effort. « Je regrette que la vertu ne soit le plus souvent que le résultat d'une lutte. Le combat suppose la possibilité de la défaite ; et je ne voudrais pas cette possibilité-là. » (20 avril 1865.) Ce n'est pas l'effort, c'est l'aléa qu'elle redoute. Comme Littré, d'ailleurs, elle recommande de multiplier les mobiles de bonnes actions. Dans la balance elle jette l'amour de l'indépendance du côté de la vertu (1).

Qu'est-ce que la vertu ? C'est la force de se conformer à l'évolution humaine. L'homme évolue de l'animalité à la spiritualité. Les sens, voilà l'ennemi. La loi morale est à la fois progressive et organique. Elle exprime à un moment donné l'état de la conscience humaine (2) ; et nous la trouvons en nous-mêmes : « L'homme est un être moral. A mesure qu'il se dégage de l'animalité, il entend plus distinctement la voix intérieure qui l'appelle au bien. En accomplissant le devoir, il ne fait qu'obéir à la loi de sa nature, loi qui se venge par le remords, quand elle a été blessée. La morale n'est pas imposée à l'homme par une puissance en dehors de lui, mais par ce législateur intérieur qui s'appelle la conscience et qui ne relève que de lui. » (30 décembre 1863.) Du reste le remords change de sens. Ce n'est plus le reproche d'une conscience libre, c'est l'humiliation d'une conscience esclave (3). En dehors de toute notion de culpabilité et de responsabilité, comme on admire la beauté, Mme Ackermann aime la vertu.

Pour exclure le remords, elle n'exclut pas la sévérité. Assimilant avec Spinoza le vice à la rage, elle veut que la société se défende contre l'un et l'autre. Puisque le vice contrarie l'évolution de l'humanité, il sort de l'engrenage et ne peut être que broyé.

Cette morale sera même la plus sévère qui soit. Le vice n'est plus seulement une erreur qui se peut expier et qu'on entrevoit avec la double auréole du repentir et du pardon. Il gêne le progrès. L'harmonie des sphères en est troublée. Tandis que le

(1) Cf. Pensées d'une Solitaire. « Nos passions et nos besoins... » pp. 12 et 13. 21 déc. 1862.

(2) Idem. « Il n'y a rien d'absolu... » pp. 21 et 22. 17 juin 1864.

(3) Pensées d'une Solitaire, p. 8. 17 avril 1865.

bien se fond dans le concert universel, le mal éclate comme une discordance qui se répercuterait à l'infini.

La morale de Mme Ackermann part du déterminisme et aboutit au progrès. Pour introduire le progrès dans son panthéisme, elle unit même Hegel à Spinoza. La Nature s'achemine vers un Idéal (1). Au milieu des agitations de la Nature, l'humanité ne reste pas stationnaire. Sorti de l'animalité, l'homme devient un être moral (2). Les mœurs s'adoucissent comme l'indique la répugnance croissante contre la peine de mort (3). Et la morale ne saurait être immuable (4).

Ainsi le progrès est la loi universelle; et Mme Ackermann est heureuse d'opposer le progrès à la Genèse biblique (5). Elle aime la vérité et aussi ses contre-coups.

Malheureusement le progrès est fâcheux pour le Pessimisme, non moins que pour la Genèse. Lorsque l'humanité invoque l'être futur et lui demande de songer à elle qui aura peiné pour lui frayer la voie (6), la théorie du progrès n'est pas loin de paraître consolante. Si nous ne sommes pas heureux, d'autres le seront et par nous. Mme Ackermann accepte les consolations du progrès comme antithèse, mais non à titre définitif. Du moins pour établir la synthèse et échapper à l'optimisme, elle dut se faire violence. La science, la philosophie, l'incrédulité, s'unissaient pour combattre l'immuable et proclamer le progrès. Ce fut même le plus rude assaut que soutint son pessimisme.

Pour concilier le progrès et le pessimisme en une construction synthétique, elle eut recours au Positivisme. Le Positivisme s'était présenté à elle en même temps que le panthéisme, et si dans le Journal elle donne d'abord au panthéisme une place prépondérante, le positivisme lui arrache néanmoins quelques aveux d'ignorance, de sorte qu'il pourra s'emparer en maître d'une pensée qu'il inquiéta toujours. Le 25 octobre 1861,

(1) Pensées d'une Solitaire, p. 6, 18 juin 1864.

(2) Cf. plus haut, p. 171, la pensée du 30 déc. 1863.

(3) Pensées d'une Solitaire, p. 5, 11 nov. 1864.

(4) Idem, pp. 21-22. « Il n'y a rien d'absolu... » 17 juin 1864.

(5) Idem, pp. 36-37. « A chaque création.... » 1er juin 1864.

(6) Idem, p. 6. « Quel est cet idéal... » 18 juin 1864. On peut remarquer que c'est en 1864 que Mme Ackermann se préoccupa le plus du progrès.

elle définit l'homme « un être qui ne sait rien et ne peut rien affirmer (1). » Le 25 janvier 1863 elle déclare : « j'ai cessé de chercher la vérité, car je sais que je ne la trouverais pas. »

Si en 1864, l'année où elle fut le plus entêtée de Progrès, elle affirme qu'il n'y a rien derrière les coulisses de la Nature (2), dès l'année suivante elle reconnaît que nous ne savons rien de science certaine : « En face de la plupart des phénomènes de la nature, le savant constate, mais il n'explique rien. » (7 juillet 1865).

Or le Positivisme permet le pessimisme, puisque l'esprit, avide de connaître, se heurte à l'inconnaissable. Ce sera même dans les Poésies la première forme du pessimisme de la pensée. D'ailleurs Mme Ackermann eut l'esprit trop pondéré pour ne pas supporter vaillamment l'ignorance de sa destinée. Son positivisme, comme déjà son panthéisme, s'arrêterait volontiers à la résignation.

Philosophe, Mme Ackermann se résigne ; femme, elle s'attache au pessimisme et y rattache son positivisme. Toute métaphysique est incertaine ; le panthéisme n'est plus qu'une hypothèse. L'hypothèse ne saurait avoir les exigences de la vérité qui est une. L'hypothèse doit être sociable. Aussi notre auteur présente, et dès 1864, à côté du panthéisme et du progrès, la doctrine du Dieu-bourreau (3). Bon gré mal gré, le pessimisme dirige sa pensée.

Le positivisme a un autre avantage. Non seulement il tolère le pessimisme, mais il offre pour une théorie du progrès la meilleure synthèse. Croire à l'existence future d'un être parfait et heureux, c'est rendre le pessimisme provisoire. Nier tout progrès, c'est renoncer aux bienfaits de la science. Mais cantonner la science parmi les phénomènes, c'est conserver un progrès humain qui suffit à notre dignité et à notre bonheur. Ce progrès positiviste sera exposé dans la poésie de l'*Homme* qui est pour la pensée ce que sont les *Paroles d'un Amant* pour le cœur : la synthèse de l'optimisme et du pessimisme. Dans le Journal Mme Ackermann n'a pas encore renoncé au pro

(1) Pensées d'une Solitaire, p. 11.
(2) Cf. plus loin, p. 177.
(3) Pensées d'une Solitaire. « Il semble vraiment qu'une volonté méchante... » pp. 31 et 32, 27 avril 1864.

grès absolu. Ce renoncement qui lui coûta, date de *l'Homme à la Nature* (1871). Seulement le Journal comme déjà les Extraits montre le Positivisme prenant peu à peu le pas sur le Panthéisme. Une de ses dernières pensées assimile la vérité à un rêve (1) : la réalité nous échappe.

La poésie devait suivre le même chemin que la prose. Le Positivisme et le Panthéisme se présentent ensemble : *Le Positivisme*. *Le Nuage*. Le panthéisme prend les devants : *La Nature à l'Homme*. Puis le progrès absolu est nié : *L'Homme à la Nature*. Le Positivisme devient maître : *De la Lumière*. *L'Homme*.

Ce pessimisme de l'esprit, appuyé, mi-partie sur le positivisme, mi-partie sur le panthéisme, n'apparaît dans les *Pensées d'une Solitaire* que mutilé. Publiées en 1882, quand l'évolution du poète était achevée, elles n'accueillent pas les déclarations panthéistes (2). Sans doute quelques-unes de ces négations qu'accepte le positivisme sont laissées, et elles impliquent parfois une affirmation. Pour nier la liberté, Mme Ackermann invoque par exemple « les lois inflexibles qui enchaînent toutes les manifestations de l'être (3) ». Cependant le panthéisme reste sous-entendu et comme facultatif. La morale même n'apparaît plus que dans ses grandes lignes, progressive, et humaine et aussi sans liberté ni sanction. Tous les passages où il nous est dit que l'humanité se dégage de l'animalité sont rayés. Paraissaient-ils suspects de matérialisme ? L'auteur n'hésite jamais à jeter du lest.

Même dans le Journal où cette philosophie se déploie davantage, elle est en somme simple et brève. Le positivisme ne saurait expliquer à lui seul la réserve de Mme Ackermann. Il expliquera le caractère négatif de sa doctrine, soit ! Mais elle a lu des ouvrages de physiologie, de biologie, de sociologie, d'exégèse religieuse. Or si elle invoque les travaux des savants, elle ne se les assimile pas. Elle s'approprie les conclusions et néglige les recherches. D'autre part elle passe vite des principes aux

(1) Pensées d'une Solitaire, pp. 67 à 68. « Quand je me représente... » 26 avril 1866.

(2) Cf. plus haut, p. 167.

(3) Pensées d'une Solitaire, p. 51. 26 avril 1866.

conséquences. N'est-ce pas que sa philosophie serait serve non seulement du positivisme mais du bon sens?

Elle est aussi passionnée. Dès qu'il s'agit de nier l'immortalité de l'âme, de consolider le pessimisme, le cœur vient au secours de l'esprit. L'esprit n'est peut-être pas la dupe du cœur; mais le cœur est du moins le complice de l'esprit.

D'ailleurs ni pessimisme de l'esprit ni pessimisme du cœur, ne sauraient expliquer le grand courroux de l'écrivain. Aussi est-on parfois surpris de la violence des Pensées (1). Cette exagération s'explique par la souffrance intime qui se trahit parfois, et aussi par les lectures de Mme Ackermann. L'exagération est facile à qui fréquente les seules idées et suit, au fond d'une bibliothèque, les caprices de son imagination que la pensée du Mal obsède. Ces violences seront plus fréquentes encore en poésie qu'en prose.

Pour les justifier, Mme Ackermann eut besoin de Pascal. En 1866, après avoir lu *les Pensées* elle eut une soudaine illumination; car elle comprit tout ce que le pessimisme pouvait tirer du tourment de l'Infini. Jusque-là ni le pessimisme du Cœur, ni le pessimisme de l'Esprit n'avaient leur principe dans le cœur, dans l'esprit même. L'amour était assombri par son contact avec la mort. En soi il était force, flamme et bonheur. Attristée sans doute par certaines conceptions philosophiques, la pensée ne portait pas encore dans ses entrailles son propre vautour. Avec le tourment de l'Infini tout changeait. L'amour devenait un désir affolé, et la pensée une curiosité haletante. Le 2 mars 1866, elle s'essayait à exprimer la misère de l'homme: « Les animaux me font envie; tout entiers à leurs instincts, ils n'ont pas ces aspirations qui nous trompent. Ils ne sont pas écartelés à deux mondes, comme dit Lamennais. »

Le 9 septembre 1866, elle avouait toute son admiration pour Pascal; et l'enthousiasme lui dictait la plus longue de ses Pensées (2). Dès ce moment l'*Idéal* était conçu. « Savoir, aimer, voilà les deux cris que l'homme jette à travers la vie. » (19 juin 1866.)

Cet enthousiasme ne soutint pas toujours Mme Ackermann. Elle

(1) Cf. Pensées d'une Solitaire. « Tout est pour le pire... » pp. 64-65. 29 déc. 1863. « Tout se liquide... » pp. 38-39. 13 mai 1864.

(2) Pensées d'une Solitaire, pp. 61 et 62.

avait bien trouvé une loi de désespérance, mais dans ses livres. Par elle-même, elle ignore les inquiétudes malsaines de Don Juan, le noble supplice de Pascal : elle était calme et pondérée. Aussi quand son intime chagrin fut apaisé, malgré les Pensées de Pascal, son courroux tomba. Ce qu'elle disait le 20 mars 1866 de son amour-propre, elle pourra plus tard le dire de son pessimisme : « Je m'enfonce et vais bientôt rester ensevelie dans l'indifférence absolue (1). »

Après avoir composé les chants désespérés de *Pascal* et de l'*Idéal*, elle fera une pièce plus sereine, l'*Homme* ; et ses derniers vers se borneront à constater qu'elle n'a rien su.

Parallèlement au pessimisme se développait l'incrédulité. Ce fut d'abord un sentiment. Mme Ackermann commença par avoir une horreur irréfléchie du Paradis chrétien (2). D'autre part elle ne reconnut son incrédulité que quand elle fut toute formée dans son âme. Le Journal contient à la date de 1852 une pensée avant-coureuse d'incrédulité (3). Mais cette pensée reste isolée, tandis qu'à partir de 1860 les réflexions irréligieuses se multiplieront.

Mme Ackermann souffrait dans son cœur et dans sa pensée. Or le Christianisme ne prétend-il pas nous dire ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut savoir. Le « rêveur galiléen » s'offre à nous consoler (4). Les religions nous expliquent ce qui se passe dans les coulisses de la nature. Consolations et explications sont repoussées. Le christianisme ne fait qu'accroître notre ignorance et notre souffrance.

La religion en effet est un mensonge. Les prêtres sont chargés de débiter des fables (5) ; et ces fables sont absurdes (6). Le surnaturel s'explique naturellement. La Genèse est un mythe (7). Les prophéties sont un besoin réalisé (8). La prédestination et

(1) Pensées d'une Solitaire, p. 9.
(2) Cf. plus loin p. 209.
(3) Cf. plus haut, p. 66.
(4) Pensées d'une Solitaire, p. 31.
(5) Idem, p. 26.
(6) Idem, p. 48.
(7) Cf. plus loin, p. 181.
(8) Pensées d'une Solitaire, p. 25, 2 déc. 1863.

le péché originel se réduisent au déterminisme et à l'hérédité (1). La croyance évolue et disparaîtra (2). Les religions ne sont-elles pas à la fois incompatibles avec la Science et avec l'ignorance ? « La foi disparaît devant la Science (3) ». « Il faut montrer à nu la nature et qu'il n'y a rien derrière elle. Toutes les religions s'entendent pour la représenter comme un décor et pour s'attribuer le droit d'expliquer ce qui se passe dans les coulisses et tous les ressorts que met en jeu le divin machiniste. C'est ce derrière de coulisse qui intrigue l'imagination. Tant qu'il ne sera pas évident que cet inconnu n'est qu'un grand vide, le rêve en prendra possession. C'est le domaine naturel de la superstition. » (1er juillet 1864.) « L'élément des religions, c'est l'ignorance. » Et cette ignorance même les condamne : « Elles imposent des croyances arrêtées et exclusives, lesquelles ne conviennent nullement à un être qui ne sait rien et ne peut rien affirmer (4). »

Ne parlez point à Mme Ackermann des consolations de la Religion ! Les procédés de Dieu le Père envers la race humaine et aussi envers son propre fils ne sont pas faits, selon elle, pour inspirer l'amour. Et si Jésus attire à lui tout l'amour du Chrétien (5), n'exagérons point la tendresse de Jésus. Il est dur envers sa mère (6) ; il est dur envers les hommes. Jésus peut être à la fois le Dieu des cœurs tendres et des fanatiques (7).

La religion est impitoyable. Elle nous persécute sur terre ; et après la mort nous damne : « Elle a proclamé les principes de la fraternité et de la charité. En revanche elle a ordonné et exécuté les plus affreux massacres qui aient affligé l'humanité : c'est même à peu près le seul bienfait réel que les hommes aient tiré d'elle. » (24 février 1865.) « Le Dieu des Chrétiens est un souverain inexorable ; auprès de lui il n'y a point de recours en grâce. Les condamnés à l'enfer en ont pour l'éter-

(1) Pensées d'une Solitaire, pp. 26-27, 15 août 1865.
(2) Idem, p. 42, 2 déc. 1865.
(3) Idem, p. 33.
(4) Idem, p. 11, 25 oct. 1861.
(5) Idem, p. 60, 9 août 1865.
(6) Idem, p. 54, 19 juin 1866.
(7) Idem, p. 64, 24 juill. 1863.

nité (1). » Aussi Mme Ackermann n'hésite-t-elle pas à dire : « La Religion ne transforme pas l'homme (2). »

Si la Religion ne transforme pas l'humanité, elle la déforme. Et, dans le Journal, le portrait du dévot n'a pas d'autre objet que de le montrer. Le dévot devient un être contre nature. Tous ses sentiments sont faussés : « Ces gens-là vivent dans un monde si peu humain, qu'il est permis de prendre à leur égard des sentiments qui ne le soient point (3). Il n'est pas jusqu'au langage qu'il ne faille changer. Et ces deux mots mêmes, vertu et malheur, prennent un autre sens quand c'est à eux qu'ils s'appliquent. » (30 juin 1865). Le dévot se persuade que l'homme est mauvais : « Le Christianisme a déformé l'âme humaine. A force de la dénoncer mauvaise et déchue, elle est parvenue à la faire telle. Approfondissant et appuyant sur tout, il va chercher jusque dans les dernières racines de nos pensées quelque chose de corrompu. Grâce à lui personne ne pourrait plus vivre à vœu ouvert, *voto aperto*. » (20 décembre 1860). — « Les dévots sont les malades imaginaires de l'âme. A force de s'occuper de leur santé morale, ils se créent des maladies réelles. Un esprit vraiment sain n'a pas de ces faiblesses-là. La vie antique ne les soupçonnait pas. » (9 août 1865). — « Dans l'incessante préoccupation de la santé de l'âme le dévot fouille tous les recoins de son cœur. Il descend jusque dans les racines de ses pensées et n'est satisfait que lorsqu'il y a découvert quelque fibre corrompue qu'il ne peut extirper. » (9 août 1865.)

Le pessimisme chrétien est trop fort pour Mme Ackermann. Elle ne croyait qu'à demi à la perversité des hommes. Peut-être a-t-elle jugé qu'on le voyait trop. Par égard pour le pessimisme, ces pensées ne furent pas publiées. Non seulement le dévot s'imagine être mauvais, il le devient. Egoïste, fanatique, hypocrite, lâche et poltron (4), il se moque de la vérité (5) et ignore le désintéressement. A la morale généreuse du libre

(1) Pensées d'une Solitaire, pp. 52-53.

(2) Idem, p. 14, 9 août 1865.

(3) Idem, p. 37. La suite ne fut pas imprimée. Cf. p. 17 : « Qui dit bon dévot... » 1er sept. 1865.

(4) Pensées d'une Solitaire, p. 21 (1er sept. 1865), p. 37 ; p. 59, 20 août 1865 ; p. 63, 3 déc. 1865 ; pp. 65 à 66, 9 août 1865.

(5) Cf. plus haut, p. 166.

penseur qui fait de la vertu pour rien, elle oppose la morale égoïste du chrétien (1). « On a beau parer les vertus des dévots du beau nom de charité, elles ne sont que l'égoïsme porté à son suprême degré. Faire son salut c'est s'aimer dans tout, malgré tout, par-dessus tout ; c'est rapporter tout à soi sous prétexte d'amour de Dieu. On m'objectera que c'est faire un bon usage de son égoïsme. Oui, mais je demanderais qu'on ne l'appelât pas vertu. » (30 juin 1865).

Si Mme Ackermann reproche tant à la morale chrétienne d'être intéressée, c'est qu'elle n'a point d'autres reproches à lui faire. La morale est même l'œuvre du Christianisme, elle l'avoue dans le secret de son Journal : « La religion durera encore assez pour que le progrès moral réalisé par l'homme lui permette de s'en passer. » (2 décembre 1863.) Elle souhaite seulement que l'humanité ait bientôt la force de battre sa nourrice. Enfin elle ne reproche jamais au christianisme son ascétisme. Le silence est un éloge. Mme Ackermann déteste trop l'animalité pour n'être pas chrétienne. La nature, plus que la religion, devait lui paraître immorale : « En fait de vertu, il ne s'agit pas d'aller contre la nature, mais de se placer au-dessus d'elle ; ce n'est pas un antagonisme mais bien une supériorité qu'il faut établir. » (14 juin 1865). N'acceptant pas la Religion, ne lui fallait-il pas à tout prix ne pas se brouiller avec la Nature?

En effet puisque le Christianisme aveugle et déforme l'humanité, il ne nous reste plus qu'à nous tourner vers la Nature. La vie naturelle et champêtre est la plus douce. Les arbres fruitiers sont une image vivante de la bonté (2). Les occupations agricoles émoussent les douleurs et les mécomptes. La terre communique « à l'homme un avant-goût de ce repos définitif qu'elle lui donnera quelque jour (3) ». Enfin un besoin de progrès se manifeste dans la nature et nous annonce de meilleurs destins. Mais cet optimisme n'est qu'une antithèse.

Voici la synthèse. La Nature nous donne le calme, soit ! Mais à la considérer de près, elle perd son charme. La Nature, c'est

(1) Cf. plus haut, p. 170.

(2) Pensées d'une Solitaire, p. 36, 13 août 1865.

(3) Idem, p. 47.

d'abord l'animalité. « Je suis tellement plongée dans la nature, si près de ces existences presque complètement engagées dans l'animalité, les paysans, qu'il me semble la voir à l'œuvre. » (2 mars 1866). La nature c'est l'insensibilité. Elle ne se soucie que de procréer (1). Le progrès de la Nature sera bientôt nié par l'homme. Du moins, tout insensible et inconsciente qu'elle est, la Nature vaut mieux que la Religion mensongère et perverse. Si elle ne nous veut pas de bien, elle ne nous fait aucun mal. Cette synthèse, nous la retrouverons dans *Prométhée* et dans *Pascal*.

L'irréligion de Mme Ackermann fut plus consistante que son pessimisme. Aussi n'eut-elle pas à multiplier les suppressions, en rédigeant les *Pensées d'une Solitaire*. Elle se contenta de ne pas dire tout le bien qu'elle pensait à contre-cœur de la morale chrétienne, et aussi de ne plus attaquer le pessimisme chrétien, par crainte sans doute de blesser le pessimisme même.

Dans les Poésies comme dans le Journal, le Christianisme apparaît donc faux et malfaisant.

Ainsi de 1852 à 1866 se manifeste dans le Journal toute une doctrine qui de 1862 à 1876 prendra la forme poétique ; ce qui vérifie encore cette loi que la prose prépare les voies philosophiques à la poésie (2). Bien plus, le Journal nous offre le canevas de quelques pièces. Les unes ne furent jamais écrites ; les autres le furent, mais après un long intervalle ; l'idée, nous le savons par Lamartine, naît lentement à la poésie. Et comme le tableau n'est pas toujours fidèle à l'esquisse, nous pourrons élucider certaines questions restées obscures.

Dans les *Pensées d'une Solitaire*, trois fragments, sur la liberté, sur la passion de Musset, sur l'immortalité du Souvenir (3) se terminent chacun par des vers, vers d'attente.

Le Journal ne contient-il pas déjà comme l'ébauche de *l'Homme?* « L'animalité est le début de l'humanité ! Nos grossièretés, nos vices sont des restes de cette fange première. L'innocence primitive de l'homme n'a jamais pu être que l'inconscience. C'est seulement lorsque la distinction du bien et du

(1) Cf. plus haut, Vigny, Leopardi, Schopenhauer.
(2) Cf. La Poésie philosophique au XIXe siècle, Lamartine.
(3) Pensées d'une Solitaire, pp. 30, 42 et 67.

mal s'est fait jour en lui qu'il a pu devenir coupable. La Genèse sous le voile du mythe a exprimé cette vérité profonde. » (25 septembre 1866.) Pour réaliser la première partie de son poème, Mme Ackermann n'eut qu'à joindre l'évolution intellectuelle à l'évolution morale. Dans la seconde partie, l'Homme trouve l'infini dans son cœur, il ose défier les cieux. Telle est la pensée du 22 juin 1862 (1). Certes le poète ne songe plus comme en 1862 à proclamer la supériorité du cœur sur l'intelligence, mais il retient que l'Homme peut toucher à l'Infini et se poser en face de Dieu.

Le grand poème de *Pascal* est en germe dans une pensée du 9 septembre 1866. Seulement Mme Ackermann dans cette pensée faisait œuvre critique. Elle nous présentait Pascal et ne se présentait pas avec lui. Précisément le premier poème de *Pascal*, soumis à M. Havet fut impersonnel, et le Journal nous aide à le reconstituer.

L'idée directrice du poème, c'est que Pascal a tout sacrifié à la Religion. « L'amant cède et le savant s'abîme. » Le jugement de 1866 se termine sur ces mots : « Il a fait le saut dans l'abîme. » Les divisions mêmes du poème se laissent pressentir dans le Journal. *Le Sphinx* c'est la lutte de Pascal et de l'énigme humaine : « Ce qui m'intéresse dans Pascal c'est une âme aux prises et qui combat... Comme il se débat sous le poids de son humanité !... Quels cris dans son impuissance ! » *La Croix*, du moins dans la première rédaction, c'était la paraphrase des Mystères de Jésus ; c'était, après la raison humiliée, l'ivresse du cœur. « Son seul recours fut d'accabler la raison. Elle terrassée, voyez comme il triomphe ! » *L'Inconnue* roule sur les amours supposées de Pascal et de Mlle de Roannez. « Il lui a suffi d'aimer un jour pour porter l'amour à ses plus nobles hauteurs. » Dans le Journal comme dans le poème, le savant est négligé. La *Quatrième partie* et le *Dernier Mot* ont un développement parallèle (2). La résignation et la malédiction qui les terminent ne sont point indiquées ici. Mais on y trouve la distinction entre le pessimisme de Pascal qui est humain et son Christianisme qui est absurde. « Au fond, quand Pascal gémit, c'est de nous qu'il s'agit. C'est l'homme qui parle par

(1) Cf. plus haut, pp. 163 et 164.
(2) Cf. plus haut, p. 136.

sa bouche. Soif de bonheur, invincible besoin de rattacher au ciel la chaîne de nos misères, quoi de plus humain ? Sur cette voie il rencontre de monstrueuses absurdités et passe outre... Plus de justice, plus de pitié, damnation d'un bout à l'autre de la création. » Ainsi nous ne trouvons dans le Journal ni les sarcasmes de *la Croix* ni les anathèmes du *Dernier Mot*, ni même la résignation de la *Quatrième Partie*. Mme Ackermann se borne à dresser la statue de Pascal. Si nous rétablissons la rédaction initiale de *la Croix*, et considérons la *Quatrième Partie* comme le *Dernier Mot* primitif, le poème nous apparaît comme une œuvre synthétique et impersonnelle, tel le *Moïse* de Vigny, où le poète n'interviendrait que pour conclure. Dans le Journal nous découvrons le plan qui nous permet de restaurer le monument en son intégrité première

Le Journal contient les esquisses de *la Nature à l'Homme* et de *l'Homme à la Nature*. Les Pensées les contiennent aussi, mais séparées et modifiées (1). Datée du 18 et du 19 juin 1864, cette double esquisse est peut-être plus importante que celle du *Pascal*. Elle nous avertit que Mme Ackermann n'ose pas encore renoncer au progrès.

Voici le plan de *la Nature à l'Homme* : « Quel est cet idéal, vers lequel la Nature s'achemine à travers le temps éternel et les formes infinies ? Nous ne sommes pas le terme de son évolution *et de ses efforts*. Ce n'est *pas* pour aboutir à *cette* misérable humanité qu'elle a pris son élan de si loin. *Non, nous ne serons qu'un échelon rompu sous ses pas*. O toi, qu'elle entrevoit, être futur, *à qui nous sommes sacrifiés*, *quelle sera ta forme, tes désirs*, *ta puissance ? Retiendras-tu quelque chose de nos misères ? Arrivé au sommet du possible*, songe à nous qui *avons aimé* et souffert pour *toi*, *à nous qui t'avons préparé l'arène où ta course va se déployer* (2). »

Les trois parties du poème sont indiquées : 1° l'Evolution de la nature n'a pas l'homme pour fin. Ce sont les mêmes mots, élan, effort, terme ; c'est déjà la même image :

> Je ne viens pas du fond de l'éternité morne
> Pour n'aboutir qu'à ton néant.

(1) Pensées d'une Solitaire, pp. 6 et 45.

(2) Nous écrivons en italique les mots qui furent changés ou supprimés en 1882.

2° Quel est donc cet Idéal ? Dans le Journal, Mme Ackermann se pose une interrogation. Dans le poème, elle y répond. Le fils de la Nature sera « libre et souverain », d'après la théorie de Hegel. 3° A cet idéal nous sommes sacrifiés ; du moins le bonheur futur sera fait de notre souffrance. Les âges feront

Un berceau pour les races futures
De nos limons accumulés.

La contre-partie est la doléance humaine. Voici la rédaction du Journal qui fut publiée avec de profondes modifications : « La Nature devrait s'attendrir en faveur de l'homme, puisque c'est lui seul qui l'aime, la comprend, la trouve belle. Tous les autres animaux n'ont pas de pensées pour elle. Enfermés dans le cercle de leurs besoins que demandent-ils à leur nourrice ? Des aliments. Nous seuls nous plongeons dans son sein avec délices et lui présentons le miroir de notre intelligence afin qu'elle s'y réfléchisse. »

Cette plainte de l'homme est devenue une strophe de la réponse :

Ne suis-je point encor seul à te trouver belle ?
J'ai compté tes trésors, j'atteste ton pouvoir ;
Et mon intelligence, ô Nature éternelle !
T'a tendu ton premier miroir.

Mais la plainte est enveloppée de deux développements : le progrès est nié ; la nature est maudite (1). En 1864, Mme Ackermann espère dans le progrès ; et elle paraît plutôt vouloir attendrir la Nature que l'insulter. Elle n'a donc point trouvé encore la véritable réponse de l'Homme, celle qui doit consolider le pessimisme. Voilà pourquoi le discours de la Nature qui est de novembre 1867 attendra sa réponse jusqu'en février 1871. La divergence du Journal et des Poésies nous aide à concevoir quelle lutte violente se livra dans l'âme de Mme Ackermann entre le Progrès et le Pessimisme. Le sacrifice du Progrès ne fut réellement consenti qu'en 1871. Si le sacrifice fut proclamé par la poésie, avant de l'être en prose, c'est qu'il n'y eut pas

(1) D'ordinaire Mme Ackermann ne maudit pas la nature ; et la malédiction ici n'est qu'antithétique. La synthèse est dans la pièce intitulée : *l'Homme*.

évolution d'une idée philosophique, mais sacrifice tardif d'une idée à une autre idée, sous l'influence du sentiment.

Si Mme Ackermann tira du Journal la matière de ses poésies; on est étonné de ce qu'elle y laissait d'inutilisé. Son pessimisme fut d'abord intime et psychologique. Or cette mélancolie d'une âme déçue, cette tristesse d'un observateur désenchanté, apparaîtront bien dans les *Contes* et les *Premières Poésies*; elles disparaîtront des *Poésies Philosophiques*, dussent ses cris sembler parfois sans cause, dussent aux minutieux détails succéder les généralités ambitieuses! Le vague ne l'effraie pas en poésie. Son incrédulité se dépouillera de toute érudition, de tout raisonnement. Pour la partager, il faut avoir la foi. Elle affirme sa morale, elle ne l'explique pas. Il était donc nécessaire de découvrir les dessous d'une poésie philosophique qui a trop d'unité pour n'avoir point été vigoureusement méditée, mais qui allait toujours se simplifiant, s'appauvrissant aussi.

L'abstraction fut à la fois la force et la faiblesse de Mme Ackermann. Comme elle aimait l'abstraction, elle ramena tous les sentiments, toutes les pensées au Sentiment, à la Pensée. Aimer, savoir furent les deux cris de son pessimisme. Quand le Sentiment et la Pensée se dressèrent en face l'un de l'autre, le Sentiment tomba. Restée seule, la Pensée finit par s'incliner. Le pessimisme s'abîme dans le scepticisme et dans l'indifférence (1). Le poète commença par jeter à travers les choses des avenues larges et débarrassées. Son œuvre eut alors la force de l'unité, la lumière de l'abstraction. Mais à trop s'élargir, les avenues devinrent un désert. Avec les choses disparaissaient la couleur et le mouvement. Poussée à bout, — et l'extrême logique plaisait à Mme Ackermann — l'abstraction c'est le vide et la mort.

Le Journal nous a permis de retrouver et de compléter la philosophie de Mme Ackermann. Cette philosophie paraissait tout intellectuelle; il nous a contraint de faire sa part au sentiment. Cette philosophie paraissait rudimentaire; il nous a restitué ce que l'abstraction avait successivement élagué ou détruit.

Mieux que les Poésies enfin, le Journal nous montre que la

(1) Cf. les derniers vers du poète.

pensée du poète se plia volontiers à la méthode hégélienne. *L'Amour et la Mort*, les poèmes de la Nature par leur développement même forcent l'antithèse qui paraît artificielle. Plus courtes, les Pensées nous indiquent que Mme Ackermann allait spontanément aux extrêmes, car elle est femme ; quitte à chercher ensuite le juste milieu, car elle est philosophe.

II

PREMIÈRES POÉSIES 1826-1841.

Les premiers vers de Victorine Choquet sont de 1826 : elle avait treize ans. Composés de 1826 à 1832 ces *vers de pensionnaire* (1) ne sont connus jusqu'ici que par quelques citations de Mme Ackermann à la fin de son autobiographie et de M. d'Haussonville dans la *Revue des Deux Mondes*. Publiés dans les Œuvres complètes (2) *les vers de jeune fille* s'échelonnent de 1832 à 1841, *Elan mystique* (1832), *Sainte Hélène* (1832), *Adieux à la Poésie* (1835), *Aux Femmes* (1835), *Le Départ* (13 septembre 1838), *A une Artiste* (1840), *Renoncement* (juin 1841).

Il faut détacher la pièce *A une Artiste*. Puisque l'humanité se trouve condamnée aux courtes amours et aux vains regrets,

> Le meilleur est encore en quelque étude austère
> De s'enfermer...

Le meilleur est un pis aller. Depuis l'âge de quinze ans, semble-t-il, Victorine Choquet chante parce qu'elle n'ose aimer. Pendant son mariage, elle se tait. En 1852, elle recommence à chanter : elle est veuve. Comme elle écrivait pour apaiser son cœur, en leur origine, sa poésie fut pessimiste, et son pessimisme sentimental.

Les Vers de Pensionnaire nous aident à connaître la femme et le poète que sera Victorine Choquet.

(1) Ils furent recueillis par sa sœur dans un petit album. Seules les dernières pièces, Un Souvenir d'enfance, Premier Penchant, un Bouquet, sont copiées de la main de Victorine et cousues au reste du manuscrit.

(2) A l'exception de Sainte-Hélène.

D'abord ils servent de texte au commentaire de l'autobiographie : « C'était en 1829, c'est-à-dire en pleine floraison romantique... La classe entière fut mise au régime de l'alexandrin (1). » Dans le Recueil est transcrite une composition : *La Jeune mère au tombeau de son fils*.

Lorsque mes soins calmaient ta première souffrance,
Interrogeant pour toi l'avenir incertain,
Souvent j'entrevoyais comme un spectre lointain !
Mais ton sourire seul écartait mes alarmes...
La foi parle à mon âme un langage divin
Je revois mon enfant : son céleste sourire
Me dit : « Je suis heureux. » Soudain ma plainte expire.
Oui, je le sens, bientôt je rejoindrai mon fils. (*Sans date.*)

En dépit de l'autobiograpie il semble bien qu'elle n'était pas la plus forte de la classe. Comme Boileau s'inclinait devant Molière, Victorine s'incline devant l'heureuse rivale, Hermine de Forges :

O toi, dont la Muse facile
Légèrement vole de fleur en fleur,
Hermine, dont les chants ont su toucher mon cœur,
Encourage ma voix débile...
J'ai comme toi dans le sacré vallon
Hasardé quelques pas timides.
Mais tandis que tes chants rapides
S'élevaient dans les Cieux sur l'aile d'Apollon,
Ma voix n'a soupiré qu'un son...
Dans le fond ignoré d'une triste campagne
Peut-être jusqu'à moi parviendront tes accords.
Qu'avec orgueil je pourrai dire alors :
Hermine fut ma compagne ! (2) (*Sans date.*)

C'était sans doute à quelque déception de pensionnaire qu'elle songeait, quand, à dix-neuf ans, elle se disait désabusée de la gloire (3). Quoi qu'il en soit, Mme Ackermann n'eut jamais en partage ni la facilité ni l'abondance ; et elle ignora toujours la jalousie.

(1) Ma Vie, p. v.

(2) Victorine Choquet mêle volontiers des septenaires aux vers de dix ou douze pieds.

(3) Puis j'ai sondé la gloire, autre rêve enchanté. *Elan mystique.*

« J'étais certainement au fond de nature religieuse », dit-elle (1). Les *Vers d'une Pensionnaire* nous offrent mêlées deux inspirations différentes, l'une religieuse, l'autre voltairienne. Lit-on certaines pièces, *Une autre Vie*, *Adieux d'une Religieuse à la France* (1826), *Adieu de Jeanne d'Arc*, *Mort de Jeanne d'Arc* (1830), l'on pense que si l'abbé Daubrée communiquait à Victorine Choquet ses cahiers de théologie, elle aurait pu en échange lui remettre ses cahiers de vers. Ne lui eussent-ils pas révélé la foi d'une petite fille? Un enfant meurt,

C'est un proscrit d'en haut, un ange au doux sourire. (*Sans date.*)

Ailleurs elle invoque son ange gardien :

Toi, qui sur moi veillas dès mon heure première,
Bon ange, dont la main doit me conduire au port.

Mme Ackermann crut en la bonté de Dieu vers 1826 :

Et lorsqu'à ta bonté, Dieu puissant ! je puis croire,
Lorsque tu me souris, dois-je verser des pleurs ?
(*Adieux d'une Religieuse.*)

On douterait même de son éducation voltairienne, si l'on ne songeait au début d'*Une autre Vie :*

Triste enfant du néant, que réclame la tombe,
L'Homme en mourant rêve à de plus beaux jours :
Mais c'est en vain, semblable à la fleur qui tombe,
Il périt pour toujours.
Du réveil des tombeaux la trompeuse espérance
Jusqu'au bord du cercueil le berce et le séduit,
Le hasard seul préside à sa naissance,
Et la mort le replonge en l'éternelle nuit.
Dans son orgueil ainsi parle l'impie.

Ce langage de l'impiété, elle le désapprouve (2), mais elle le connaît, et bientôt elle le parlera en son nom. *L'Homme* (1830) n'est que le développement des premiers vers d'*Une autre Vie*. Voici cette pièce :

Vil atome animé, pourquoi ces chants joyeux ?
La gaîté couronne ta tête,
Et dans l'ivresse d'une fête,
Une joie insensée étincelle en tes yeux.

(1) Ma Vie, p. VI.
(2) Mais moi que le Seigneur a couvert de son aile... (*sic*)

Sais-tu bien que tes chants d'allégresse (1)
Sont mêlés de cris, de soupirs ?
Et sais-tu qu'en vidant la coupe des plaisirs
Tu bois à longs flots la tristesse ?
Toujours un vêtement de deuil
Paraît sous tes fleurs éphémères
Et cache à tes regards la place d'un cercueil.
Léger grain de poussière
Que le néant a rejeté,
Ta vie est un jour sur la terre,
Tu n'es rien dans l'immensité !
Le faible insecte qui bourdonne
Sur les herbes des tombeaux,
La feuille que le vent d'automne
Arrache le soir aux rameaux,
La Source qui serpente à travers les roseaux,
Le jeune oiseau qui chante au printemps de l'année,
Hommes, a mieux compris que vous sa destinée.
Jouet de la douleur, tu naquis pour souffrir.
Ta voix est un chant de souffrance,
Ta vie est un soupir,
Ton rêve l'espérance.
Ta mère en gémissant te donna la naissance,
Tu fus le fils de ses douleurs,
Et tu saluas l'existence
Par un hymne de tes pleurs.
Gémis, gémis, élu de la misère !
Sous la main du malheur ton front s'est incliné.
Pour souffrir, pour pleurer, pour passer sur la terre
Dès tes premiers ans tu fus prédestiné (2).
Près d'un être adoré, tu sus doubler ta vie,
Dans ses bras, tu gémis, tu chantes tour à tour;
Mais les vents ont brisé cette tige chérie
Qui portait ton amour.
Tu demandes en vain à toute la nature
Ce bonheur que jadis l'espoir te promettait,
Cette beauté fragile et cette âme si pure
Et ce cœur qui t'entendait.
Mais le monde à ta voix garde un profond silence.

(1) Autre particularité : ce vers a neuf pieds.
(2) Vers de onze pieds.

Nul n'est sensible, hélas, qu'à sa propre douleur !
L'univers à tes yeux n'est qu'un désert immense,
Et tu trouves partout le vide de ton cœur.
Ainsi tout te séduit, te fuit ou t'abandonne.
Les regrets et l'ennui germent sur ton chemin
Sous le poids de tes maux ton corps usé succombe,
Et, goûtant de la nuit, le calme avant-coureur,
Ton œil se ferme enfin du sommeil de la tomb :
Réjouis-toi, vieillard, c'est ton premier bonheur.

Cette pièce n'est plus chrétienne. Du moins remarquons que cette même année 1830 les pièces religieuses se multiplient : *Adieu de Jeanne d'Arc*, *Mort de Jeanne d'Arc*. Elle n'a pas encore pris parti. Aux élans d'impiété succèdent les élans mystiques.

Mais l'inspiration de *l'Homme* est à la fois incrédule et pessimiste. Or il semble bien que, jeune fille ou jeune femme, Mme Ackermann fut toujours conduite à l'impiété par la douleur. Si elle redevenait heureuse, comme elle redeviendrait croyante ! Le 24 janvier 1831, elle écrivait :

Si mes jours échappaient aux serres du malheur,
Si sans avoir connu les périls de l'orage,
Mon frêle esquif regagnait le rivage
Où j'ai laissé mon cœur,
De ta divine Providence
Mon Dieu qu'avec ardeur je bénirais les lois !
Comme le Séraphin, je n'aurais plus de voix
Que pour chanter ta gloire et tes louanges.

Elincourt à Mathilde.

Puisque l'incrédulité paraît naître du pessimisme, quel fut ce pessimisme de pensionnaire ? Au bas de certaines pièces, elle écrit les mots *livre du Sentiment*, *livre des Tristes*. Et, en effet, le sentiment fut cause de sa tristesse. Elle ne semble pas avoir rencontré toute l'affection dont elle avait besoin, auprès de sa mère, d'abord.

C'est elle dont la sagesse
A dirigé mes premiers pas. *A ma bonne mère.*

Sa mère était sans doute plus sage que tendre ; et nous savons que Mme Ackermann plus tard, se plaignait de son indifférence (1). Enfin, vers quinze ans, elle rêva d'amour et

1. Pierre Citoleux. Art. cité pp. 265-266.

dut éprouver quelque déception. (*Premier Penchant.*)

Ni les chagrins, ni les maux, ni l'absence,
Ni les jours de plaisir, ni les jours de douleur,
Rien ne doit effacer la douce souvenance
Au premier rêve de mon cœur.
Ah ! donnez-moi ce bien auquel j'aspire,
Ce cœur qui m'aimait tant, me prit donc sans retour ?
Et ne pourrai-je plus rattacher sur ma lyre
Une corde pour l'amour ?
Que dis-je ? Ah ! quelle voix brisée !
Pour toujours ses accords sommeillent sous mes doigts,
On ne colore plus une image effacée,
Et l'on n'aime bien qu'une fois.
Notre premier penchant croissait avec notre âge,
Nous étions vieux amis, n'étant encor qu'enfants,
Et je l'aimais sans soins et sans partage
Avec une âme de quinze ans.
T'en souvient-il encore ? C'était un soir d'automne,
Les dépouilles des bois se brisaient sous nos pas,
Mon oreille écoutait le vent froid qui frissonne,
Et ton front incliné se penchait sur mon bras.
Je te vis pâlissant, et dans ta chevelure
Je crus voir passer la brise des tombeaux (1).
Tu me parlas ; ta voix divine et pure
Dans mon cœur a gravé ces mots :
Dans le frémissement de la feuille flétrie,
Dans les eaux du torrent précipitant son cours,
Dans la brise entends donc une voix qui nous crie
Qu'un sort pareil menace nos amours.
Si je cesse jamais de fixer ta tendresse,
Ha ! si nos sorts doivent se désunir
En holocauste à Dieu je t'offre ma jeunesse,
Permets-moi de mourir.
De la primitive patrie
Heureuse proscrite d'un jour
Mon âme passera de la mort à la vie
De l'amour à l'amour (2).

(1) Onze pieds.

(2) C'est l'avant-dernière pièce du recueil, et Victorine l'écrivit de sa main. Elle doit être de 1832.

Tu m'oublias pourtant après trois ans d'absence,
Et je ne mourus pas hélas de ma douleur.
Mais de la voix chérie la douce souvenance (1)
Comme un lointain écho retentit à mon cœur.
Lasse enfin de soupirs, d'espérance et de vie,
Lutteur déjà vaincu je porte mon fardeau,
Vers un passé voisin mon âme se replie
Jusques aux jours de mon berceau.

Sans doute Victorine Choquet brode autour de la réalité. Elle s'inspire de *Lucile* et du *Souvenir* de Musset, en des vers qui annoncent quelques strophes de *l'Amour et la Mort*. Sachons que dans une autre pièce intitulée *la Provence*, elle écrit

Je n'aimai qu'une fois et je n'ai qu'un pays.

N'est-elle pas plus amoureuse qu'elle n'est provençale ? En vers, peut-on avouer qu'on est d'origine picarde et sans amour ? L'enfance aime les fictions.

Cependant toute légende a un fond de vérité. Et Victorine Choquet parle trop souvent de vaines espérances et de déceptions pour n'avoir point eu son roman. Parfois elle unit son véritable pays, *Elincourt* (2) et son amour.

Champs d'Elincourt vous reverrai-je encore ?
Si mes jours échappaient aux serres du malheur,
Si, sans avoir connu les périls de l'orage,
Mon frêle esquif regagnait le rivage
Où j'ai laissé mon cœur,
Mon Dieu! qu'avec ardeur je bénirais les lois!...
Mais non, mon cœur n'a plus d'espoir... (3).

Enfin cet âge de quinze ans, ces trois ans d'absence ne les retrouvons-nous pas dans l'*Elan Mystique* (1832).

Alors j'avais quinze ans...
Aujourd'hui tout est su...

Alors c'est 1829. Aujourd'hui c'est 1832. Or, de 1829 à 1832 elle fut pensionnaire. Et ces trois ans d'absence sont précisément ces trois années de pension (4). Tout concorde.

(1) Vers faux.
(2) Cf. plus haut, p. 143.
(3) Elincourt à Mathilde, 24 janvier 1830.
(4) Cf. Ma Vie, p. VII.

Les ennuis de la séparation, le pressentiment de l'abandon, la tristesse d'une âme renfermée, inclinèrent Victorine Choquet une première fois au pessimisme. Elle écrivit *l'Homme*. Et pour marquer la fragilité des affections, l'isolement de la douleur, la jeune fille trouva des vers émus et vrais. Car ce pessimisme était né des premiers troubles de son cœur.

Les vers d'une pensionnaire nous annoncent quel poète devait être Mme Ackermann. Le rythme en est incertain. Or, le 12 août 1862, elle avouait à M. Havet que son instinct prosodique n'était pas très délicat. Les imitations sont fréquentes. Voici dérangés et arrangés des vers de Millevoye et de Gilbert :

Et semblable à la feuille de sa tige arrachée,
Je vais où me poussent les vents...
Au festin des humains la douleur me convie. (*La Provence*.)

Après les *Contes* seulement, elle se dégagera du pastiche. Si, malgré l'influence romantique, cette poésie n'est pas imagée, elle ne manque ni de chaleur ni de mouvement. Elle révèle surtout les deux qualités maîtresses du poète futur, la composition, l'impersonnalité. Sans digression, sans confidence, cette jeune fille de dix-sept ans nous montre depuis le berceau jusqu'à la tombe la misère de l'Homme. Ce pessimisme enfin n'est-ce pas déjà celui des *Malheureux ?* L'un et l'autre sont d'origine sentimentale, mais, par leur généralisation même, par le souci de la destinée, ils sont philosophiques.

De 1832 à 1840, Victorine Choquet sent croître son isolement, et, plus elle a besoin d'affection, plus elle devient sauvage. L'*Elan Mystique* (1832) est une biographie discrète. A quinze ans Victorine a rêvé d'amour et de gloire. A dix-neuf ans, elle se tourne vers Dieu. Elle apparaît telle qu'elle devait être à la Rêverie, méconnue de tous, parce que, plus que tous, elle avait la pudeur du sentiment.

Humble et fragile enfant, *cachant en moi ma flamme*,
J'ai tout interrogé dans les choses de l'âme.

Les *Adieux à la Poésie* (1835) sont d'une jeune fille à la fois fière et accablée de son isolement. La pièce intitulée *Aux Femmes* (1835) indique quelle était son attitude au château de Bélinglise. Répugnant aux danses et aux charades, elle atten-

dait l'heure de se dévouer à un époux et à des enfants. C'est déjà la pensée de son Journal : « Le dévouement et les sacrifices seront toujours le lot de la femme (1). » Mais elle n'a point encore horreur de la maternité. *Le Départ* (1838) nous apprend qu'elle quitta la France parce qu'elle n'avait point fait le mariage rêvé. *Le Renoncement* (1841) est d'une âme à la fois craintive et aimante.

Dans toutes ces pièces, Victorine Choquet apparaît triste, non désespérée. Elle a pu pleurer, elle n'a pas crié. Prudente et sage, elle résiste aux entraînements du cœur, et elle a la force de souffrir. D'autre part, si elle n'est pas incrédule, elle le devient. Rentrée à la Rêverie auprès d'un père voltairien, elle dut réfléchir aux leçons de l'abbé Daubrée ; et, tout en restant religieuse, — on ne va pas d'un bond à l'incrédulité — elle sentit que la foi lui était désormais impossible (2). Elle invoque encore Dieu (*Le Départ*) et croit l'âme immortelle (*A une Artiste*) ; mais les anges, les Séraphins l'ont abandonnée. L'impiété la guette.

Son art se perfectionne. Les imitations sont plus rares, mais toujours trop sensibles.

> Tu voudrais posséder, mais ici tout chancelle.
> Tu veux aimer toujours : mais la tombe est si près !
>
> *A une Artiste.*

C'est l'idée et le rythme de l'*Immortalité* de Lamartine :

> Il veut sonder le monde, et son œil est débile.
> Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile.

La versification, malgré la rime des épithètes et la dureté (3) de quelques sons est plus soignée. Certes, son style se colore peu. A Victor Hugo, elle emprunte non l'image, mais l'antithèse. Elle nous montre Napoléon à Sainte-Hélène « enseveli vivant », ou, Premier Consul,

> Jeune et déjà vieilli par des songes de gloire.

En revanche la composition est de plus en plus nette. Croit-elle

(1) Cf. plus haut, p. 156.
(2) Ma Vie, p. VI.
(3) Cf. ce vers : Tant il est vrai qu'ici cet autre astre immortel.

que Napoléon ne fut point empoisonné, elle ramasse ses arguments en quelques lignes :

> Non, le poison n'abrégea pas sa vie :
> Sous les canons anglais voir ses soldats mourants,
> Abandonner un trône, une patrie,
> Arène où sans rival il triompha vingt ans,
> Puis se voir relégué dans un coin de la Terre
> Comme un vain jouet brisé;
> Voir ses drapeaux souillés, son Aigle méprisé,
> Et là, sentir une âme encor vivante et fière,
> Que les malheurs n'ont pu flétrir,
> Et nourrir les chagrins d'un captif et d'un père,
> Que faut-il de plus pour mourir ?

Comme dans les Vers de Pensionnaire, Victorine Choquet sait passer des confidences ou plutôt des demi-confidences à l'impersonnalité. En même temps qu'impersonnelle, sa poésie devient abstraite et sobre. Elle dépouille le sentiment de ses nuances accidentelles et ne lui laisse qu'une épithète générale, l'éternelle douleur, l'immense désir, les vains regrets, les courtes amours, le choix irrévocable. Parfois l'abstraction donne à la pensée une délicate imprécision :

> Ah ! si mon âme allait, trop facile à s'éprendre,
> A l'entour d'un mensonge épanouir ses fleurs !
>
> (*Renoncement*.

Mais l'abstraction n'est ni vivante, ni vivifiante. Toutefois si elle peut conduire au verbiage, elle peut aussi mener à la sobriété. Pour Victorine Choquet, l'issue n'était pas douteuse. Sa manière devint plus concentrée. C'est déjà l'inspiration forte et contenue des Poésies Philosophiques. Aussi, plus tard, par delà les *Contes*, dont la forme plus molle et plus indécise ne convenait point à son talent, elle ira chercher, pour les mettre au seuil de ses Œuvres complètes, les Premières Poésies. Elle y reconnaissait sa marque : la force par l'abstraction.

III

IN MEMORIAM. — LES CONTES (1850-1853).

Les vers *In Memoriam* (août 1850, mai 1851, mai 1852), les *Contes* commencés en octobre 1852, terminés en décembre 1853 (1) sont de la même inspiration. Mme Ackermann les composait après la mort de son mari et avant ses études philosophiques.

C'est la poésie du Souvenir, mais non de la Douleur. Après le souvenir déchirant, vient le souvenir charmant, on revit son passé. Mais on ne peut sans cesse revivre, le souvenir s'efface et meurt (2). In Memoriam, les Contes appartiennent à la seconde période. Le charme du souvenir vient d'en bannir le désespoir. Mme Ackermann n'a plus le pessimisme de sa jeunesse; elle n'a pas encore le pessimisme de son âge mûr.

In Memoriam nous montre la veuve de plusieurs années. « Son cœur s'est apaisé. » Rêvant « aux temps aimés », elle sourit. La nature l'enchante. Elle ne dirait pas avec Pascal : « Le temps et mon humeur ont peu de liaison. J'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans de moi (3). » Les lacs brumeux d'Allemagne l'attristeraient et réveilleraient sa douleur. L'éclat du ciel pur de Nice lui cause une joie intérieure qu'elle se reproche presque comme une infidélité. Elle goûte aussi d'autres joies. N'est-elle pas propriétaire ? Bien qu'elle trouve le moi haïssable, elle se surprend à écrire :

Aux pieds des monts, voici ma colline abritée,
Mes figuiers, ma maison.

(1) Cf. Autobiographie, p. xiv, note et *Contes*. Epilogue, p. 178. Nous renvoyons à l'édit. Hachette de 1863.

(2) Cf. plus loin, p. 210.

(3) Pensées. Ed. Havet. Art. VI, pensée 47.

N'est-elle pas indépendante ? C'est l'époque de ses grands voyages. Aujourd'hui à Nice, demain à Painswick, bientôt à Florence. On est même surpris de trouver au début de sa triade élégiaque comme un cri de triomphe :

> J'aime à changer de cieux, de climat, de lumière.

La poésie de la veuve est moins sombre que la poésie de la jeune fille. Il y avait dans *Le Départ*, dans *Renoncement*, une tristesse morne qui nous faisait craindre le suicide d'une âme. Depuis sur le poète a passé la mort, mais aussi le bonheur ; et des belles journées éteintes les derniers reflets illuminent sa poésie.

Aucune préoccupation philosophique ne se manifeste encore. Mme Ackermann n'a pas l'incrédulité raisonnée qu'elle aura plus tard, en écrivant *Prométhée* ou *Pascal*. Elle a passé de la foi précise (1826-1832) à la religion vague (1832-1840), et pendant son mariage (1844-47) de la religion vague à l'indifférence religieuse. La douleur semble ne l'avoir ni éloignée ni rapprochée de Dieu (1). C'est à la nature et non à Dieu qu'elle se laisse consoler. Cette Nature dont elle ne cesse de subir les séductions, rien ne fait prévoir qu'elle en flétrira la froideur. Alors, elle n'a point de doctrine.

La lecture des *Contes* ne fera que préciser ces diverses impressions.

Pourquoi Mme Ackermann choisit-elle la forme un peu surannée des contes de Marot et de La Fontaine ? Le pastiche est une gêne ; et l'imitation continuelle d'un style convenu paralyse le libre mouvement de la pensée. D'autre part, le conte demande de l'aisance et de l'abandon. Or, l'inspiration de notre poète est plus forte que facile :

> De mon cerveau si je tire à grand peine
> Tant bien que mal, quelques cents vers ici,
> C'est déjà trop ; la muse hors d'haleine
> Demande grâce et le public aussi (2).

Le ton plaisant et badin du Conte lui convient mal. Elle est

(1) Cf. plus haut, p. 66, les pensées écrites à Florence.
(2) Contes. Savitri, p. 8.

née sérieuse : et certaines personnes ne devraient jamais rire : elles ne savent pas. Le conte gaulois enfin brave l'honnêteté : et Mme Ackermann, dès les premiers vers, nous avertit qu'elle ne chante que « les amours décentes (1) ».

Pourquoi donc écrit-elle des Contes ? Ce n'est pas seulement par engouement pour un genre cher à La Fontaine, dont elle étudia d'ailleurs moins les contes que les fables (2). C'est d'abord par modestie.

> Je vais chantant, mais très bas toutefois.
> Plus haut qu'un conte il n'est sûr à ma voix
> De se lancer... (3)

Le pastiche est un carcan, mais c'est un soutien. Il lui permettait aussi de parler notre ancienne langue et, en la parlant, de rendre hommage à Paul Ackermann, philologue distingué, qui la lui avait apprise. Enfin et surtout les vieux contes l'attiraient, parce qu'ils traitaient d'aventures amoureuses. Alors, elle ne s'intéresse qu'à l'amour, l'amour légitime, il est vrai, l'amour toutefois. Elle écrit des contes pour broder à la gauloise des histoires orientales de félicité conjugale, c'est-à-dire sous une forme voilée, raconter les joies de son mariage. Les Contes devenaient ainsi, — et c'est la seule qu'elle se permette — une confession impersonnelle. Lus de cette sorte, les Contes prennent un intérêt particulier. Mme Ackermann fut toujours très sobre de détails sur les siens (4), et sur elle-même. Les Contes nous font pénétrer dans son intimité, et précisément à l'époque de sa vie qui nous échappe le plus, celle de son bonheur.

Après avoir lu les vers *In Memoriam*, on ne saurait être surpris par la gaieté des *Contes*. Mais à cette gaieté nous trouverons deux causes nouvelles : le plaisir d'écrire, le plaisir de lire. Mme Ackermann sent renaître sa verve (5). Même dédai-

(1) Contes, p. 4. Cf. plus loin, Sakountala, p. 52. « D'ailleurs ma muse (elle est un peu bornée) sans la vertu ne comprend pas l'amour. »

(2) Cf. plus haut, pp. 27 et 28.

(3) Contes, p. 5.

(4) Elle écrivait à Ernest Havet à propos de son autobiographie : « Je croyais m'être suffisamment épanchée sur mon propre compte. Quant aux autres, je me suis fait un devoir d'être discrète à leur égard. En lisant des autobiographies, j'ai eu si souvent sujet de les plaindre, ces pauvres autres ! » (Lettre du 17 nov. 1874.)

(5) Cf. Autobiographie.

gnée du public, — elle le dit avant l'impression — l'art divin l'enchanterait (1). L'Épilogue nous la montre toute rassérénée, au milieu de ses livres.

Sous mes oliviers verts, en mon riant séjour,
Quand vous me croyez seul (*sic*), j'ai bonne compagnie.

Elle lit, non les philosophes et les savants, mais les conteurs français :

Ceux-là ce sont mes rois, mes dieux et davantage (2).

Les autres causes de son amertume dissipée nous sont connues. C'est d'abord le sourire de la nature (3). C'est surtout la douceur du souvenir. Elle ne donnerait pas ses amours pour racheter ses souffrances :

Un doux parfum au fond du cœur en reste.
Ne pût-on boire à la coupe céleste
Qu'une gorgée, ah ! buvez-y toujours (4).

Le souvenir qu'elle maudira est aujourd'hui béni.

La mémoire est le coffret parfumé
Où tient notre âme un trésor enfermé ;
Encore émue, en hâte elle y dépose
Joie et douleur, amour et toute chose,
Cendres, hélas! mais cendres de grand prix (5).

Heureuse de se souvenir, dans chacun de ses Contes, elle narre sa propre histoire. Savitri négligée des galants et qui part chercher au loin l'époux qui ne vient pas,

— le changement de lieu plaît au bel âge —

n'est-ce point un peu Victorine Choquet rencontrant à Berlin Paul Ackermann? Et quand Savitri avoue à son père qu'après bien des hésitations, elle consent à épouser Savatjan pour sa moralité, nous reconnaissons l'austérité de notre poète :

Car dans ce choix par mon cœur débattu
Je ne songeais qu'à sa seule vertu.

(1) Contes, p. 4.
(2) Contes, pp. 177, 178.
(3) Cf. Contes. Mai s'ouvrait, dans le Nord mois charmant... p. 150.
(4) Idem, p. 58.
(5) Idem, pp. 63, 64.

A d'autre charme évitant de me rendre,
De celui-là je n'ai su me défendre (1).

« Je l'aurais aimée négresse (2). » disait, nous l'avons vu, Paul Ackermann à sa femme. Elle reprend cette pensée pour le compte de son héroïne.

Oui, je le crois, si le ciel par erreur
L'eût créé laid, mais laid à faire peur,
Mon cœur de même aurait pu s'en éprendre (3).

Vertueux, jeune, beau, mais pauvre, « de deuil entouré et sans patrie », Savatjan n'est-il pas celui que M[me] Ackermann appelait son Français et qui *se périssait* à Berlin? (4) Les deux jeunes gens de l'*Entrevue Nocturne* qui refusent l'un et l'autre de se marier tant qu'ils ne se sont pas vus, ressemblent fort à Paul et à Louise Ackermann. Songeant à elle-même, elle chante d'ordinaire les hésitations, les atermoiements et les victoires tardives de l'amour. (*Sakountala — Le Chasseur Malheureux*.) Pour être tardives, les victoires de l'amour n'en sont pas moins certaines; nul ne peut lui résister. (*L'Ermite.*) Elle-même y céda.

Quelquefois, au cours du récit, le poète intervient :

Autour des cœurs qui vous servent de tombe
Vous retournez errer à certains jours,
Chers revenants, ô défuntes amours! (5)

Elle déplore la brièveté de son bonheur :

La joie, hélas! est de si court passage,
Elle est si peu coutumière, ici-bas!...
Nul n'a le temps d'apprendre son langage.
Je le comprends, mais ne le parle pas (6).

Parfois, elle donne un conseil :

Si vous perdez l'objet de vos tendresses,
Fuyez les lieux où vous avez aimé! (7)

(1) Contes, p. 17.
(2) *Revue des Poètes*, 10 déc. 1904, p. 269.
(3) Contes, p. 17.
(4) Cf. plus haut, p. 9.
(5) Contes. Sakountala, p. 70.
(6) Idem. Savitri, p. 26.
(7) Sakountala, p. 87. Elle exprime la même idée dans *In Memoriam*.

Mais ce sont surtout les délicats plaisirs des amours vertueuses, amours des fiancés, amours des époux que le poète nous dépeint avec tout son cœur. La jeune fille a quinze ans,

Le cœur avec les sens
De compagnie à cet âge sommeille,
Somme léger et qu'une mouche éveille (1).

Elle attend le prince charmant, « bien né »,

D'humeur facile, élégant, bien tourné,
Jeune surtout, point bourru, point volage,
D'une âme noble, avec un beau visage,
D'un regard tendre, avec un cœur aimant (2).

S'il tarde, elle inquiète sa famille et commence à maigrir.

La princesse gagna
Qu'on la traita de folle, et comme telle
Vous la purgea, rafraîchit et saigna...
Chaque matin, on voyait défleurir,
Un charme ou deux... (3).

Mais que le prince paraisse, les charmes refleurissent :

Un feu plus vif éclairait sa prunelle.
Plus vite aussi la jeune demoiselle
Sous fine peau sentait courir son sang (4).

Car l'amour transfigure l'homme. Il est une beauté qui

Vient droit de l'âme et d'Amour est l'ouvrage,
Elle est tout charme ; un penser vague et doux,
Laisse en maint lieu trace de son passage :
Le front s'éclaire ; on dirait que les yeux,
Nagent baignés d'une molle lumière (5).

Les premiers moments des amours sont les plus savoureux. On échange d'abord des « regards enchantés (6) ».

Or, mon héros avait en sa personne,
De quoi longtemps occuper nos beaux yeux.

(1) Sakountala, p. 49.
(2) Contes. Savitri, p. 12.
(3) Idem. L'Entrevue Nocturne, p. 136.
(4) Idem. Savitri, p. 16.
(5) Idem. Sakountala, p. 40.
(6) Idem, p. 45.

Ils ne savaient où courir ; une grâce
Logeait ici, plus loin quelque autre appas.
On ne pouvait qu'errer de place en place :
Mais bien souvent on revint sur ses pas (1).

On s'aborde enfin :

Après rougir, se troubler et se taire,
La causerie obtint son tour aussi (2).
Notre héros s'installe
Et le voilà jusqu'à la fin du jour
Filant au pied de sa gentille Omphale
La passion et le parfait amour.
A cet emploi volontiers on s'adonne :
Quand on est jeune, ah ! quel charmant métier !
Sans marchander, de bon gré, je vous donne
Tous les amours pour l'amour filandier (3).

Alors les jouissances sont pures et respectueuses :

Sentir qu'on est près d'un objet charmant
Qui nous sourit et peut-être nous aime,
Et s'enivrer de ce bonheur suprême,
N'était-ce assez pour le premier moment (4) ?

Devant sa reine, le jeune homme voudrait voir,
Tout l'univers tomber à deux genoux (5).

La jeune fille admire et aime toute chose :

...plus purs étaient les cieux,
Plus chauds les airs, les oiseaux chantaient mieux...
L'enfant ravie
En souriant, saluait chaque fleur,
Et se sentait comme une folle envie
De tout presser ce jour-là sur son cœur (6).

Bientôt le mariage permet à l'époux de connaître
L'amour d'un cœur à lui seul attaché

(1) Contes. L'Entrevue Nocturne, pp. 125-126.
(2) Idem. Sakountala, p. 47.
(3) Idem, p. 55.
(4) Sakountala, pp. 51-52.
(5) Idem, p. 61.
(6) Idem, p. 56.

Dans un nœud saint, et le trésor caché
Des soins charmants et des chastes tendresses (1).

Et la femme, à demi jalouse d'un passé qu'elle ignore, se rassure à demi.

Le don charmant que l'on fait de soi-même
Est défloré, si celle qui vous aime,
Sait ne l'avoir que de seconde main.
En fait d'aimer, la primeur est exquise ;
Mais toute femme, alors qu'elle est éprise,
A la tromper vous ouvre le chemin.
Rien n'est d'ailleurs si vrai que ce mensonge...
Tout le passé n'était qu'ivresse folle,
Essai d'aimer, sens un moment surpris,
Désirs cherchant leur véritable reine ;
Et de ce cœur, cent fois pris et dépris,
Un amour vrai vous réservait l'étrenne (2).

Elle est d'ailleurs tout aise de se sentir « reine et maîtresse d'un logis ». Si pauvre qu'il soit, elle s'entend à le parer.

Sous cette main de fée
Le chaume prit un faux air de palais ;
Chez elle, au gré de toute femme éprise
Un petit doigt d'élégance est requise ;
Elle s'y plaît, et fait des alentours
Frais et riants un cadre à ses amours (3).

Le ciel des amoureux ne saurait rester sans nuages. C'est une première absence :

Las ! se quitter, encor qu'il en déplaise,
Pour deux grands jours !... — Deux jours, rien que cela. —
Vous en parlez vraiment fort à votre aise ;
N'auriez-vous donc jamais passé par là ?
Comment ? deux jours demeurer sans entendre
La voix chérie ! A tout cœur vraiment tendre
L'absence, hélas ! fait un mauvais parti :
Rien n'est le dire, il faut l'avoir senti (4).

(1) Savitri, p. 20.
(2) Sakountala, pp. 96-97.
(3) Savitri, p. 27.
(4) Sakountala, p. 59.

Ah ! savoir qu'au logis s'attriste qui nous aime
Est un fil qui nous tient et qui nous tire à soi (1).

C'est une première dispute.

Un je le veux dans un jeune ménage
C'est grave au moins. L'époux fut interdit.
Car entre amants ce mot n'est pas d'usage ;
L'amour l'évite et ne l'a jamais dit.
Ils partent donc, chacun à ses pensées,
Et se taisant pour la première fois (2).

Mais, comme le retour, le pardon n'a-t-il pas ses douceurs ?

L'amant pria, jura, gémit, pleura,
Entremêlant doux regard et mot tendre.
Que le pardon ne se fit guère attendre
Qui n'a jamais aimé ne le croira...
L'offensé même y trouve de grands charmes ;
Ce n'est pas lui qui regrette les larmes
Dont il paya de semblables moments (3).

Malheureusement la Mort accompagne l'Amour. Et la solitude attend l'un des époux. Que Savitri pleure par avance son mari qui doit vivre deux ans moins trois jours, sous un léger déguisement le poète dépeint sa propre douleur.

Deux ans d'amour, ah ! c'est si tôt passé (4).

Que Sakountala abandonnée fuie loin des bois où elle avait aimé, nous nous rappelons que Mme Ackermann ne voulait plus aller à Berlin, pleurante où elle avait souri (5). Elle mit dans les *Contes* toutes ses joies et toutes ses tristesses.

Pour les écrire, elle écoute son cœur, non sa raison. Car, pas plus que dans *In Memoriam*, il ne faudrait y chercher de réflexion philosophique. En religion, elle conserve une aimable indifférence. Elle parlera de la rancune des dévots (6) :

(1) Le Chasseur Malheureux, p. 156.
(2) Savitri, p. 31.
(3) Sakountala, pp. 93-94.
(4) Savitri, p. 29.
(5) Cf. In Memoriam, p. 245.
(6) Sakountala, p. 63.
« Quoi heurter un dévot !
Il t'en cuira... »

elle se moquera d'un ermite amoureux (1). Mais ce sont là plaisanteries gauloises. Car elle dépeint, avec quelque sympathie, le desservant du village qui bénit l'union du Chasseur Malheureux et de Lisbeth (2). Elle laisse entendre d'ailleurs que, détachée du Catholicisme, elle s'est contentée du mariage protestant :

Jurer un oui des lèvres et du cœur,
Puis un vieillard d'une voix attendrie,
Au nom du ciel, bénissant ce serment ;
Ainsi reçu, dites-moi, je vous prie,
Que trouvez-vous qu'il manque au sacrement ? (3)

Est-elle encore spiritualiste ? Elle nomme souvent Dieu et la Providence.

En tout ceci, pour moi, je le suppose,
La Providence était pour quelque chose ;
D'agir sans elle on est fort empêché.
Elle a partout son petit doigt caché,
Et mon récit va prouver, et de reste,
Qu'à cette affaire elle mit les deux mains (4).

Peut-être parle-t elle ainsi par habitude, plus que par conviction, un peu comme les humanistes, quand ils invoquaient les dieux immortels ? Quoi qu'il en soit, elle s'en tient au culte de la Nature. La Nature est consolatrice, c'est une mère souriante.

Car la nature est vraiment souveraine
Contre nos maux qu'elle calme et guérit...
Ainsi l'enfant qui jetait cris et larmes
Se tait devant sa mère qui sourit (5).

La Nature fait bien ce qu'elle fait (6). Et comme tous les fervents de la Nature, elle n'est pas loin de voir dans l'amour une vertu purificatrice.

Le cœur coupable à la flamme immortelle
Redevient pur : c'est l'œuvre de l'amour (7).

(1) L'Ermite.
(2) Le Chasseur Malheureux, p. 174.
(3) Sakountala, p. 57.
(4) Idem, p. 43.
(5) Idem.
(6) Cf. Savitri, p. 12. « La nature fut sage... » Cf. Sakountala, p. 49.
(7) Savitri, p. 11.

Rien ne fait prévoir les blasphèmes de l'*Homme à la Nature*.

A quoi bon, dira-t-on, dans une étude sur la poésie philosophique, parler de Contes qui ne sont pas philosophiques ?

Ils sont au moins psychologiques. Le Journal nous avait déjà montré que Mme Ackermann eut le don de l'analyse morale. On ne trouverait une peinture aussi délicate, aussi fine, des jeunes filles, des jeunes fiancés, des jeunes époux, que dans la *Vie Intérieure* de M. Sully-Prudhomme. Plus tard, repris par le démon de l'abstraction, le poète renoncera aux observations pénétrantes, aux détails curieux, pour les généralités superbes et indéfinies. En remettant en lumière le Journal, les Contes, on éclaire du même coup ce qui paraît obscur et indistinct dans les Poésies Philosophiques.

Enfin et surtout, les vers *In Memoriam*, les *Contes* confirment ce que nous avait appris la Correspondance ou le *Journal* et que l'on est trop souvent tenté d'oublier : chez Mme Ackermann, la vie sentimentale précéda et prépara la vie intellectuelle. Jusqu'en 1853, que trouve-t-on dans cette vie ? Une philosophie ? — Non pas. Mais des déceptions d'enfant, des renoncements de jeune fille, le culte du mariage survivant à l'époux. Un souvenir heureux protège encore le poète contre le pessimisme. Mais on ne résiste pas plus à l'isolement qu'à l'amour. Comme l'amour, l'isolement change la couleur des choses (1). La Nature prendra des « teintes funèbres (2) ». Et Mme Ackermann, en nous présentant un monde désolé, croira nous présenter les vues de son esprit. — La philosophie et la science, dira-t-elle, ont éclairé ma raison. J'ai compris les maux de l'humanité. Mais c'est pour le compte de l'humanité que j'élève la voix. Quant à moi, je fus heureuse, ou à peu près. Lisez mon autobiographie (3). — Rectifiant l'autobiographie par le Journal et par les Contes, nous répondrons tout bas : Depuis la mort de Paul Ackermann, vous n'aimiez plus à aimer (4).

(1) Cf. plus haut, pp. 201 et 202.

(2) Poésies Philosophiques. Mon Livre.

(3) Elle ne l'a pas écrite pour autre chose. Cf. plus loin, pp. 234 et suivantes.

(4) Cf. plus haut, p. 160.

IV

CONTES ET POÉSIES (septembre 1859-1863).

Le poète des *Contes* (1850-1853), n'est plus chrétien ; mais il n'a pas d'animosité contre le Christianisme ; et il respecte la Providence. Il songe plutôt à glorifier l'amour qu'à maudire la destinée. Rien ne faisait donc prévoir la plainte des *Malheureux* qui éclate, au milieu des *Contes et Poésies*, comme un cri de douleur et d'impiété ! Or, dans le *Journal*, M[me] Ackermann avouait qu'elle n'avait reconnu certains de ses sentiments que tout montés à l'horizon de son âme (1); et précisément il nous a semblé que ces sentiments étaient le pessimisme et l'incrédulité.

Elle attendit l'année 1862 pour exprimer en vers les sentiments qu'elle se connaissait depuis 1859. Car les préparations de la poésie sont lentes. Du moins les Contes et Poésies (1859-1862), qui précèdent les Malheureux, nous montrent par quels côtés se présentèrent à son âme pessimisme et incrédulité. En les lisant, nous comprendrons mieux comment la doctrine des Malheureux, bien qu'elle s'exerce à paraître impersonnelle et intellectuelle, n'est encore qu'intime et sentimentale.

Les Contes perdent leur sérénité. Le poète déclare que sa gaieté est voisine d'une larme, que son rire est frère des pleurs (2). Il va quitter un genre qui ne lui sied plus.

Pourquoi s'est-il assombri ? Deux des causes qui soutenaient son courage s'effondrent, la joie de l'inspiration, la douceur du souvenir.

(1) Cf. plus haut, pp. 159-160.

(2) Contes et Poésies. Pensées diverses 11, p. 238 — mai 1861.

L'inspiration aboutit aux « labeurs ingrats ». La Muse du poète, « belle encor d'espérance et d'amour... chantait dans le désert (1) ».

Quant au souvenir, chaque Conte témoigne qu'il s'efface et s'attriste. Mme Ackermann y tient toujours. Le dernier trésor de l'homme, n'est-ce pas

Le souvenir des heures fortunées (2) ?

Mais ces heures fortunées, elle les rappelle de moins en moins. Longtemps rebelle au mariage, une fée vit un jour

à travers ses larmes
Un tel regard sur le sien attaché,
Si doux, si triste, et pourtant plein de flamme,
Qu'elle rougit et sentit dans son âme
Un tendre émoi... (3)

Voilà sans doute une confidence de Victorine Choquet. Lorsque la fée « vaque elle-même à son ménage »,

Sorte d'emploi qui n'est point sans douceur,
Quand il s'agit de servir ce qu'on aime (4),

Mme Ackermann emploie les expressions mêmes dont elle se servira dans son autobiographie pour dépeindre sa vie à Berlin (5). Mais aujourd'hui ce sont plutôt les derniers moments des amours, la séparation cruelle des époux qui obsèdent sa mémoire. Le Filleul de la Mort, en sacrifiant sa vie, sauve les jours d'une princesse aimée.

Ah ! l'heureux sort ! Mourir pour ce qu'on aime !.,.
Et nous aussi, nous avons vu la Mort
Assise auprès d'une couche bien chère.
Plainte ni vœux, désespoir ni prière,
Rien n'arrêta son bras : il nous fallut
Livrer l'objet d'une tendresse extrême.
Ce n'est l'amour à cette heure suprême
Qui nous manqua... La Mort n'a pas voulu ! (6)

(1) Contes et Poésies, pp. 181 et 182.
(2) Contes et Poésies. Deux Ames, p. 216.
(3) Idem. La Fée au Voile, p. 210.
(4) Idem, p. 211.
(5) Cf. Ma Vie, p. XII. « A me voir du matin au soir... »
(6) Contes et Poésies ; pp. 191-192.

La fée et le berger obtiennent « de vieillir à deux ».

Je voudrais bien, moi, vieillir de la sorte (1).

Un vœu n'éclôt que d'un regret, dira Sully-Prudhomme. La fée infidèle ne connut tout son amour que loin du berger.

Hélas ! avant sa fuite
Elle ignorait à quel point elle aimait ;
Elle le sut depuis lors et de reste.
Elle eût donné tout l'empire céleste
Pour ce regard ému qui la charmait (2).

La mort n'aurait-elle pas révélé à Mme Ackermann toute l'étendue de son affection ? Tels étaient alors ses douloureux souvenirs.

La douleur la conduit à l'incrédulité. Le Paradis chrétien lui fait horreur. *Deux âmes*, plutôt que d'être désunies, se laissent emporter par Satan. La femme pourrait survivre à son mari et se sauver ; elle refuse.

A ses regards, la sainte Eglise en vain
Fit du salut briller l'espoir divin ;
Mais le salut pour cette âme charmante
C'était d'aimer sans mesure et sans fin (3).

Cette pièce est comme l'ébauche des *Paroles d'un Amant*. Jeune fille, Mme Ackermann renonçait à l'amour ; veuve, elle renonce au Ciel. Mais ce renoncement est instinctif, nullement réfléchi.

De la satire du Christianisme, elle ne sépara jamais celle des dévots. Dans *Le Coffre et le Brahmane* elle raille les gens d'Eglise, Tartufe et Orgon. Vertueux et croyant, l'Ermite des premiers Contes était, comme la Phèdre de Racine, une victime innocente de l'Amour. Le Brahmane des Nouveaux Contes est un hypocrite qui vit de la crédulité humaine et ne se refuse point les plaisirs défendus. Elle ne plaint guère d'ailleurs ceux qui se laissent

à toutes gens d'Eglise
Volontiers gouverner. Sans leur bonne entremise
En effet que peut-on pour son propre salut ? (4)

(1) Contes et Poésies, p. 214.
(2) Idem, p. 213.
(3) Idem. Deux Ames, p. 217.
(4) Idem. Le Coffre et le Brahmane, 196.

Cette satire rappelle moins les plaisanteries gauloises de l'*Ermite* que les réflexions malveillantes du *Journal*.

Le pessimisme et l'incrédulité des Nouveaux Contes se développent encore à travers les Poésies.

Les consolations de l'Inspiration et du Souvenir sont épuisées. Certes, le chant peut adoucir la douleur d'Orphée (1). Du moins, Orphée était-il écouté. Et même après qu'il fut mort, sa lyre animait les éléments.

Ah ! que nous sommes loin de ces temps de merveilles ! (2)

Mme Ackermann se sait ignorée et sent sa verve fragile. D'autre part ses souvenirs s'évanouissent. (*Le Fantôme.*) Les voiles du passé ne s'écartent que pour un instant. (*Un autre Cœur.*) Pour chacun de nous vient l'heure où nous voyons plonger sous la vague éternelle la coupe des souvenirs, souvenirs si précieux que nous ne devrions pas leur survivre. (*La Coupe du Roi de Thulé.*)

Bien qu'elle ne soit plus bercée par l'enchantement du souvenir et de l'inspiration, elle reconnaît toujours les charmes de l'amour. (*Deux Vers d'Alcée. L'Hyménée et l'Amour. La Lampe d'Héro.*) L'amour ne porte pas encore en soi un principe de mal (3). Loin de nous brûler et de nous aveugler, comme le rayon timide de Phébé, il nous échauffe et nous éclaire. (*Endymion.*)

Mais de plus en plus la Mort s'attache à l'Amour. *La Lampe d'Héro* nous montre leur lutte et annonce sous forme symbolique *L'Amour et la Mort.*

Chaque vague en passant nous entr'ouvre un tombeau.
Dans les mêmes dangers et les mêmes ténèbres
Nous avons le même flambeau (4).

La Mort brise l'Amour et jusqu'au souvenir de l'Amour. Nous perdons notre jeunesse. (*Hébé.*) Le Temps, « sans pitié ni remords », nous enlève notre cœur et nous en donne un autre,

Calme et glacé que toute ivresse étonne,
Qui ne saurait aimer et ne veut pas souffrir (5).

(1) Contes et Poésies. L'Hyménée et l'Amour.
(2) Idem. La Lyre d'Orphée, p. 256.
(3) Cf. L'Idéal.
(4) Contes et Poésies. Lampe d'Héro, p. 266.
(5) Idem. Un autre Cœur, p. 291.

La Mort voilà ce que Louise Ackermann, devenue veuve, reproche à la Nature.

Aux côtés de la Douleur s'avance l'Incrédulité. Le poète qui s'adresse à la Comète de 1861 et souhaite la disparition de l'humanité a cessé de croire définitivement.

Ce pessimisme irréligieux s'exaspère dans *les Malheureux*. La douleur se change en désespoir; et en un désespoir qui ne connaît aucune restriction. Tout ce qui calmait auparavant la souffrance est écarté. La Nature devient le témoin insensible de notre malheur. L'amour tarit sous nos lèvres avides. Cruel et impérissable, le Souvenir s'attache à nos cœurs comme une ronce immortelle. L'incrédulité suit le désespoir. Les Malheureux renoncent aux célestes délices. A leurs yeux obscurcis par les larmes, la Mort seule trouve grâce.

Cet intraitable pessimisme semble en contradiction avec l'ensemble des Contes et Poésies. Les Malheureux refusent de revoir le ciel et la lumière,

> Eux qui sur nos douleurs et sur notre misère
> Ont souri sans pitié.

Jusqu'ici le poète aimait le sourire de la Nature qui avait apaisé ses douleurs. Pour les Malheureux, le Souvenir est un supplice. Partout ailleurs, même des maux, la mémoire était douce (1). Le souvenir des Malheureux résiste à la Mort et à Dieu même. Partout ailleurs, le souvenir ne résistait même pas à la vie. L'amour enfin et non la Mort, était notre unique ami. Loin d'être seule bénie, la Mort était seule maudite. Tous les griefs du cœur se formulaient d'un mot : la mort.

Et cependant, bien que Mme Ackermann prenne dans *les Malheureux* le contre-pied de ses autres poèmes, ceux-ci ont préparé celui-là. Parce que l'amour lui fit longtemps détester la mort, la mort lui fait dédaigner l'amour. Parce que le souvenir vivant s'effaçait, elle put accueillir la conception abstraite d'un souvenir qui nous torturerait. Parce que la Nature souriait toujours à son malheur, elle finit par considérer ce sourire comme une insulte.

(1) Cf. La Coupe du Roi de Thulé, fin

Seulement elle ne se préoccupe pas encore de mettre d'accord ses sentiments. Sa pensée ne cessa jamais de bondir dans les directions les plus opposées. Mais plus tard, entre les extrêmes, elle déterminait une position stable et moyenne. Pour le moment, en poésie du moins, elle se moque de la synthèse.

D'ailleurs des Malheureux, comme des autres poèmes, le pessimisme est intime. Si Mme Ackermann maudit la vie, c'est que sa vie fut brisée. A demi-mots elle nous la raconte. Voici son long célibat, son court mariage, sa solitude actuelle.

Près de nous la Jeunesse a passé les mains vides,
Sans nous avoir fêtés, sans nous avoir souri.
Les sources de l'amour sous nos lèvres avides,
Comme une eau fugitive, au printemps ont tari.
Dans nos sentiers brûlés pas une fleur ouverte.

Ce mariage tardif et éphémère est un accident. Particulier le pessimisme de Mme Ackermann veut paraître impersonnel. Dissimulant son moi, et ignorante encore des généralisations philosophiques (1) elle ne déploie ni une douleur individuelle ni la commune misère. Elle gagne les nuages des abstractions. Le procédé est commode ; elle l'employait déjà jeune fille ; femme, elle l'emploie de nouveau. Elle déplore les maux soufferts et le labeur humain. (*A la Comète.*) Elle fait gronder « l'éternel orage ». (*La Lampe d'Héro.*) Mais ces maux, ce labeur, cet orage, quels sont-ils ? Dans les Malheureux, il n'est question que de front meurtri, de malheur inflexible, de pleurs sans nombre et d'horribles misères. Mais sans préciser les effets, elle nous laisse ignorer les causes. Aussi son pessimisme paraîtrait-il indéterminé, à qui méconnaîtrait le trouble secret de son cœur.

En effet le poète du sentiment n'est pas encore devenu le poète de la pensée. Il pourra bien accoupler le désespoir et le doute (2), comme il accouplait déjà dans les vers à Musset le doute et la douleur ; mais il annonce ses doutes et ne les ex-

(1) Elle n'étend pas à tous les hommes la misère des Malheureux. Leur misère est complète, mais ce n'est pas le lot commun. Cf. plus loin, p. 218.

(2) Contes et Poésies. Les Malheureux, p. 283.

pose point. Il recule devant l'idée. C'est le désespoir seul et non le raisonnement qui le rend incrédule. « *La souffrance a vaincu* (1). » C'est le cœur qui se révolte aujourd'hui contre la Providence, et demain supposera l'existence d'un Dieu Mauvais.

Et l'aveugle hasard savait où nous frapper.

Mme Ackermann ne se demande pas si l'immortalité est vraie ou fausse, elle la déclare même possible (2). Il lui suffit d'en refuser le bénéfice.

Contre leur gré pourquoi ranimer nos poussières ?

Ce pessimisme d'origine sentimentale et d'apparence impersonnelle, semble indépendant de toute métaphysique. Sans doute il semble relever de Schopenhauer (3). Mais de la doctrine allemande le poète ne retient que la négation du vouloir vivre. Détaché du système, proclamé en dehors de toute recherche de la vérité, le désir de l'anéantissement n'a plus rien de philosophique. Aussi le pessimisme des Malheureux qui veut être général et ne sait pas être rationnel court risque de ne paraître pas plus réfléchi que senti.

La violence des Malheureux s'explique par cela même. Né d'un désespoir individuel, mais dépouillé de toutes ses nuances le pessimisme du poète se présente sous une forme abstraite. Or l'abstraction est assez vague pour se plier à toutes les exigences de la fantaisie. Les faits, c'est autre chose. Le Malheur peut être inflexible ; mais nos malheurs, comme nos bonheurs, ne sont jamais sans mélange ; et si l'on veut les représenter, la vérité, la vraisemblance même nous mettent en garde contre les exagérations. A défaut de la réalité, la réflexion peut nous tenir dans un juste milieu. Un système philosophique doit balancer le pour et le contre. L'optimisme doit justifier le mal ; et le pessimisme expliquer le bien. Lorsqu'elle écrivait les Malheureux, Mme Ackermann ne se laisse contenir ni par les faits qu'elle sous-entend, ni par les idées qu'elle néglige. Son pessimisme en est outré. Elle supprime toute lumière au tableau.

(1) Contes et Poésies, p. 286.

(2) Idem, p. 284. Nous le savons, tu peux donner...

(3) Cf. plus haut, pp. 95 et 97.

Ainsi, en 1863, quand parurent les Contes et Poésies, Mme Ackermann est pessimiste. Mais si elle eut deux pessimismes, l'un du cœur, l'autre de l'esprit, le pessimisme de l'esprit n'est pas encore né à la poésie. En dépit des généralités, le pessimisme des Malheureux est intime et le cœur seul l'inspire. D'ailleurs quelque farouche que soit la plainte des Malheureux, il ne faut pas exagérer la souffrance personnelle de Mme Ackermann, et la mélancolie discrète du *Fantôme*, de *la Coupe du Roi de Thulé* nous donne de cette souffrance la juste expression. Aussi le pessimisme du cœur aboutira-t-il très vite à l'apaisement.

Le poète abandonne les Contes. Mais il garde des Contes une certaine aisance. Les premières poésies, *le Départ*, *Renoncement*, étaient courtes. Les Poésies Philosophiques, tout en étant fermes et condensées, auront l'ampleur oratoire.

Mais l'abstraction s'est emparée de la pensée de Mme Ackermann. Où la conduira-t-elle?

V

POÉSIES PHILOSOPHIQUES

L'AMOUR ET LA MORT (1863-1864). — PAROLES D'UN AMANT (1867). — LE POSITIVISME. — LE NUAGE.
PROMÉTHÉE (1865). — LA NATURE A L'HOMME (1867).

Le poète qui écrivit *les Malheureux* ne se laissera plus saisir par l'Abstraction au point d'établir au-dessus et en dehors de la vie un pessimisme outré. Désormais l'abstraction sera maintenue par la réalité et par la réflexion. Des souvenirs intimes permettent au poète de placer dans l'amour le bonheur de l'homme. (*Paroles d'un Amant.*) La méthode hégélienne lui apprend d'autre part à faire le tour des choses. Entre la négation et l'affirmation du Progrès absolu (*La Nature à l'Homme; l'Homme à la Nature*) il y a place pour le progrès humain. (*L'Homme.*) Entre le blasphème et le culte se pose la résignation. (*Prométhée. Pascal.*) Toutefois, la réalité ou la réflexion protège Mme Ackermann contre les pires excès de l'abstraction, mais non contre l'abstraction même, parce qu'elles ne se pénètrent que trop rarement l'une l'autre. Elle réfléchit, en effet, plus souvent sur les livres que sur les faits; et sa poésie philosophique sera moins vivante que livresque. Vivante dans les *Paroles d'un Amant*, cette dernière confession du poète et la plus passionnée; elle devient livresque dans l'*Idéal*, qui est un commentaire pessimiste du *Namouna* de Musset et des *Pensées* de Pascal. A travers l'œuvre entière, « on voit, avec un peu d'attention, deux courants, l'un de l'érudition, l'autre de l'ins-

piration qui ne se réunissent que par intervalle dans le même lit (1) ». Or, l'abstraction n'est-elle pas fille de la lecture ?

En même temps que livresque, le pessimisme de Mme Ackermann apparaît de plus en plus intellectuel. Par haine des sens, elle se défiait du sentiment. Aussi, alors que dans les *Contes et Poésies* se déploie le pessimisme du cœur : les *Poésies Philosophiques* tâchent de l'éliminer au profit du pessimisme de la raison. En 1874 (*Mon Livre*), comme en 1862 (*Les Malheureux*), le poète unit le pessimisme et l'incrédulité. Rien ne paraît changé. Mais en 1862, il refusait les consolations religieuses et affirmait la souffrance avec tout son cœur ; en 1874, c'est au nom de la liberté de pensée et de la vérité scientifique qu'il soupçonne les religions et écarte l'optimisme. D'ailleurs, bien que le pessimisme du cœur soit le plus mesuré, — les exagérations des Malheureux furent passagères — il précéda et entraîna le pessimisme de la raison ; et lorsqu'après l'*Idéal*, le premier se sera effacé, le second, si fier qu'il semblait être, s'effondrera.

De 1863 à 1867, Mme Ackermann fut entraînée vers l'optimisme. Le pessimisme du cœur est représenté par l'*Amour et la Mort*, les *Paroles d'un Amant* ; le pessimisme de l'esprit, par *le Positivisme*, *le Nuage*, *Prométhée*, *La Nature à l'Homme*. Or, le cœur accepte les consolations de l'amour. Hésitant entre le positivisme et le panthéisme, l'esprit penche du côté du panthéisme et du progrès (1867) (2). Si l'on n'était averti par le Journal, on pourrait se demander comment le poète mettra d'accord le pessimisme qui l'obsède et l'optimisme qui l'envahit. Les imprécations mêmes du Prométhée nous rappellent cette pensée du Journal : « Quand une âme jette les hauts cris, c'est qu'elle est enfermée dans une contradiction (3). »

Le pessimisme du cœur, tel que nous le révèle *L'Amour et la Mort* ou les *Paroles d'un Amant*, trouve à la fois dans l'amour son principe et sa réfutation.

En effet, le poète de l'Amour et la Mort, malgré l'influence visible de Leopardi, échappe au pessimisme absolu des Malheu-

(1) Pierre Citoleux : *Revue des Poètes*. (Art. cité, p. 267.)
(2) Dans le Journal, c'est l'année 1864 qui marque l'apogée du panthéisme.
(3) Cf. plus haut, p. 46.

reux. L'amour, dans les Malheureux, était écarté d'un mot, la Mort. Le deuil ne fait-il pas de l'amour notre pire misère? Eh bien non! L'amour est plus fort que la mort. Nous rêvons l'amour immortel (thèse) et il est éphémère (antithèse), voilà notre malheur; mais il est infini (synthèse) et que cela nous suffise.

D'ailleurs, la trilogie hégélienne se présente mal. La division apparente du poème ne correspond pas à la division réelle. La première partie n'est qu'un exorde. La seconde est la thèse; la troisième contient à la fois l'antithèse et la synthèse. La synthèse se développe dans les trois dernières strophes. Au nom de l'amour infini, Dieu est absous. Seulement la synthèse étant comme engagée dans l'antithèse, la pensée paraît incertaine. On est gêné d'entendre dans le même morceau railler, puis affirmer l'infini de l'amour.

Il vous semble, mortels, que vous allez étreindre
L'Infini dans vos bras...
Du moins vous aurez vu luire un éclair sublime...

Aussi, bien que la trilogie soit complète, elle est boiteuse. Mme Ackermann éprouvera le besoin de la redresser. Elle refera la synthèse dans les *Paroles d'un Amant*.

Dans *l'Amour et la Mort* comme dans les *Contes et Poésies*, l'inspiration est essentiellement personnelle et sentimentale. Mme Ackermann dissimule à peine son deuil.

Trouver l'âme qu'on cherche et qui pour nous éclôt,
Le temps de l'entrevoir, de s'écrier « c'est Elle! »
Et la perdre aussitôt,
Et la perdre à jamais! Cette seule pensée
Change en spectre à nos yeux l'image de l'Amour (1).

Parce que l'amour fut pour elle éphémère, elle devint pessimiste. Et si l'amour seul est assez fort pour circonscrire le pessimisme, il a commencé par le faire naître. Aussi l'amour domine toute sa pensée. C'est par une philosophie de l'amour que se terminent et la thèse, et l'antithèse. Tout ce qui s'est aimé sur la terre va s'aimer dans le sein de Dieu (thèse). Tous les êtres se passent le flambeau de l'amour (antithèse).

(1) Œuvres, p. 84.

Si le sentiment reste au premier plan, il s'enveloppe de l'idée. L'amour éphémère, dans les *Contes et Poésies*, était le lot de Mme Ackermann et de quelques malheureux (1) ; il devient la condition commune (2). Elle avait toujours aspiré au néant, mais ici, au lieu d'un vœu, elle nous présente des preuves : l'homme n'a pas eu d'hier, il n'aura pas de demain ; l'éternité de l'amour est un piège de la nature ; tout meurt, tout se transforme.

Pour la première fois, dans ses vers, elle invoque le panthéisme. Elle se borne à en marquer les traits essentiels, une force unique (3), un principe divin (4), une nature impassible (5). C'est la Nature de Vigny et de Leopardi, ce n'est pas encore celle de Hegel.

Ce panthéisme est indécis, il le sera toujours. En effet, à peine le poète a-t-il posé l'impassibilité de la Nature, qu'il suppose la méchanceté de Dieu, et qu'il paraît hésiter entre ces deux hypothèses contradictoires. Dans *l'Amour et la Mort*, comme plus tard, dans *Prométhée* et dans *Pascal*, il parle successivement d'une Nature insensible et d'un Dieu mauvais :

> La Nature sourit, mais elle est insensible...
> Et quand il régnerait au fond du ciel paisible
> Un Etre sans pitié...

Il semble qu'il y ait toujours eu lutte entre la femme qui veut croire au diable et le philosophe qui admet les lois inflexibles de la nature. Dans le Journal, le philosophe l'emporte ; dans les Poèmes, la femme a le dernier mot.

D'ailleurs, de même que la théorie de l'amour sera reprise dans les *Paroles d'un Amant*, le panthéisme se développera dans *le Nuage* et surtout dans la *Nature à l'Homme*. *L'Amour et la Mort* serait comme une pièce d'attente.

Les *Paroles d'un Amant* déploient la synthèse résumée à la

(1) Cf. Les Malheureux :
> Où d'autres s'arrêtaient enchantés sur la route
> Nous errions en pleurant.

(2) Le Souvenir de Musset l'aidait à généraliser sa propre souffrance.

(3) « Tous les limons sont frères... »

(4) « ...Vous aspirez la grande âme invisible. »

(5) « La Nature sourit, mais elle est insensible. »

fin de *l'Amour et la Mort*. L'amour est bon, disaient les uns, car il est immortel ; l'amour est mauvais, répondaient les autres, car il est éphémère. Quoique éphémère, reprend Mme Ackermann, l'amour est bon, car il est infini : « *Durer n'est rien.* » Bien plus, la promesse d'une éternité céleste est une étrange menace. « Faire entrer dans le partage d'un cœur même un Dieu, c'est un adultère, ou plutôt c'est la négation de l'amour (1). » Soyons assez fort pour ne rien espérer ; et l'amour terrestre nous apparaîtra, sublime.

Mon ciel est ici-bas, grand ouvert et sans borne,
Je m'y lance âme et corps.

Le pessimisme, semble-t-il, comme un fantôme, s'évanouit à la lumière de la vie. Que Mme Ackermann renonce aux abstractions, qu'elle se représente l'amant, tel qu'elle connut le mari, satisfaite, elle n'éprouve plus le besoin d'imaginer un Dieu pour le maudire ou même pour lui pardonner (2). La Nature cesse d'être une marâtre.

Nature, ô créatrice, ô mère...

Elle condamne les emportements de son pessimisme :

Sans regret inutile et sans plaintes amères
Par la réalité je me laisse ravir.

Vers 1867, le cœur, si pessimiste qu'il soit, en faveur de l'amour, accepte la vie.

Le pessimisme de l'esprit se manifeste d'abord sous les deux formes qui se disputèrent la pensée du poète : le positivisme, le panthéisme. Le positivisme consacre à jamais le doute. Par delà toute science humaine, il nous montre le domaine de l'Inconnu et le ferme. D'ailleurs, il n'est pas de nature à entraîner le moindre blasphème ; tout au plus permet-il les regrets mesurés de Mme Ackermann :

Nous restons sans espoir, sans recours, sans asile.
(Le Positivisme.)

Imité de Shelley, *Le Nuage* est une poésie panthéiste.

(1) Pierre Citoleux. Art. cité, p. 270.
(2) Cf. La fin de l'Amour et la Mort.

Mme Ackermann ne demande alors au panthéisme que de nier l'immortalité personnelle. Il lui suffit de poser la transformation d'un principe unique et par suite l'inanité « des formes fugitives ». La nature « ne fait que dissoudre et recomposer ». Quel est ce principe unique ? « cette immortelle matière ? » Le « mouvement incessant » a-t-il une loi, obéit-il au progrès ? Le poète garde un silence positiviste. Du reste, ce panthéisme rudimentaire n'est nuancé d'aucun désespoir. La Nature est « une patiente ouvrière ». Après avoir lu *le Nuage*, nous ne prévoyons nullement les horreurs de la pièce suivante : *Prométhée*.

Mme Ackermann, quand son pessimisme touche terre, s'humanise et pardonne à Dieu, s'il existe. Mais dès qu'il se relève, elle aperçoit le Mal à travers toutes ses lectures, toutes ses méditations, grossi du possible illimité ; et, si Dieu n'existait pas, elle l'inventerait, pour l'insulter. Sa tristesse se change en fureur, et son indifférence en impiété. Ce pessimisme abstrait et intraitable que nous connaissions déjà par les Malheureux réapparaît dans Prométhée. C'est un réquisitoire contre Dieu.

Où cherchera-t-elle ses arguments ? Dans le pessimisme intime d'un cœur endolori ? Non pas. Bien qu'il représente ce fond de réalité subjective qui se trouve à la base des doctrines les plus impersonnelles, elle préfère s'adresser au pessimisme de la pensée, et nous offre une conception de l'Univers. En effet, elle prétend déjà, comme dans l'autobiographie, accepter son sort individuel et ne se révolter que dès qu'il s'agit de son espèce. Par la bouche de Prométhée, elle le dit très nettement. Prométhée verse surtout des larmes de compassion.

Ce n'était point assez de mon propre martyre ;
Ces flancs ouverts, ce sein qu'un bras divin déchire
Est rempli de pitié pour d'autres malheureux.

La conception de l'Univers que nous trouvons dans le Prométhée est exactement résumée dans l'autobiographie : « Le genre humain m'apparaissait comme le héros d'un drame lamentable qui se joue dans un coin perdu de l'univers, en vertu de lois aveugles, devant une nature indifférente, avec le néant pour dénouement (1). » Pour nous dépeindre l'indifférence de la

(1) Ma Vie, p. XVIII. Toutefois au lieu d'un dénouement, elle nous en donnera deux.

nature, l'abandon de l'homme, elle s'aidera du Ve livre de Lucrèce. Elle nous montrera aussi « le réseau d'airain des Nécessités sombres ». Car la rigueur des lois inflexibles est encore l'argument le plus solide que le panthéisme puisse prêter au pessimisme.

Quelles sont les conséquences de ce pessimisme philosophique? C'est d'abord la négation d'un Dieu bon. Dans les Malheureux, Mme Ackermann se contentait de refuser l'immortalité. Mais depuis elle a étudié l'histoire des religions, et surtout elle a réfléchi sur l'antinomie du Mal et de la Providence. Le Dieu chrétien n'est pas plus acceptable que le Jupiter antique; et elle condense en un vers les griefs des hommes :

Pourquoi leurs maux? Pourquoi ton caprice et ta haine?

Dieu supprimé, la Nature reste seule. Comparée à l'homme, la Nature est mauvaise, car elle est insensible. Mais comparée à Dieu, la Nature a du bon; du moins elle ne fait ni bien ni mal; et elle est belle. Aussi quand le poète passe de Dieu à la Nature, il se défend difficilement d'un certain élan que nous connaissions déjà par le Journal et que nous retrouvons ici.

Ah! quel souffle épuré d'amour et d'allégresse
En traversant le monde enivrera mon cœur,
Le jour où moins hardie encore que magnanime,
Au lieu de l'accuser, ton auguste victime
Niera son oppresseur!...
Jetant sur toi (1) son voile éternel et splendide
La Nature déjà te cache à son regard.

Encore n'a-t-il pas introduit le progrès au sein de la nature et ne nous montre-t-il qu' « un couple aveugle et morne, la Force et le Hasard ». Néanmoins au milieu du Prométhée, entre les plaintes qui précèdent et les imprécations qui suivent, cette délivrance de l'humanité apparaît comme un oasis. Ce n'est plus la continuité de misères des *Malheureux*.

Mais Mme Ackermann ne peut pas se tenir au naturalisme. Après avoir passé de Dieu à la Nature, elle repasse de la Nature à Dieu, mais à un Dieu-bourreau.

(1) C'est-à-dire sur Dieu.

Cette conception convient mal à toute philosophie, et particulièrement à la philosophie de notre poète. Ou Dieu n'existe pas, ou, s'il existe, il est bon. La philosophie ne saurait faire de place à l'anathème. D'autre part, l'hypothèse du Dieu-bourreau ruine l'objet même du Prométhée. Le but du poème semblait très net :

> Je voulais en finir avec les Dieux pervers.

Or, loin de les nier, Prométhée les confesse :

> Le doute est impossible à mon cœur indigné.

Qu'advient-il alors de la doctrine du poète ? Il admire la Science, et au nom de la Science, il bannit les religions. Or, n'est-ce pas les religions qui sont dans le vrai, quand elles nous ordonnent de croire en Dieu et de le craindre ? Et si l'incrédulité de la Science devient le châtiment de Dieu, cette incrédulité n'en est pas moins une erreur. Enfin le panthéisme, qui est la doctrine même du Prométhée, n'est-il pas inconciliable avec l'hypothèse d'un Dieu mauvais. C'est une prosopopée, dira-t-on. Le poète donne l'être à Dieu, pour mieux prouver son inanité. Mais il ne le dit pas ; rien ne le fait supposer ; et depuis *l'Amour et la Mort* jusqu'au poème de *Pascal*, il expose avec tant d'insistance cette hypothèse, qu'il serait téméraire de la déguiser en réfutation par l'absurde.

Quand M[me] Ackermann souffre pour son propre compte, elle est incrédule et résignée. Quand elle philosophe, elle est positiviste à tendance panthéiste. Mais quand elle veut partager les souffrances de l'humanité, à la hauteur d'abstraction où elle s'élève, elle perd de vue sa vie, sa philosophie ; et Dieu lui apparaît probable, du moins comme bourreau. Le positivisme ne tolère-t-il pas quelques hypothèses métaphysiques ?

Une fois calmée, elle revient au panthéisme. Car, malgré la part qu'il faut faire au positivisme dans le *Nuage* et le *Prométhée*, elle est alors en pleine période panthéiste. Et dans *la Nature à l'Homme* elle va compléter la doctrine de Spinoza par celle de Hegel.

En effet, il faut attendre *la Nature à l'Homme* (novembre 1867) pour que le progrès hégélien (1), affirmé dès 1864, apparaisse

1. Cf. plus haut, pp. 90 et suivantes. D'ailleurs ce panthéisme est toujours prudent. M[me] Ackermann déclare irrésolu le problème de la vie.

dans les vers de Mme Ackermann. Mais son apparition semble mettre en fuite le pessimisme.

L'Homme est d'abord rabaissé dans son orgueil.

L'atome humain pourrait entraver mon essor,

déclare la Nature. Or l'humiliation de l'orgueil fut toujours le commencement d'un sage optimisme. La Nature, d'autre part, se montre marâtre envers l'homme ; mais c'est par nécessité. Elle n'engendre pas sans relâche

Pour le plaisir d'anéantir.

Elle est en mal de progrès ; et si ses essais sont ingrats, ils sont un effort ; et l'effort sanctifie. De plus, l'enfant de l'Avenir est conçu. Il découvrira les sources de la vie, asservira la force, sera libre. L'homme aura disparu, mais il aura préparé l'avènement de l'être futur. N'en est-il pas déjà « l'ébauche imparfaite » ? Le mal ne serait qu'un moindre bien. Dès lors la nature est réhabilitée dans ses intentions et dans l'avenir. Le pessimisme ne saurait plus être qu'une plainte égoïste et momentanée.

Certes *la Nature à l'Homme* est une thèse ; et il faut attendre l'antithèse. Encore noterons-nous qu'elle se fit attendre. Et si nous nous demandons avec M. Havet : « que va répondre maintenant le pauvre homme (1) ? » Mme Ackermann se le demandait sans doute aussi, car elle différera jusqu'en février 1871 la réponse de l'Homme.

Evidemment son pessimisme subit alors de rudes assauts. Sentimental, il s'attendrit devant l'Amour infini. Intellectuel, il faiblit devant le progrès. Les imprécations du *Prométhée* nous permettent d'assurer que le Pessimisme sera vainqueur : mais nous ne savons comment. L'année 1867 est mauvaise pour le pessimisme. La pensée de Mme Ackermann s'avance par bond antithétique ; et l'antithèse la conduit alors à l'optimisme. Aussi éprouva-t-elle le besoin de se recueillir, de se ressaisir. Elle gardera le silence jusqu'en 1871 ; il y eut là un arrêt significatif.

De 1863 à 1867 nous avons vu se dessiner le double courant

(1) Lettre du 28 janv. 1870.

de l'inspiration, de l'érudition. Grâce aux souvenirs de son mariage Mme Ackermann compose *l'Amour et la Mort*, les *Paroles d'un Amant*. Appuyée sur le réel, la réflexion établit un pessimisme sombrement satisfait. D'autre part, Shelley, Spinoza, Hegel l'aident à concevoir une théorie panthéiste que Leopardi et Schopenhauer, lui permettent de vêtir à la mode pessimiste.

D'ailleurs même dans les Poésies les plus abstraites, *Prométhée*, *la Nature à l'Homme*, il y a une violence, une passion qui indiquent assez que le poète philosophe avec toute son âme ; et s'il est parfois dupe d'une imagination surchauffée de lectures, il échappe ainsi à la froideur de l'érudition. La philosophie, malgré tout, ne se détache pas du philosophe, et par là reste poétique.

Mais la Poésie suit la Prose d'assez loin. Dans le Journal vers 1864 s'affirme le progrès, dont on ne trouve aucune trace en poésie avant *la Nature à l'Homme*, 1867. La loi de désespérance commune au cœur et à l'esprit ne sera posée que dans *l'Idéal* (1871) ; et cependant les éléments de l'Idéal se trouvent déjà dans le Journal à la date de 1866. Bien plus, la poésie s'attarde à des pensées abandonnées, condamnées. En 1867, Mme Ackermann chante le progrès ; à pareille date, dans son journal, elle n'ose plus en parler. De 1864 à 1867 elle se détache du sentiment ; en 1867 le Journal nous apprend que c'est un fait accompli. Précisément, c'est en 1867 qu'elle compose la pièce la plus passionnée, la plus émue qu'elle ait jamais écrite : les *Paroles d'un Amant*. Ainsi le poète exprime en vers des idées, des sentiments qu'il repousserait s'il écrivait en prose. Du moment qu'il chante, il se rejette dans le passé, même si ce passé n'est plus d'accord avec le présent ; et nous comprenons cette pensée du 30 janvier 1867 : « J'ai plusieurs moi ; mais ils sont à des profondeurs différentes. »

VI

POÉSIES PHILOSOPHIQUES (*Suite.*)

LE CRI. — LA GUERRE. — L'HOMME A LA NATURE. — SATAN. — DE LA LUMIÈRE. — PASCAL, 1871. — MON LIVRE. — MA VIE, 1874.

L'année 1871 fut la plus féconde pour Mme Ackermann. Depuis 1867 elle se recueillait. Après avoir donné la thèse, l'optimisme, il lui fallait revenir à l'antithèse, au pessimisme.

La guerre de 1870 a-t-elle affermi le pessimisme de Mme Ackermann ? Les événements extérieurs avaient peu de prise sur sa vie devenue méditative et solitaire. D'ailleurs, si elle déplore le massacre des soldats, elle s'intéresse moins au sort des nations. Le morcellement du territoire ne vaut pas pour elle une guerre. A quoi bon se battre

> Pour un lambeau d'Etat, pour un pan de muraille !

Au même titre que les conquêtes, elle condamne les revanches. Le vaincu n'a plus

> Qu'un désir, qu'un espoir, enfanter des vengeurs.

Cela suffit pour qu'elle s'écrie :

> Je ne distingue plus les bourreaux des victimes. (*La Guerre.*)

Rêvant de paix universelle, quand elle songeait à nos désastres, sa douleur était plus humaine que patriotique. Toutefois, les combats de 1870 semblent avoir développé en son âme l'horreur de la mort. Dans *La Guerre*, *L'Homme à la Nature*, la péroraison de *Pascal*, la Mort est le symbole du Mal. Mais elle ne fait que revenir à la conception de *La Lampe d'Héro*

ou de *L'Amour et la Mort*. Son pessimisme est sorti de son cœur et de son deuil. Seulement la plainte intime de la veuve devient ici toute générale et impersonnelle.

Le Cri reprend le pessimisme au point où l'avait laissé le *Prométhée*. En effet, panthéiste, le poète affirme le Déterminisme mais nie le Progrès.

> Ce navire perdu, mais c'est la nef humaine...
> Assise au gouvernail la Fatalité sombre
> *Le dirige vers un écueil*

Malheureusement l'apport de l'érudition devient de plus en plus considérable. Mme Ackermann voit le monde à travers ses lectures. Le Positivisme lui suggère *De la Lumière*. Pascal lui inspire tout un poème. Dans l'*Idéal*, elle « dit son fait » à Pascal et à Musset. Elle perd le sens de la vie. Il en résulte que le pessimisme de 1871 sera tout ensemble moins exagéré que celui des *Malheureux*, car il est modéré par la réflexion philosophique ; et plus sombre que celui des *Paroles d'un Amant* ; car il n'est pas éclairé par la réalité.

Un poème doit être excepté, *La Guerre*. Bien qu'il soit inspiré par la perte d'un neveu et par la désolation des champs de bataille, comme si la réalité contenait en soi une force vivifiante et consolante, c'est la seule pièce qui nous rappelle l'enthousiasme des *Paroles d'un Amant*. La guerre, pour Mme Ackermann qui eut toujours le goût de l'unité, c'est la mort. Si la mort était désirable, il faudrait absoudre la guerre. Or, elle la maudit. Elle reconnaît, en effet, que la vie a du bon. Ce ne sont plus les Malheureux qu'elle nous présente.

> Les plus beaux, les plus forts sont les premiers frappés.

Elle rappelle les douceurs que répand l'Amour sur toute vie humaine :

> Car ces monceaux de morts inertes et livides,
> Étaient des cœurs aimants et des êtres aimés.

Pour tous ces soldats tués, elle regrette les joies de l'existence :

> O vous que l'Art enivre ou quelque noble envie
> *Qui, débordant d'amour, fleurissez pour la vie*
> On ose vous jeter en pâture au canon.

La vie vaut la peine d'être vécue. Avec douleur elle contemple tous ces épis coupés.

> Hélas! au gré du vent et sous sa douce haleine
> Ils ondulaient au loin, des coteaux à la plaine,
> Sur la tige encor verte attendant leur saison.
> Le soleil leur versait ses rayons magnifiques;
> Riches de leur trésor, sous les cieux pacifiques,
> Ils auraient pu mûrir pour une autre moisson (1).

Dans cette pièce il y a un optimisme latent qu'il fallait d'autant plus dégager que le poète s'excuse de maudire la mort.

> Non ce n'est point à nous, penseur et chantre austère,
> De nier les grandeurs de la mort volontaire.

Apparemment, c'est pour lutter contre la Misère, le Vice et l'Ignorance que l'homme doit exposer sa vie. Mais quelques meurtriers que soient ces derniers combats, avouons que Mme Ackermann reproche moins à la guerre sa brutalité que son œuvre de mort.

Ses autres poèmes lui sont dictés plutôt par les Livres que par la Vie. Aussi le pessimisme du cœur ne remplira plus des pièces entières. Il n'apparaîtra que rarement, à la suite du pessimisme de l'esprit, et après être devenu livresque. Partout au contraire, s'étale le pessimisme de l'esprit. Il oscillait entre le positivisme et le panthéisme. Le positivisme déplore notre ignorance et le panthéisme notre asservissement. Mais, tandis que de 1863 à 1867 le positivisme s'efface devant le panthéisme, en 1871, le panthéisme est masqué par le positivisme et n'est plus donné que comme hypothèse. La proportion est inverse. Le pessimisme s'en accroît. Car le positivisme conserve le déterminisme du panthéisme et lui ajoute les souffrances de l'Inconnaissable; lesquelles emprunteront d'un Pascal une intensité qui va renouveler et justifier le désespoir de Mme Ackermann.

Le pessimisme de l'esprit n'avait qu'un seul obstacle, le progrès. Résolument, dans *L'Homme à la Nature* elle le sacrifia. Elle comprit que la malédiction de l'homme ne serait possible

(1) Poésies Philosophiques, p. 122.

que si le progrès n'aboutissait qu'à des avortements. Sans cela le bien futur compense le mal actuel. Aussi, avant de maudire la Nature, elle commence par proclamer sa stérilité :

> L'objet de ta poursuite éternelle et sans trêve
> Demeure un but trompeur à ton vol impuissant...
> Ta main me sacrifie à ce fils impossible ;
> Je meurs et lui ne naîtra pas.

Le progrès nié, le pessimisme reste sans contre-poids.

Le Mal est personnifié par la Mort. Brièvement sera indiqué le principe pessimiste du positivisme, l'ignorance. L'homme voudrait « déchirer le sein dur et muet » de la Nature pour lui arracher « son secret ». Mais, d'un bout à l'autre de la pièce et jusque dans le derniers vers, ce qu'il crie à la Nature, c'est qu'elle n'a su faire de l'univers qu'un tombeau. En cela cette pièce est la conclusion philosophique du pessimisme sentimental de M[me] Ackermann. Elle reprocha successivement à la Nature, la mort de son mari, puis la mort des amants, et enfin la mort universelle. Si le pessimisme sentimental devient ainsi intellectuel, il ne faut pas oublier le point de départ.

Dans *La Nature à l'Homme* est résolu un problème qui se posait depuis *Les Malheureux*. M[me] Ackermann semblait éprouver vis-à-vis de la mort deux sentiments contradictoires. La mort apparaissait dans les *Contes*, *La Lampe d'Héro*, *l'Amour et la Mort*, les *Paroles d'un Amant*, *La Guerre* comme notre unique ennemie ; et dans *Les Malheureux*, comme « notre unique amie ». Ici, elle est tout à la fois notre amie et notre ennemie. L'Homme réclame la mort et dès le début (1) ; or il ne reproche à la Nature que cette mort même qu'il réclame. Si elle laisse côte à côte les deux sentiments, c'est qu'elle est parvenue à les concilier. La mort est notre ennemie, parce qu'elle gêne l'existence et l'empêche de se réaliser. Mais elle devient notre amie, parce qu'elle termine cette existence, qu'elle rendait insupportable. Puisque notre vie n'est qu'une mort anticipée, puisque nous ne naissons que pour mourir, souhaitons la mort, afin de n'en plus sentir les intolérables approches.

> J'offre sous le soleil un lugubre spectacle,
> Ne naissant, ne vivant que pour agoniser,

(1) Eh bien ! reprends-le donc ce peu de fange obscure...

L'abîme s'ouvre ici, là se dresse l'obstacle :
Ou m'engloutir, ou me briser !...
Qu'envahissant les cieux, l'Immobilité morne
Sous un voile funèbre éteigne tout flambeau,
Puisque d'un univers magnifique et sans borne
Tu n'as su faire qu'un tombeau !

Le poète dit uniquement ceci : que la mort nous délivre de la mort. La mort est à la fois une fâcheuse et une libératrice ; et il peut sans contradiction la maudire comme fâcheuse, la bénir comme libératrice.

Mais pour saluer la mort libératrice, il a besoin de se laisser entraîner par ses lectures et ses méditations. Sans cela, souriant à l'amour et aux réalités, malgré les incessantes menaces de la mort, il accepte la vie ; et même exècre la guerre qui brusque notre anéantissement.

D'ailleurs si *La Nature à l'Homme* est une thèse, *L'Homme à la Nature* est une antithèse. De là certains excès. Mme Ackermann repousse non seulement la vie mais le progrès. Or, comme elle reconnaissait dans les *Paroles d'un Amant* le charme de la vie, elle reconnaîtra dans *L'Homme* la beauté du progrès.

Mais le Progrès absolu est définitivement nié. On ne saurait tenir compte de quelques vers de *Satan* et de *Pascal* où elle semble entrevoir le triomphe complet de la Vérité Dans la poésie, *De la Lumière*, sont posées les limites exactes de la Science. Aussi va-t-elle dans une série de pièces donner comme base au pessimisme de l'esprit *le doute* ; et finalement établir d'après Pascal une loi de désespérance.

Satan, c'est la révolte de l'Homme tourmenté par le désir de savoir, et qui veut

Sortir du fond obscur d'une étroite ignorance.

Dans son ascension vers la lumière, il est soutenu par Satan ; et le poète n'a pas le cœur de le décourager. Il laisse briller à ses yeux le progrès, « cette lueur première qui deviendra le jour ». Mais Satan est un fragment ; et, quand il s'agit de Mme Ackermann, il faut toujours compter avec le jeu des antithèses.

Car dans la poésie intitulée *De la Lumière*, elle détermine

scientifiquement le domaine du progrès. Reprenant pour la préciser sa pièce *Le Positivisme*, elle nous montre l'humanité ignorante interroger la Religion d'abord, la Science ensuite (1). Malheureusement la science est relative, et l'homme souffre de n'atteindre pas l'absolu. Il n'est plus question du Pessimisme du cœur, mais pour rendre les souffrances d'un esprit angoissé, le poète trouve des expressions énergiques qui manquaient à sa première pièce (2) et qui annoncent le *Pascal*.

> Parfois son désespoir confine à la démence.
> Il s'agite, il s'égare au sein de l'Inconnu,
> Tout prêt à se jeter, dans son angoisse immense,
> Sur le premier flambeau venu.

Et en effet la poésie *De la Lumière*, est à la fois l'agrandissement du *Positivisme* et l'ébauche de *Pascal*.

Malgré les remaniements et aussi les développements subsidiaires, il est facile de retrouver dans le poème de *Pascal* le plan de la précédente pièce. L'homme souffre du doute, *Le Sphinx*. Pour le dissiper il s'adresse à la religion, *La Croix*, puis à la science, *IVe Partie* et *Dernier Mot*. Mais le sphinx ne livre pas son secret, *L'ignorance finale* (3).

Que Mme Ackermann dans la première rédaction de *la Croix* fasse converser Pascal avec Jésus-Christ, ou dans la seconde rédaction raille les *Mystères de Jésus*, il est évident qu'elle veut condamner l'âge théologique. Alors même qu'elle se fût bornée à paraphraser le texte de Pascal, on ne saurait méconnaître les jugements qui précèdent ou qui suivent :

> Ta réponse est absurde et le Sphinx n'en veut pas.
> (*Le Sphinx*).
>
> Nous voulons avant tout pour la nacelle humaine
> Un pilote plus sûr que le mensonge saint. (*IVe Partie*).

Le Christianisme est non seulement faux, mais malfaisant. Pascal est l'exemple des sacrifices qu'il exige. Raison, amour, génie sont précipités au pied de la Croix.

(1) Nous savons qu'elle réduit à deux les trois âges d'Auguste Comte. Cf. plus haut, p. 111.

(2) Cf. Poésies Philosophiques. Le Positivisme.

(3) Tel était le titre primitif du Dernier Mot. Cf. plus haut, p. 136, note.

Le second âge est l'âge scientifique. Sur ce point, sinon dans le *Dernier Mot* actuel, du moins dans la *IVe Partie* que M. d'Haussonville considère avec raison (1) comme la première rédaction du Dernier Mot, le positivisme subit quelque atteinte (2). Mme Ackermann espère que la science pourra résoudre l'insoluble énigme.

Nous, nous voulons aller jusqu'à la Vérité...
La Science nous ouvre une route nouvelle...
Qu'allons-nous découvrir ?
Peut-être, au lieu d'un père aimant sa créature,
Une marâtre aveugle et sourde, la Nature.

Bien qu'elle présente d'abord son panthéisme sous forme dubitative et que, l'œuvre de science, par cela seul qu'elle n'est pas encore réalisée, reste hypothétique, elle paraît oublier qu'il nous est à jamais interdit de savoir. De l'aveuglement de la Foi elle passerait volontiers à l'aveuglement de la Science. Son incrédulité est téméraire.

Le pessimisme seul pouvait défaire ce qu'avait fait l'incrédulité. Le pessimisme l'entraîne à chercher dans le doute un principe de souffrance et à concevoir l'hypothèse d'un Dieu Bourreau. Précisément le positivisme nous impose le doute et permet l'hypothèse ; elle revient au positivisme.

Dans le *Dernier Mot* actuel elle constate donc que le désir de savoir ne sera jamais satisfait ; et qu'il est démesurément accru par le tourment de l'Infini.

Et devant l'Infini ce sont là nos frissons,

dit-elle à Pascal. Nos maux sont incurables :

Ah ! nous ne pouvons point nous défendre d'être hommes.

Voilà enfin trouvée la loi de désespérance qu'elle poursuivait depuis *Le Positivisme*.

L'inconnu devient l'inconnaissable. Et cet ordre universel, dont elle paraissait tout à l'heure certaine (3), n'est plus main-

(1) Cf. plus haut, pp. 136 et suivantes.

(2) Elle s'est d'ailleurs écartée de la conception primitive, l'Ignorance finale.

(3) Cf. les derniers vers de la IVe Partie

tenant qu'une hypothèse, qu'elle présente au même titre que celle du Dieu Bourreau :

Ah ! seules, *si* des Lois aveugles et fatales
Au carnage éternel nous livraient sans nous voir,
D'un geste résigné nous saluerions nos reines...
Oui, mais *si* c'est un Dieu, maître et tyran suprême
Qui nous contemple ainsi nous entre-déchirer,
Ce n'est plus un salut, non ! c'est un anathème
Que nous lui lancerons avant que d'expirer.

Mais l'anathème se présente sous le couvert du positivisme.

L'anathème est violent. Ce ne sont plus les tortures du doute qu'elle reproche à Dieu, c'est tout le mal. Et comme dans l'*Homme à la Nature*, le mal prend l'aspect de la mort, car le pessimisme de l'esprit ne peut être échauffé que par le pessimisme du cœur.

Comment ! ne disposer de la Force infinie
Que pour se procurer des spectacles navrants,
Imposer le massacre, infliger l'agonie,
Ne vouloir sous ses yeux que morts et que mourants !

D'ailleurs comme dans *L'Homme à la Nature*, et sans plus de contradiction, après avoir reproché la mort à Dieu, elle la réclame comme délivrance.

Cependant quelque forcenés ou naïfs que paraissent les cris de Mme Ackermann, le pessimisme dans *Pascal* n'est point sans répit comme dans *Les Malheureux*. Le blasphème final est sous condition. Bien plus, des deux hypothèses, celle des Lois inflexibles, celle du Dieu Mauvais, la première est la moins funeste et la plus scientifique. D'autre part la Religion entraîne dans sa chute une partie du pessimisme. Quelle consolation apporteraient à Pascal et partant apportent à l'homme délivré et la Science et l'Amour ! La résignation du *Dernier Mot* et surtout l'idylle de *L'Inconnue* font comme une éclaircie dans le sombre poème de *Pascal*.

Tout en écrivant *Pascal*, Mme Ackermann méditait *l'Idéal*. Réunissant Pascal et Musset dans un même poème, elle nous présentait enfin un pessimisme complet et profond ; complet, car le tourment de l'Infini est commun au cœur et à l'esprit ;

profond, car l'amour et la pensée trouvent en eux-mêmes une source d'inépuisable souffrance.

Le pessimisme du cœur, depuis les *Paroles d'un Amant*, avait à moitié désarmé : l'amour était la consolation de l'homme. Mais Pascal et Musset invitaient le poète à réintégrer l'amour dans le pessimisme. Victime du désir, Don Juan connaît l'Enfer, avant d'être damné. Toutefois l'amour de Don Juan, ce n'est point l'amour tendre et vertueux dont Mme Ackermann fut troublée et que les Contes ont chanté. D'autre part elle avait renoncé au sentiment pour son propre compte. A la douleur de Musset elle préfère la douleur de Pascal. Pascal du moins n'a pas connu les transports avilissants, et c'est lui qu'elle veut suivre.

> Ah ! qui nous donnera, sur l'autre route ouverte
> Le courage de suivre un plus noble égaré ?

Elle avait d'abord exprimé sa préférence dans un vers énergique, qu'elle dilua, sans doute pour dissimuler son moi.

> Musset, tu pris Don Juan, moi, j'ai choisi Pascal (1).

Ainsi le pessimisme du cœur est devenu livresque et passe au second rang.

La poésie de Mme Ackermann est donc de plus en plus critique. Même pour peindre l'amour, elle oublie ses propres souvenirs et le représente, violent, affolé, inassouvi, mélange voluptueux de débauche et d'idéal, — tel qu'elle ne l'avait jamais connu. On peut regretter que le poète de *l'Idéal* n'ait pas éclairé son pessimisme aux lueurs de la réalité. D'après Musset elle eût exposé les tortures de l'amour ; mais d'après sa vie elle eût chanté la douceur d'aimer. Corrigeant les amertumes de sa pensée par la joie de vivre, elle nous eût présenté un pessimisme moins farouche mais plus vrai.

Tel qu'il est, plus érudit que vivant, le poème de l'Idéal met en face l'un de l'autre les deux principes éternels du désespoir, l'Esprit et le Cœur. D'ordinaire, laissant incomplète par quelque endroit sa doctrine, lorsque Mme Ackermann exposait le pessimisme du sentiment, elle négligeait le pessimisme de l'esprit ; et quand elle développait le pessimisme de l'esprit, elle dédai-

(1) Cf. Lettre à M. Havet du 16 juillet 1871.

gnait le pessimisme du sentiment. Pour la première et la dernière fois sa pensée allait d'un bout à l'autre du pessimisme. L'Esprit et le cœur portent chacun en soi, tel le vautour de Prométhée, la chimère qui s'appelle Idéal.

Lorsque le poète, sur les conseils de M. Havet, eut supprimé *l'Idéal*, des poèmes comme *Satan*, *De la Lumière*, *Pascal* ne relevaient à la charge de Dieu que les tourments de l'esprit. Eût-il publié *l'Idéal*, comme pour exprimer les peines du cœur il consulte ses lectures et non ses émotions, l'amour n'est plus qu'un argument; et même le pessimisme sentimental paraît intellectuel. Produit de ses livres et de ses méditations, dépouillé de tout caractère intime, le pessimisme auquel Mme Ackermann était parvenu en 1871 lui sembla bientôt seul philosophique. Il lui plut de se fixer dans l'attitude d'une femme qui n'avait eu d'autres souffrances que celle de la pensée; en prose et en vers elle écrivit *Mon Livre*, *Ma Vie*.

Dans *Mon Livre* elle nous dit ce qui fait battre son cœur de femme. Ce sont les colères de la Libre Pensée, les combats de la Vérité. Dieu, la Nature lui inspirent des soupçons. Et si elle souffre, c'est moins pour elle que pour l'humanité :

> ... j'ai de mon temps, le long de mes vertèbres,
> Senti courir tous les frissons. (*Mon Livre*).

Dans *Ma Vie* elle montre son existence se déroulant terne et calme, plutôt heureuse. Prenant son parti de son propre sort, elle plaint le genre humain. Un tel pessimisme n'est qu'intellectuel.

Si Mme Ackermann crut devoir nous avertir de ce que ce fut sa vie, c'est qu'on pouvait s'y tromper et que l'on s'y trompait. Barbey d'Aurevilly, Caro, tout en affirmant la virilité de son talent, croyaient qu'elle n'avait tué la femme en elle qu'au prix de souffrances atroces. Pour les désabuser, elle rédigea son autobiographie. Le 17 novembre 1874, elle écrivait à M. Havet : « Cette notice m'a été arrachée. Je n'ai cédé qu'à la menace d'une étude que d'Aurevilly avait annoncé vouloir faire sur moi. Mes premières pages ont coupé court à ce beau projet; c'est tout ce que je demandais. Je me le figure, ce drôle de corps de critique, la tête haute, le poing sur la hanche, me

disant, après m'avoir toisée du regard ; « comment, Madame, vous n'êtes pas une désespérée ? » Il n'est pas d'ailleurs le seul qui m'adressait ce reproche. Une amie de Caro me racontait dernièrement, que, malgré tout ce qu'elle a pu lui dire, il persiste à croire que j'ai souffert et souffre encore excessivement. »

Avant d'avoir imprimé sa notice, elle en tenait quelques copies manuscrites ; et dès qu'un incrédule lui parlait de ses souffrances, la notice sortait de son tiroir. Elle en envoya même un exemplaire jusqu'en Russie. A ce propos elle écrivait à Mlle Read, le 27 janvier 1881 : « Quand je vivais seule sur ma montagne avec mon chien, je me couchais de très bonne heure ; et, après avoir dormi mes huit heures réglementaires, je me réveillais calme et lucide ; je n'avais alors qu'à écouter. Voilà tout le secret de mon inspiration. C'est bien le moins que j'y initie un partisan aussi ardent que M. Berstène. Dès mon retour à Paris, je lui enverrai donc *Ma Vie* écrite de ma main. »

Mme Ackermann voulait couper court à une légende, ou en créer une autre.

L'une et l'autre légende ont leur part de vérité. Oui, Mme Ackermann ne fut pas une désespérée. En 1881 elle est assurément, comme elle l'écrit à Mlle Read « une simple et bonne vieille femme sans prétention (1). » Même jeune femme, même jeune fille, elle fut toujours vaillante et raisonnable. Sa douleur ne fut jamais la plus forte, et sa vie ne comporte pas de désespoir. Sa philosophie, non plus. Ni le positivisme, ni le panthéisme n'appellent de cris. Et quant à la doctrine d'une providence à rebours elle est née d'une imagination surexcitée par de sombres lectures. Mme Ackermann ne la développe qu'en poésie ; et si elle lui ménage dans les *Pensées d'une Solitaire* une place discrète, elle n'ose pas l'indiquer dans son autobiographie. Doctrine d'une Volonté méchante, blasphèmes et fureurs ne sont point les conclusions d'une enquête réfléchie. Nous accordons ainsi au poète beaucoup plus qu'il ne demandait. Son désespoir ne nous semble ni intime, ni surtout philosophique — et c'était sa prétention —, mais livresque.

D'autre part nous dirons avec Barbey d'Aurevilly et avec

(1) Lettre du 23 fév. 1881.

Caro : Oui, Mme Ackermann a souffert ; et c'est parce qu'elle a souffert, qu'elle fut pessimiste. Aimante et « concentrée », elle fut deux fois réduite au renoncement, en 1841, se croyant vieille fille, en 1846, se trouvant veuve. Pour divertir son cœur et non son esprit, elle écrit les *Contes*, *In Memoriam*. Elle n'est alors sensible qu'à la douceur des émotions. Puis, quand son esprit s'ouvre à la philosophie, prenant le cœur pour guide, il s'achemine au pessimisme. Le pessimisme du cœur — sans être désespéré — précéda et détermina le pessimisme de l'esprit.

Bien plus, quelque philosophique que paraisse le pessimisme de *Prométhée* ou de *Pascal*, la philosophie fut surtout pour Mme Ackermann un moyen de justifier après coup les désirs de son cœur. Car, quoi qu'en pense Caro ou d'Aurevilly, elle resta toujours femme (1). Elle interroge le Positivisme, le Panthéisme, parce qu'elle ne veut ni de religion, ni d'immortalité, ni de Providence. Tout ce qui, dans la philosophie, n'intéresse pas directement ses vœux, théorie de la connaissance, logique, psychologie, biologie, sociologie, est négligé. Voilà pourquoi, en dépit de toutes ses lectures et quoique cette année 1871 fût précisément celle où sa poésie se montra la plus rationnelle et la plus critique, elle ne fait d'emprunt sérieux qu'à Pascal et à Musset, c'est-à-dire à deux écrivains passionnés. Et si ses poèmes, quelque abstraits et impersonnels qu'ils paraissent, échappent à la froideur, c'est qu'elle fut elle-même une passionnée. Par la passion, elle tient encore à la Poésie et à la Vie.

Invisible le sentiment soutient l'esprit ; et quand, par l'effet de l'âge ou de la réflexion, elle eut définitivement banni le sentiment, le pessimisme de l'esprit, comme si l'âme s'en évaporait, s'affaissa.

(1) Cf. plus haut, la Femme.

VII

POÉSIES PHILOSOPHIQUES

(*Fin.*)

L'HOMME, 1877. — LE DÉLUGE, 1876. — VOLTAIRE. — LE CHRIST DÉLIVRÉ. LE CHÊNE. — DERNIERS VERS (1)

Après l'*Idéal*, si les limites du pessimisme étaient entièrement tracées, restait à l'intérieur un domaine incertain, celui du Progrès. Pour le déterminer, Mme Ackermann écrira *L'Homme*, *Le Déluge*.

D'ailleurs son pessimisme abstrait, que cesse d'animer une douleur intime enfin apaisée, ne se laissera plus échauffer par les livres. Le désespoir livresque tombe à son tour. Le Pessimisme et l'Incrédulité s'acheminent vers une douce résignation.

L'abstraction enfin, après avoir chassé de cette poésie tout ce qui est intime, particulier, vivant, sera bientôt impuissante à inspirer de larges et beaux développements. Elle ne trouvera plus que quelques vers superbes, mais isolés.

La question du Progrès demeurait pendante. Sans doute l'Idéal ne sera jamais atteint, et c'était la conquête du pessimisme ; néanmoins, l'homme progresse. Cet homme qui fut d'abord un « animal stupide » (*Prométhée, Satan*) peut aujourd'hui s'écrier :

> Je porte dans mon cœur, je porte sur ma face
> Le signe empreint des hauts destins.
>
> (*L'Homme à la Nature.*)

Quels progrès ces vers ne supposent-ils pas dans le passé, ne

(1) Voltaire, Le Christ Délivré, Le Chêne, Les Derniers Vers furent publiés par M[lle] Read dans la seconde édition des Pensées d'une Solitaire.

promettent-ils pas dans l'avenir? *La Guerre* n'écrase que pour un temps le progrès. Le poète de *Pascal* se surprend à imaginer découverte la Vérité. Quel est donc ce progrès humain? Et jusqu'à quel point peut-il alléger nos maux? Les deux discours antithétiques de la Nature et de l'Homme annonçaient une synthèse. Cette synthèse nous la trouvons dans *L'Homme* et *Le Déluge*.

Ces deux pièces paraissent avoir été composées à peu près à la même époque. *L'Homme* fut publié dans le *Temps*, le 19 février 1879. Un billet de M. E. Havet (1877) montre que Mme Ackermann songeait alors à l'intituler *Grandeur*. Il eût préféré le titre de *Moi*. La pièce sans doute venait d'être écrite. Le 17 février 1876, M. Havet encourageait le poète à imprimer *Le Déluge*. Si chronologiquement *Le Déluge* précède et de bien peu *L'Homme*, logiquement il le suit; et nous les présentons dans l'ordre des éditions.

La poésie de *L'Homme* est une synthèse (1); et comme telle a un double but, faire au progrès sa part, puis par l'affirmation même du progrès, tout relatif qu'il est, rompre avec la vulgarité du matérialisme.

Le progrès est dans la Nature; le progrès n'est pas dans la Nature, voilà la thèse et l'antithèse. Voici la synthèse: le progrès est dans l'Homme. L'Homme ne peut sortir de soi. Du moins, parti du Néant, il atteint l'Infini. Mais l'Infini est dans son âme et il ne doit pas le chercher ailleurs. S'il se résout à se cantonner dans son humanité, il y trouvera la force de défier la Nature impitoyable. On le voit, *L'Homme* correspond exactement aux *Paroles d'un Amant* (2). Une fois dépouillés de leur vêtement divin, l'Amour et la Pensée peuvent donner à l'Homme une satisfaction positive: « Sa vie est toute terrestre; mais comme l'amour lui a donné un éclair sublime de bonheur, la pensée lui donne un autre éclair sublime, la contemplation en elle-même de l'Infini. Le ciel n'est plus que dans notre cœur. L'Homme doit se suffire à lui-même ici-bas sans espérer au delà (3). »

(1) Elle l'emprunte à l'empirisme, Cf. plus haut, p. 111.

(2) Cf. Pierre Citoleux, *Revue des Poètes*. Art. cité.

(3) Idem, p. 277.

En mettant l'infini au cœur de l'Homme, Mme Ackermann lui donnait non seulement un peu de bonheur, mais beaucoup de majesté. Or elle ne craignait rien tant que le matérialisme. C'est ainsi qu'elle priait Mlle Read de communiquer *L'Homme* à un Russe, Berstène (1) : « Il y trouvera la preuve que je ne suis pas aussi matérialiste qu'il se l'imagine. Comment ! moi, une ennemie de l'Idéal et de l'Infini ? Allons donc ! au contraire, j'en vis, du moins à ce que prétendent le Père Didon et Renan. Ce n'est certes pas moi qui contredirais ces messieurs. »

Cette lettre est du 10 janvier 1881 ; et dès le 24 janvier elle s'informait de l'effet produit : « Je serais curieuse de savoir l'impression que *L'Homme* a faite sur votre ami Berstène. Ses reproches ne tiendront pas devant l'affirmation qui s'y trouve de mes besoins d'idéal et d'infini. »

Aussi, fière des constructions audacieuses de l'empirisme contemporain, elle pense restreindre le pessimisme et surtout dépasser le matérialisme.

Ce progrès, contenu dans les sphères humaines, *Le Déluge* nous montre qu'il ne saurait s'y développer indéfiniment. Semblables aux cataclysmes qui entraînent la fin des planètes, les Révolutions arrêtent le Progrès en plein essor, condamnant l'humanité à des recommencements éternels (2). La ruine du progrès actuel, viendra, pour Mme Ackermann, de ce qu'elle craint le plus, la démagogie. Incapable de discernement, la démagogie renverse toute chose, la Religion qui s'écroule et la Science qui s'élève (3). D'ailleurs *Le Déluge*, comme *L'Homme*, est une synthèse. Et tout en montrant l'engloutissement final, le poète proclame la noblesse du vieux monde.

Toi, si fertile encore, o vieux sol enchanté !

Reprenant une image de *La Nature à L'Homme*, il la retourne à la gloire de l'humanité. La Nature nous disait :

Sous leurs vagues obscures
Les âges nous auront confondus et roulés,
Ayant fait un berceau pour les races futures
De nos limons accumulés (4).

(1) Cf. plus haut, lettre du 17 janv. 1881, p. 235.
(2) Sur le point de départ du Déluge, cf. plus haut, Victor Hugo, p. 3[illegible].
(3) Cf. plus haut, p. 11.
(4) Poésies Philosophiques, p. 113.

Ces limons accumulés deviennent le symbole du seul progrès véritable, le progrès humain :

> Terrain cher et sacré fait d'alluvion d'âmes
> Et qui ne demandais qu'à t'exhausser toujours.

L'humanité mourra, comme meurt chaque homme : mais si nous renonçons à la chimère d'une existence éternelle et suprasensible, n'étant plus abusés par des promesses vaines, nous estimerons à leur juste prix les grandeurs et les satisfactions de notre vie mortelle.

Que devient le pessimisme ? Le cœur se tait. Mme Ackermann ne souffre plus ; et elle se défie des émotions sensibles. Reste le pessimisme de l'Esprit. Quelque fécond que soit le travail de l'Esprit humain, c'est le travail de soi sur soi. La Nature échappe aux prises de l'Homme. Cette ignorance métaphysique peut-elle susciter de nouvelles imprécations ? Sans doute la recherche de la Vérité s'exaspère par le tourment de l'Infini. Mais ce tourment de l'Infini est continuellement comme suspendu par les exigences, les divertissements et les séductions de la vie. Enfin si l'Infini a ses tortures (*L'Idéal*), il a aussi ses jouissances (*L'Homme*) ; et celles-ci compensent celles-là. Le poète de *Pascal* avait exprimé le pessimisme de l'esprit avec une violence extrême, parce que le pessimisme du sentiment, quelque dissimulé qu'il fût, animait son courage et excitait sa fureur. Mais le cœur une fois apaisé, l'esprit s'apaise aussi ; et Les Livres mêmes ne peuvent plus prolonger sa colère. Avec fierté le poète affirme la supériorité de la pensée éphémère sur l'éternité inconsciente de la Nature (1) ; résigné, il constate son ignorance dernière (2). Pour soulever en son âme l'horreur des blasphèmes, la loi toute abstraite de l'Idéal demeure sans force.

De même que le pessimisme de Mme Ackermann se résignait, son incrédulité se calma : « Dans la conversation, ses fureurs étaient tombées ; elle en était arrivée à rendre justice aux vertus chrétiennes, et comme elle avait un sens profond des souf-

(1) Poésies Philosophiques, p. 171.

(2) Pensées d'une Solitaire, p. XXIII.

frances humaines, les mérites de la charité la touchaient : elle n'allait pas au delà (1). »

Ces paroles de M. d'Haussonville furent confirmées par les fragments inédits que publia Mlle Read : *Voltaire*, *Le Christ délivré*, *Le Chêne*. Mme Ackermann resta incrédule. Elle souffrait de voir contester, en plein XIXe siècle, l'œuvre de Voltaire.

C'est un frisson d'horreur et de douleur profonde
Qui secouerait plutôt ton squelette indigné
Au spectacle honteux que t'offrirait un monde
Où pendant cinquante ans ton génie a régné (2).

Dans *Le Chêne*, elle eût montré d'après Voltaire et M. Havet (3), l'œuvre du Christianisme et salué le triomphe de la Libre Pensée.

Nous ne te verrons pas mûrir, ô grain superbe !
Lorsque l'esprit humain viendra te récolter,
Nous serons enfouis depuis longtemps sous l'herbe
Dans ces mêmes sillons qui doivent te porter.
Mais du moins, nous aurons...
Défiant le vieux chêne et ses rameaux vainqueurs,
Apporté chaude encore à la plaine future
Comme un engrais sacré la cendre de nos cœurs (4).

Toutefois elle n'a plus cette impiété vigoureuse qui l'entraînait à créer un Dieu pour le blasphémer. Et même en face du Christianisme, au lieu de maudire comme dans *Pascal*, le Sacrificateur, elle s'attendrit sur la Victime. Elle imagine le Christ descendu de Croix :

Il allait donc enfin pouvoir sur sa poitrine
Croiser ses bras lassés, il allait respirer (5).

Le Christ est prisonnier de l'Eglise. Eh bien, quand la morale, les vertus, la charité chrétiennes, détachées du Christianisme, fleuriront indépendantes, du même coup seront délivrés l'Homme et Dieu. (*Le Christ délivré.*)

Voulant délivrer le Christ, Mme Ackermann ne songe donc

(1) Haussonville. Art. cité, p. 350.
(2) Pensées d'une Solitaire, p. XXIV.
(3) Cf. plus haut, p. 24.
(4) Pensées d'une Solitaire, p. XXVII
(5) Idem, p. XXV.

point à s'asservir au Christ. Cependant son impiété, et son pessimisme se sont apaisés. Le pessimisme aboutit à une sobre déclaration d'ignorance, et l'incrédulité à une simple impossibilité de croire.

Mais l'apaisement n'explique pas pourquoi le poète devenait de plus en plus incapable de développer sa pensée. Il faut faire intervenir l'abstraction. Peu à peu les objets se dépouillaient de leur couleur, de leur forme et devenaient une idée ; l'idée se résumait en un mot, la Pudeur, l'Idéal. Un pareil procédé permet de condenser en quelques vers toute une doctrine, de mettre en saillie l'enchaînement des idées, mais défend l'ampleur. *L'Homme* est le chef-d'œuvre de l'abstraction. Mme Ackermann prend l'Homme, épave du Néant, et le conduit jusqu'au point où, après avoir successivement conquis la Pensée, la Justice, l'Infini, il peut se passer des dieux. Ce superbe tableau des conquêtes humaines tient en dix strophes. Le procédé était dangereux. Elle en arrive à ne plus pouvoir que condenser sa pensée. Un vers lui suffit pour exprimer son pessimisme et subordonner le pessimisme du cœur au pessimisme de l'esprit. Si elle se plaint,

C'est moins d'avoir souffert que de n'avoir rien su (1).

Voltaire, *le Christ délivré*, *Le Chêne* contiennent de très beaux vers. Elle dira, par exemple, au Christ

Tes martyrs étaient prêts à devenir bourreaux (2).

Mais la formule a tué le développement.

(1) Pensées d'une Solitaire, p. XXIII.
(2) Idem, p. XXV.



CONCLUSION

CONCLUSION

Nous avons étudié successivement chez Mme Ackermann, la femme, la savante, l'écrivain.

Malgré la virilité apparente de son talent, par sa sensibilité, sa moralité, ses opinions bourgeoises ; par l'indépendance et la docilité de sa pensée — indépendance, car elle choisit une philosophie conforme à son humeur, docilité, car elle choisit sa philosophie, elle ne la crée pas ; et même sur les chemins frayés, elle a toujours besoin d'un guide ; — par la coquetterie intellectuelle qui l'entraîne aux lectures les plus arides ; par le bon sens qui, en dépit de ses lectures, rapetisse les problèmes ; par sa méthode qui, pour être inspirée de Hegel, n'en convient pas moins aux femmes qu'attirent les extrêmes ; il nous a paru que Mme Ackermann restait de son sexe. Elle n'est ni un monstre, ni un prodige (1).

Mme Ackermann lut toute sa vie. Enfermée dans sa bibliothèque, elle voit mal le monde extérieur, les idées lui masquent les faits ; et parfois les mots lui masquent les idées. De là, l'exagération et l'abstraction de ses poésies. En revanche, renseignée sur la pensée contemporaine, française ou étrangère, et même sur la pensée antique, elle ne s'arrête pas à ces lieux communs qui ont failli déconsidérer la poésie philosophique. Toujours elle évite la banalité, la vulgarité.

Son œuvre nous a révélé une philosophie du cœur et une philosophie de l'esprit. Les déceptions et surtout les deuils de

(1) Barbey d'Aurevilly la traitait de monstre et de prodige. Cf. Pensées d'une Solitaire, p. XIX.

l'amour inclinent le cœur au pessimisme et à l'incrédulité. La Mort devient le spectre de l'Amour. Pour l'Amant, le paradis chrétien est un « affreux espoir ». — Le déterminisme inflexible de la Nature et surtout l'ignorance de l'au-delà assombrissent la pensée et la rendent impie. Tout en réclamant « de la lumière », le Penseur insulte aux religions. Finalement le poète soumet, et l'Amant et le Penseur, à un même tourment, le tourment de l'Infini. Mais l'Infini porte en soi son remède. Quand l'humanité aura renoncé à l'idée de survivance, elle trouvera dans l'infini de l'amour et de la pensée « toute la grandeur et tout le bonheur dont elle est capable (1) ».

Quelle contribution apporte cette étude à une enquête sur la Poésie Philosophique ? Les remarques qu'ont pu nous suggérer les œuvres de Lamartine seront-elles confirmées ?

Toute poésie nous avait paru, par sa complexité, refléter la vie. Or, notre poète eut le génie de l'abstraction. Mais outre que l'abstraction finit par le réduire au silence, et ce fut la revanche de la poésie, sa philosophie ne devient poétique que dans la mesure où elle échappe à l'abstraction. En effet, lorsque détachant les mots des choses, il nous montre la Pudeur, le Vice, le Malheur, la poésie paraît prête à s'enfuir ; et elle s'enfuirait s'il parvenait à séparer sa philosophie de sa personne. Heureusement il n'y parvint pas. Dans *l'Amour et la Mort*, dans les *Paroles d'un Amant*, ce sont ses sentiments de veuve qu'exprime Mme Ackermann ; et le poème vit de la vie du poète. Même dans les poésies les plus intellectuelles, la pensée n'est pas indépendante du sentiment. Car l'esprit ne fait que suivre le cœur ; et avant l'esprit, le cœur fut pessimiste et incrédule. Voilà le secret de la passion de Mme Ackermann. Aussi quand elle examine, avec tant de violence, le problème de la Providence ou de l'Immortalité de l'âme, on est rassuré sur l'œuvre de l'abstraction. L'abstraction n'a point séparé la sensibilité de l'intelligence. Ne nous en plaignons pas.

Sans soupçonner peut-être la complexité de la poésie, Mme Ackermann ne laissait pas de faire œuvre complexe. Certes, dominée par l'abstraction, elle simplifiait à l'excès les idées et les

(1) Pierre Citoleux, *Revue des Poètes*, p. 277.

choses. Mais, les idées et les choses, une fois simplifiées, en les revêtant de poésie, elle leur donnait une complexité nouvelle. Lisons, par exemple, le poème de *Pascal*. Pendant que la succession des vers donne à la pensée un rythme musical, que la statue du Chrétien se dresse sous nos yeux, le raisonnement et la passion nous prennent à la fois par l'esprit et le cœur. C'est ainsi que l'abstraction et la poésie venaient tour à tour appauvrir et vivifier la pensée de Mme Ackermann. Mais devant l'abstraction grandissante, la poésie reculait et elle finit par quitter tout là.

Etant complexe, la poésie ne s'empare de l'idée que lentement. L'idée, en effet, doit peu à peu s'envelopper d'harmonie, de couleur et d'émotion. Pour cela, il faut que le poète ait cessé d'être absorbé par les soucis de la réflexion et la recherche du vrai. Voilà pourquoi la prose remet à la poésie l'idée toute prête, baignée de clarté et de lumière. Mme Ackermann, comme Lamartine, fixe sa pensée en prose avant de la mettre en vers.

Ainsi les *Extraits* et le *Journal* annoncent *et parfois de très loin* les *Poésies Philosophiques*.

Il en résulte quelques désaccords. Le poète ne dit pas encore ce que pense le prosateur ; et parfois le prosateur ne pense plus ce que dit le poète. Mme Ackermann s'occupe du progrès en 1864 dans son Journal, en 1867, dans ses Poésies. En 1867 elle chante l'amour, mais elle n'en parle pas.

Cette lente éclosion de l'idée à la vie poétique explique pourquoi la poésie philosophique n'est guère originale. Parce que l'idée nouvelle résiste au poète, il se rejette sur les idées qui lui sont familières, et surtout, — car elles forment l'atmosphère de la pensée — les idées de son époque. Mme Ackermann, comme l'a dit M. Caro, « exprime un côté de son temps ».

D'ailleurs, à mesure que la Poésie Philosophique se développe, elle conquiert les idées rebelles : et l'on ne saurait dire que de Lamartine à Mme Ackermann, il n'y eut pas de progrès.

Assurément nous ne trouverons dans les *Poésies Philosophiques* ni l'harmonie, ni l'abondance, ni la sensibilité des *Méditations*. Nous n'y trouverons pas non plus cette sûreté d'instinct, cette puissance créatrice qui fait que le poète des

Révolutions ou d'*Utopie* non seulement comprend son époque, mais l'incarne et la transfigure. Nous n'y trouverons pas surtout ce sens de l'Infini qui révélait au poète que la Réalité est hors des réalités et lui permettait de se mouvoir libre et à l'aise au plus haut des sphères suprasensibles.

Nous le reconnaissons, le vers de Mme Ackermann est solidement construit, mais plus oratoire que lyrique : il ne chante guère. Son souffle est court, et elle l'a trop souvent déclaré pour que nous insistions. Elle ne fut point insensible et nous avons tenu à le prouver : mais ce qu'elle eut de délicatesse, de dévouement et de charité, si on éprouve quelque plaisir à le découvrir, il faut avouer qu'elle le cache, tandis qu'elle étale ce qui, dans sa sensibilité, fut le plus déplaisant : la violence et la haine en face des religions. Elle fut de son époque ; exprimant, dit-elle, les idées qui couraient vaguement dans les esprits cultivés (1) ; disons mieux, dans certains esprits cultivés. Mais elle se tient trop loin des foules, elle se désintéresse trop de son pays et de ses deuils pour avoir porté en elle, à certains moments, comme fit Lamartine, l'âme de la France. Enfin, si « elle vivait de l'infini (2) », ce n'était certes pas l'infini de Lamartine. Dans la pièce *De la Lumière*, le poète parle de l'Inconnaissable, plus en incrédule qu'en Voyant. Et pour faire courir en nos veines le frisson de l'Idéal, il n'est peut-être pas bon de considérer l'Idéal comme une chimère éclose du cerveau des hommes. Mme Ackermann eut l'orgueil plutôt que le sentiment de l'Infini.

Du moins Mme Ackermann fut instruite. Consciencieuse, elle a étudié les doctrines les plus sévères, celles de Spinoza et de Hegel. Sans doute, elle abaisse trop souvent les systèmes au niveau du bon sens. Sans doute, elle ne demande guère aux philosophes et aux savants que des arguments pour légitimer les aspirations secrètes de son cœur. Mais ces arguments elle les expose avec une précision et parfois avec une plénitude que l'on n'était point habitué à rencontrer en poésie.

Certes, rien ne serait plus faux que d'opposer la science de

(1) Cf. plus haut, p. 150.
(2) Cf. plus haut, p. 239.

Mme Ackermann à l'ignorance de Lamartine. Nous avons montré combien furent variées et nombreuses les sources de la poésie philosophique de Lamartine ; et nous croyons qu'il faut désapprendre le vers trop célèbre de Sainte-Beuve,

> Lamartine ignorant qui ne sait que son âme.

Cependant il s'élève au-dessus des systèmes à une telle hauteur qu'il cesse de les apercevoir distinctement. Sa Muse complaisante s'accommodait même du vague et du convenu. L'érudition, au contraire, maintint Mme Ackermann à l'abri de certains écarts d'imagination. En vivant au milieu des livres, elle apprit à manier les idées. Aussi, elle s'aventura, non sans gloire, dans des régions inconnues de la poésie, sinon de la philosophie. Avec elle, la poésie philosophique n'exprime pas encore d'idées originales, mais elle n'exprime plus d'idées communes.

A défaut d'autre originalité, la poésie philosophique aura toujours celle de la forme. Toute vie est spéciale; et le poète, par cela seul qu'il rend vivante une idée, quelle qu'elle soit, se l'approprie ; et y met sa marque.

Faut-il espérer davantage ? Un poète philosophe se trouvera-t-il, qui, au lieu de recevoir les opinions de son temps, lui impose les siennes, doublement original comme philosophe et comme poète ?



TABLE DES MATIÈRES



CHARTRES. — IMPRIMERIE ED. GARNIER.